

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

L'OEUVRE LYRIQUE
DE
RUDOLF G. BINDING

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Marie-Louise HARNIST

PARIS

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

—
1943

FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Nom du Candidat : **HARNIST.**

Prénoms : **Marie-Louise.**

Nom de jeune fille : _____

Date de la soutenance : _____

Numéro d'ordre : _____

1

HARNIST (Marie-Louise). —
L'œuvre lyrique de Rudolf G. Binding. — *Paris*, Jouve et C^{ie}, édit.,
1943, in-8°, 152 p.

Th. Let. Doct. Univ. Let. Paris, 1943,
N° _____.

2

HARNIST (Marie-Louise). —
L'œuvre lyrique de Rudolf G. Binding. — *Paris*, Jouve et C^{ie}, édit.,
1943, in-8°, 152 p.

Th. Let. Doct. Univ. Let. Paris, 1943,
N° _____.

3

HARNIST (Marie-Louise). —
L'œuvre lyrique de Rudolf G. Binding. — *Paris*, Jouve et C^{ie}, édit.,
1943, in-8°, 152 p.

Th. Let. Doct. Univ. Let. Paris, 1943,
N° _____.

4

HARNIST (Marie-Louise). —
L'œuvre lyrique de Rudolf G. Binding. — *Paris*, Jouve et C^{ie}, édit.,
1943, in-8°, 152 p.

Th. Let. Doct. Univ. Let. Paris, 1943,
N° _____.

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

*La Faculté n'entend donner aucune approbation ni
improbation aux opinions émises dans les Thèses;
ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.*

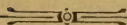
FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

L'OEUVRE LYRIQUE
DE
RUDOLF G. BINDING

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Marie-Louise HARNIST



PARIS
JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS
15, RUE RACINE, 15

—
1943

OUVRAGES CONSULTÉS

Gesammeltes Werk (5 volumes) de Binding, 1937.

« Rufe und Reden » de Binding, 1928.

« Ad se ipsum » de Binding, 1940.

« Rudolf G. Binding » de Traute Stenner.

« Der Göttergleiche » de Anton Mayer

(Rütten et Loening Verlag, Postdam).

« Die lyrische Dichtung » de Wilhelm Peper, 1922 (Verlag B. G. Teubner, Leipzig et Berlin).

« Schopenhauer und Nietzsche », Conférence par le Prof. Dr. E. Rothacker de l'Université de Bonn à la Maison de la Chimie, Paris, le 26 mars 1941.

* *

N. B. — Binding a rejeté comme insuffisants tous les livres qui ont paru sur lui de son vivant.

NOTE

Dans les citations, la ponctuation de Binding a été respectée. Comme Stefan George, il s'attache à certaines réformes ou à certaines nouveautés dans la technique de la langue. Il veut réformer la ponctuation à laquelle il a consacré un article *Über Zeichensetzung* (La Ponctuation). Il préconise de supprimer la virgule entre la proposition principale et la proposition subordonnée, devant les pronoms relatifs et devant les conjonctions, devant *und* (et) quand cette conjonction relie dans une même phrase deux sujets différents avec leur verbe ou non, et après l'adjectif (épithète) coordonné qui, de ce fait, devient subordonné, ainsi que dans les énumérations. Il admet que certaines propositions secondaires sont à séparer de la proposition principale, notamment les incidentes, qu'il a l'habitude de séparer par des tirets, dont il fait un usage fréquent, ou par des points, signe de séparation qu'il met également avant et après les invocations à l'intérieur d'une phrase.



L'OEUVRE LYRIQUE DE RUDOLF G. BINDING

La Vie et la Personnalité de Binding.

Binding a publié en 1927 son livre de confessions *Erlebtes Leben* (Vie vécue), en réplique au *Zauberberg* (Montagne magique) de Thomas Mann qui croyait à la possibilité de dominer les contraires. Il se proposait de décrire pour ses contemporains le paysage politique et social du II^e Reich qui avait été le cadre d'une grande partie de sa vie.

Ce II^e Reich, dont l'avènement avec la victoire des Allemands sur les Français et la proclamation de Guillaume I^{er} comme empereur avait enthousiasmé le père de Binding et tous les patriotes allemands, parut d'abord une grande ascension ; mais rapidement l'époque prit un éclat douteux et trompeur dont l'essence pénétrait toutes les existences : une sorte de faux brillant, de manque de véracité en tout, de l'aveu même de Binding un *Tun als ob* (faire comme si). C'était, à l'insu de tous, le déclin d'un temps révolu où se dessinait déjà une époque future.

Ce livre contient aussi quelques réflexions philosophiques sur les grands phénomènes de la vie, mais elles semblent presque toutes avoir été inspirées à Binding par *Der grüne Heinrich* (le vert Henri) de Gottfried Keller.

Erlebtes Leben constitue avant tout et surtout une autobiographie et une analyse approfondie de la personnalité de son auteur.

Rudolf Georg Binding est né le 13 août 1867 à Bâle. Il fut l'aîné de six enfants, trois garçons et trois filles. Son père, Karl Binding, criminaliste réputé, connu surtout pour son ouvrage *Die Gesetze und ihre Normen* (les lois et leurs normes), alors âgé de 26 ans, occupait son premier poste de professeur de droit pénal à l'Université de Bâle.

Cette ville ne prit aucune importance pour Binding. Son séjour y fut d'ailleurs de courte durée. Comme la Suisse est neutre, le père de Binding dut, au début de la guerre de 1870, passer la frontière allemande. Il fut alors incorporé dans le corps des professeurs de la Faculté de Droit de l'Université de Fribourg.

C'est à Fribourg que Binding assista au retour des troupes allemandes. Il avait alors quatre ans à peine ; mais il fut tellement saisi par l'enthousiasme de son entourage qu'il eut vraiment conscience d'assister à la naissance d'une ère nouvelle.

Binding resta deux ans à Fribourg ; il y eut des expériences intérieures vives et durables. Le paysage le charmait avec ses montagnes boisées, sa rivière (la Dreisam), ses prairies, ses fleurs. Il escaladait avec plaisir les montagnes ; c'était une première victoire. Les hommes, il les trouvait beaux, jeunes et aimables envers lui ; les expériences vécues étaient si fortes et indestructibles que le temps laissait aux hommes leur forme, leur jeunesse, leur éternité. L'image de la ville elle-même, comme un tout, resta gravée dans sa mémoire avec la netteté d'un être vivant.

Entre son père et lui, Binding avait érigé dès son plus jeune âge une sorte de code d'honneur non-écrit, déjà exigeant alors et qui, plus tard, atteignit une sévérité plus grande et vraiment néfaste : ne jamais lui adresser une question à laquelle il pouvait finalement répondre lui-même, ne jamais accepter un secours tant qu'il pouvait s'en passer, ensuite, comme allant de soi et comme devoir d'honneur : taire ses sentiments.

En 1873, lors de la création de la nouvelle université allemande de Strasbourg, le père de Binding y fut appelé. De la ville ; l'enfant ne garda guère d'autres souvenirs que des toits abrupts, vus par une lucarne, des cigognes gigantesques dont les ombres inquiétantes allaient et venaient et qui nichaient sur les cheminées et de la flèche de la cathédrale.

Mais le premier événement important de la vie de Binding se place à cette époque et dans ce cadre. Son père l'emmena un jour à Kehl, voir le Rhin. Le spectacle était imposant. D'énormes masses d'eau se précipitaient, les flots coulaient sans cesse sur une largeur démesurée, sans rapport entre eux et sans but, solitaires et semblant inexpérimentés. Intérieurement, l'enfant ne put rien opposer à ces flots éternels ; il y avait là un phénomène plus fort que lui et trop fort pour lui être agréable ou sup-

portable. Les flots séparaient la terre en deux parties. L'enfant sentit le besoin d'un appui et saisit la main de son père.

Il se figurait qu'il était entraîné par les eaux, bien loin, bien loin, jusqu'à la mer. Cependant il avait la tête hors de l'eau, longtemps encore. L'eau le portait plus loin, encore plus loin : sa tête émergeait toujours. Et ensuite ? il serait englouti, c'était inévitable. Il pouvait arriver qu'on fût englouti, tout simplement l'on s'enfonçait. Mais en se représentant cela, il se tranquillisa peu à peu en se disant qu'il n'y avait là personne qui pût l'aider, qu'il était réduit à ses propres forces. Il ne s'agissait pas de ce que tout fût fini, qu'on mourût ; il n'y pensait même pas, mais seulement comment il en sortirait, comment il se comporterait vis-à-vis de cette force supérieure qui l'assaillait. Mille fois alors et plus tard il se laissait entraîner jusqu'à cet engloutissement — toujours avec le désir d'éprouver s'il pouvait vraiment le supporter. Mais jamais dans sa course à l'abîme il n'attendit une aide, un sauveur qu'il eût pu invoquer et qui eût étendu sa main sur lui, qui ne l'eût pas laissé périr ; certainement Dieu n'était pas là pour le sauver.

Binding séjournait souvent avec son frère puîné à Francfort chez leur grand'mère maternelle. Un jour, cédant à leur insistance, elle leur permit de pêcher à la ligne dans le Mein avec un instrument de fortune, sans leur dire qu'il fallait mettre un ver à leur prétendu hameçon ; ils ne prirent naturellement aucun poisson. Binding avait vu les vrais pêcheurs manipuler leur hameçon d'une manière particulière qui fit naître en lui le soupçon qu'on lui avait volontairement caché quelque chose d'essentiel qui devait empêcher toute réussite.

Pour la première fois le doute entra dans son cœur d'enfant. A partir de ce moment, il devint sceptique, bien qu'il n'eût aucune disposition à l'être. Il fallait se tenir sur ses gardes et donc se créer une discipline. Sa faculté d'observation devint plus aiguë ; il ne crut plus rien qu'il n'eût vu de ses propres yeux. Très certainement on ne devait avoir confiance en personne ; on le pouvait peut-être, mais il était préférable d'être sceptique vis-à-vis de tout et peut-être même de soi-même. Au fond, il s'en trouva bien quand il eut surmonté le premier choc ; cela lui plaisait, parce qu'il était ainsi encore un peu plus renvoyé à lui-même. Il y avait là une probation de sa propre force comme lors de l'événement du Rhin. Sa grand'mère l'avait humilié, mais

elle l'avait en même temps rendu infiniment supérieur à l'enfant qu'il était auparavant. Le doute de lui-même ne vint que plus tard, mais fut la suite de ce premier doute prématuré.

Malgré toute sa sympathie pour Francfort, malgré les charmes de la ville et de la maison de sa grand'mère comme théâtre de son enfance, malgré la valeur des images et des expériences, malgré tout le bien-être et le sentiment de sécurité qu'il éprouvait, il savait qu'il n'était accueilli qu'en passant et en visiteur ; jamais nulle part il ne s'enracina dans une petite patrie ; il ne le regretta jamais, mais comme il semblait en quelque sorte déshonorant de n'avoir pas une ville à laquelle il appartînt et qui lui appartînt, il choisit Francfort, presque par vanité, parce qu'il était beau. Il lui a consacré un article *Lob Frankfurts* (Louange de Francfort) (Rufe u. Reden, page 77) où il loue sa finesse, sa grâce, ses charmes anciens qui ne sont jamais en conflit avec ce qui est juvénile et nouveau ; une magie de lumière méditerranéenne est étendue sur lui, presque trop tendre pour des contours nets, trop fine pour de fortes couleurs, un peu féminine : une atmosphère cosmopolite, un grain de Bruxelles, un soupçon de Paris, une petite poussière de Florence.

Lorsque Binding eut six ans, toute la famille partit pour Leipzig, où un nouveau poste attendait son père. Pour la première fois de sa vie, il eut le sentiment d'un avenir ; il partit, ému, vers une destination, un but. Quelque chose comme la vie elle-même semblait s'ouvrir, quelque chose de lointain et de futur, nullement accueillant, au contraire, étranger et différent, mais par cela même important, grand et beau.

Les environs de Leipzig et la ville elle-même le décurent. La région est marécageuse, la ville s'étale sans forme et sans ordonnance, on n'y trouve guère de verdure. Le soleil brillait faiblement à travers la suie et la fumée ; les rues sans joie sentaient l'encre d'imprimerie et le tan ; elles étaient affairées mais sans gaîté. Leipzig était dépourvu de tous les charmes des villes qu'il avait précédemment connues ; mais c'était le pays de son avenir.

Binding n'aima jamais Leipzig ; malgré tout son désir de l'adopter, il resta pour lui l'éternel étranger. Et cependant ce fut la ville de son enfance et de sa jeunesse.

C'est à Leipzig que l'enfant se trouva pour la première fois en face de ce qu'il appellera plus tard un « inexorable ». Un jour, lui et son frère puîné se livraient un dangereux combat avec des

marteaux ; chacun portait un bouclier qui devait le protéger contre les coups, car la règle du jeu exigeait qu'on y fit face ; le marteau de son frère vola vers sa poitrine ; il était trop tard pour opposer le boucher, il aurait dû sauter de côté ; respectueux de la loi, il offrit sa poitrine à l'arme lancée, mais celle-ci frappa un bouton et tomba par terre sans le blesser. Binding crut avoir, au moins pendant un instant, vu la mort en face ; il avait éprouvé un sentiment indescriptible entre la crainte et le courage ; certainement il avait eu peur, mais dorénavant il savait qu'on pouvait surmonter même la peur. Il considéra cet événement presque comme une consécration.

Les années d'école de Binding se passèrent sans grands événements ; il fit des classes moyennes, sans se distinguer, mais aussi sans s'arrêter, sans plaisir et sans aversion. Dans les matières principales : latin, grec, mathématiques, français et histoire il fut toujours médiocre. Il se distinguait en gymnastique et en allemand ; la gymnastique faisait partie de la discipline et il était tout naturel qu'on sût l'allemand, puisqu'en s'en servait journellement.

L'école donna à Binding une culture générale, à son avis, tiède, diluée et maigre ; c'est seulement plus tard, dans la vie, qu'il reconnut la supériorité que confèrent les humanités et le contact avec les langues anciennes.

Mais il ne rencontra aucun professeur qu'il pût aimer et suivre, ni aucune éducation au sens profond du mot, ni aucun poids spécifique lui permettant d'entrer dans la vie. Sauf un grand mathématicien et son professeur d'allemand des deux dernières années, aucun maître ne le captiva.

Pas davantage il ne se fit d'amis. Vers l'âge de douze ans, il repoussa, incompréhensif, la seule possibilité d'amitié qui s'offrit : un garçon délicat et distingué qui, timidement, cherchait à l'imiter en tout. Et pendant longtemps plus tard, dans sa vie détachée et vide, n'apparut aucune amitié vraie et durable.

Binding nageait et patinait. Pour lui enseigner ce dernier sport, son père l'avait placé, les patins aux pieds, au milieu d'un lac, puis s'était éloigné, l'abandonnant à lui-même ; c'était une épreuve, mais il avait appris à les surmonter ; bientôt il sut patiner plus vite et mieux que les autres. C'est ainsi que, contrairement à la plupart des enfants, il fut placé dans la vie sans l'appui et le secours de son père et ne compta, en fait, que sur lui-même.

Vers l'âge de seize ans, il apprit l'escrime et l'équitation ; ce que l'école et ses maîtres avaient omis de lui enseigner, Binding l'apprit au centuple avec le plus sévère des maîtres : le cheval. Avec lui, il connut la patience que, sans lui, il aurait ignorée ; il apprit à ne jamais s'abandonner, à ne jamais se laisser aller, à se recueillir, à être juste, à ne jamais se mettre en colère. La notion d'égards naquit en lui, le respect de tout mouvement naturel, l'amour pour tout ce qui est élémentaire et indompté. Enfin, il apprit tout ce qui récompensait et tout ce qui punissait ; il désapprit toute vanité, toute complaisance envers soi-même, toute idée de souveraineté : l'animal était une volonté qu'on ne pouvait ni dédaigner ni contourner, qui le dominait par une force plus puissante que la sienne, et celle-ci, plus douce, devait s'affirmer supérieure à l'autre. Enfin, dernière conquête : la maîtrise totale de soi-même, la discipline du corps et de l'âme ; l'animal le plus noble de la création le prit à son école silencieuse, et, du même coup, il se trouva soumis à la vie, dressé par la vie.

Reçu bachelier, Binding ne savait quelle profession choisir ; son père n'avait découvert en lui aucune aptitude particulière ; lui-même ne pensait même pas à sa puissance dans le domaine de la langue allemande, et s'il y avait pensé : écrire et composer n'était certainement pas une profession. Le fait que tout lui était accessible l'accablait plus qu'il ne l'encourageait.

Il choisit le droit, parce que, dans sa disposition d'esprit c'était peut-être ce qui engageait le moins ; il ne serait, en tous cas, pas mauvais de se familiariser avec les idées premières sur lesquelles était basée la vie des hommes ; de plus, c'était le domaine de son père. Il entreprit ces études sans enthousiasme et avec la même indifférence que les précédentes.

Quand il quitta Leipzig pour se rendre à Tubingen, il n'emporta aucune marque distinctive ni de la ville ni des hommes avec lesquels il avait vécu ; les particularités linguistiques du pays avaient glissé sur lui ; elles lui étaient contraires au vrai sens du mot et ne furent jamais siennes. Les manières trop flexibles des Saxons de toute classe sociale lui restèrent étrangères et inaccessibles ; il ne laissa derrière lui ni patrie, ni maison, ni même une amourette ; il partit en étranger, sans regrets.

A Tubingen la vie était bon marché, le vin léger, le pays gai et les hommes sans soucis. Binding logea chez une veuve de professeur sur une colline de vignobles dominant le Neckar. Les

universités, les savants, les étudiants allemands, la science allemande de ce temps-là, tout rendait un son vivant.

Parmi toutes les associations régionales d'étudiants, il préférait celle des Souabes : ils étaient gentils, gais, originaux, chaleureux, amants des muses et en même temps ingénus et sincères.

Mais Binding ne se laissa lier ou engager par aucune association ; il craignait l'enchaînement de la personne et des opinions qui résulte de toute camaraderie. Par instinct et à aucun prix il ne voulait se soumettre encore à quelque chose d'indifférent — il y avait assez d'indifférences dans sa vie. Pourquoi ? Il n'en savait rien ; il fallait attendre pour se sentir saisi.

En réalité, ni la ville, ni l'université, ni les hommes, rien ne le captiva. Les plus célèbres philosophes de l'Histoire, les Institutions romaines les plus rigoureuses et les plus érudites, les cours les plus libres sur les Révolutions allemandes et sur les projets de Constitutions et maints autres sujets d'une prétendue importance restèrent pour lui lettre morte, si disposé qu'il fût à en tirer parti.

Après le premier semestre d'été, Binding partit pour Cassel, faire son service militaire dans un régiment de hussards. Il avait choisi Cassel sans grande réflexion, comme étant une jolie ville, le régiment comme étant de tout repos et fort considéré et la cavalerie l'enthousiasmait comme étant l'arme dont il pensait qu'elle aurait le premier mot à dire en cas de guerre.

L'instruction des volontaires d'un an se terminait par un examen qui conférait le titre d'officier de réserve dans l'armée. L'escadron comptait quatre volontaires d'un an et tous passèrent l'examen ; pourtant ce ne furent pas les meilleurs qu'on garda au régiment, mais un petit comte souffreteux et fade. Les autres devaient chercher eux-mêmes une affectation.

Binding fut accepté comme aspirant officier de réserve dans un régiment de cavalerie saxon, les hussards de Grimma, une petite ville à proximité de Leipzig. L'accueil qu'il reçut ne fut pas chaleureux, parce que, Saxon, il avait servi en Prusse ; c'était presque comme s'il avait passé à l'ennemi. Cette conception de Kleinstaaterie (particularisme des petits Etats) était nouvelle pour lui et le rendit pensif. Un jour, le général commandant se fit présenter les jeunes aspirants ; c'était le frère du roi, lui-même plus tard roi de Saxe. Il leur demanda à tous où ils avaient servi.

Quand Binding répondit : « A Cassel », le prince lui demanda d'un air étonné et quelque peu méprisant : « Cassel ? où est-ce ? »

Un profond effroi s'empara alors de Binding ; il se sentit déposé d'une grande patrie, d'une patrie puissante, une, vaste, enthousiasmante, dans laquelle il s'était imaginé vivre et qu'il aimait sans réflexion ; de sa grande patrie il fut transféré et emprisonné dans une petite patrie étroite qu'il ne put jamais reconnaître comme sienne.

Officier de réserve, Binding partit pour Leipzig, continuer ses études de droit. Il passa tant bien que mal le premier examen d'Etat. Mais ce succès ne lui donna pas la moindre satisfaction ; au fond, il avait honte d'être arrivé jusque-là avec des connaissances aussi minimales et aussi peu assimilées. Beaucoup d'autres n'en savaient pas plus que lui, mais, eux, ils étaient convaincus d'être devenus par cet examen autres qu'ils n'étaient auparavant.

Cet événement l'occupa fort. Il avait l'habitude, alors comme plus tard, d'interpréter d'abord vis-à-vis de lui-même tout ce qui le préoccupait. C'est seulement quand il s'était pour ainsi dire mis hors de cause qu'il examinait le cas ; mais ici tout semblait s'unir pour mêler le vrai et le faux, de sorte que l'un devenait l'autre et que lui-même, complètement ébloui, ne distinguait plus rien. Tout le monde le félicita de son succès et il fut bien obligé de faire la mine qui convenait, reconnaissante et heureuse ; il fit semblant d'espérer, par égard pour sa famille et pour beaucoup d'autres qui mettaient en lui d'incompréhensibles espérances.

Son père le devinait, mais il se garda de l'influencer ; il fallait qu'il trouvât sa voie lui-même. Il le voulait bien et cela lui aurait été agréable, mais il ne savait toujours pas ce qui pourrait le combler ou seulement le captiver. Les espérances que les autres mettaient en lui l'effrayaient presque. Sa participation à sa profession, à la vie environnante n'était pour lui qu'un ensemble d'obligations ; il prenait un intérêt aimable à un jeu indifférent qui pour d'autres était valable.

Cependant il n'était ni malheureux, ni plein de nostalgie vague : il était même gai et sans souci, parce qu'il n'approfondissait pas et que, de nature, il n'était ni triste ni morose ; de ce fait il avait une certaine adresse pour passer sur les choses et il avait l'intention de le faire. Il ne demandait jamais à se sentir heureux ; il était toujours en état de joyeuse acceptation, ouvert aux expé-

riences, mais ne les recherchant pas ; quand elles ne se présentaient pas, il n'était pas non plus déçu. Rien ne le décevait et rien ne l'enthousiasmait vraiment : il était tiède et neutre.

Cependant, il continua à discipliner son corps et à faire du cheval. Il y avait là une supériorité pour un inconnu futur, un cas extrême, auquel il pensait toujours comme à quelque chose de sérieux, de viril, dont il faudrait bien venir à bout ; c'était une supériorité, non seulement du corps, mais aussi de l'âme.

Cela ne veut pas dire que la vie intellectuelle ne fût rien pour lui : il était devant les merveilleuses simplicités de la connaissance scientifique et humaine comme devant des portes brusquement ouvertes et par lesquelles, fier et heureux, il regardait.

Mais les lois ne lui plaisaient pas. Elles lui semblaient, quelque peine qu'il prît pour les connaître, un instrument dont il ne savait pas jouer, parce que son oreille n'y était pas sensible. Cela ne le touchait pas quand on réglait les affaires humaines par l'application des lois ; il n'en pouvait pas suivre l'effet et l'effet ne le regardait pas ; tout cela concernait les autres.

Quand Binding se mettait en présence des impressions intellectuelles et mondaines du temps, en vérité, il ne se comprenait plus. Était-il vraiment trop exigeant ? Toujours s'élevait en lui un antagonisme, une exigence supérieure : il ne se soumettrait qu'après une lutte. Il cherchait dans la bibliothèque de son père s'il trouverait quelque chose qui véritablement le saisît et le soumit — non sans une certaine crainte de le trouver, de le suivre et de s'y conformer. A ce moment, il n'aimait encore ni Goethe ni Gottfried Keller qui devaient lui devenir si chers plus tard.

Werther qui tomba entre ses mains vers sa vingtième année le déçut ; ce n'était pas un héros. *La Fiancée de Messine* qu'il vit au théâtre lui sembla longue, sans vérité et sans vie. Par contre *Wallenstein* le conquit ; mais quand Thécla était en scène et parlait d'amour, il se sentait mal à l'aise ; il croyait qu'elle ne pouvait pas parler sérieusement. Les opéras de Wagner qui étaient alors la grande sensation du théâtre de Leipzig et la vraie musique du temps lui donnaient chaud et l'écœuraient, si bien qu'il ne restait pas jusqu'au bout ou cessa d'aller les entendre. Il ne supportait pas, à cet âge-là, ce « brouet sans cesse frémissant de sentiments lourds ». Mais lors de l'audition de la *Symphonie Héroïque* de Beethoven, il aurait voulu se lever d'un bond pour

l'écouter debout et il regarda dans la salle si personne ne le ferait.

Des grands hommes de l'époque — Binding en connut beaucoup : il garda le souvenir de Treitschke et de Theodor Mommsen. Mais il lui semblait toujours qu'il n'avait pas le droit d'approcher réellement ces célébrités. Il lisait leurs œuvres, presque prudemment ; ce qu'ils faisaient, il était incapable de le faire. Était-il capable de sacrifier sa vie à un but unique ?

La pratique judiciaire, dans laquelle il entra, lui donnait encore moins que les études. Il se trouvait en présence de toutes sortes de délits et, à vrai dire, il ne savait pas pourquoi il s'occupait de toutes ces affaires. Il se sentait vraiment trompé et trompeur envers lui-même.

Comme référendaire au service de l'Etat saxon, il jouissait d'une certaine indépendance ; il exerçait de petites fonctions de juge et recevait un maigre traitement qui lui semblait considérable et immérité pour ce qu'il faisait, car il travaillait de moins en moins dans sa profession.

Au lieu de consolider ses connaissances et d'en acquérir de nouvelles, il sentait qu'elles lui échappaient comme un bien mal acquis ; quand il approcha du grand examen d'Etat, il ne possédait, en effet, plus la moitié de celles qu'il avait acquises pour le premier ; il savait d'avance qu'il ne saurait résoudre aucun des cas posés, mais il improvisa, comme s'il fallait à tout prix aller jusqu'au bout. Puis il renonça sur le conseil d'un de ses chefs, car il aurait certainement échoué.

Encouragé par un jeune médecin très doué, Binding se dirigea alors vers la médecine, se réservant intérieurement de passer aux sciences naturelles ; il prit cette décision, espérant que son échec n'était dû qu'au domaine où s'était exercée son activité.

Mais tout se répéta ; d'abord, il se trouva devant de merveilleuses simplicités ; il acquit même de réelles connaissances et des vues nettes dont il se réjouissait ; le monde prit un visage ; mais quand il dut appliquer ses connaissances aux malades, le malade devint un « cas », souvent et même presque toujours plus indifférent que ne l'avait été le délinquant. De nouveau, il admira les grands convaincus de leur science et il sentit qu'il n'avait pas le droit de les approcher dans leur domaine : il avait l'impression d'exercer une activité interdite qui se déroba à lui et il n'arrivait pas à se joindre soi-même. Cependant, il passa le

premier examen ; mais, comme précédemment, il frémit comme devant une malhonnêteté de servir sans vocation.

Après ces expériences, il lui sembla qu'il n'était réellement propre à rien de sérieux. Il arriva un temps où il se jugea tout juste assez bon pour user de lui-même, non pas entièrement sans utilité, mais sans honneur et sans satisfaction intérieure, comme il voyait tant d'autres le faire. Tout au fond de lui-même, il se disait qu'il valait mieux que ceux-là, mais il ne pouvait pas en faire la preuve.

Il se livra alors à une sorte d'escroquerie intérieure qui dura plusieurs années et qu'il exerça au détriment d'un double, meilleur que lui-même, aux frais duquel il vivait et dont il épuisait les forces ; il le savait et il savait aussi qu'il faisait à cet autre un dol éventuel, peut-être parce qu'il ne le croyait pas viable. Il développa une habileté voluptueuse et suspecte à paraître heureux, à prendre part à tout ce qui s'offrait, à ne rien faire, à s'en tirer sans mise en frais intérieure, à s'épargner. Il menait une existence inexplicable, mais pendant le long temps qu'elle dura, il se considéra toujours comme un réprouvé ; il était devant le néant. Il savait qu'il n'avait aucune valeur pour son père, ni probablement pour sa mère, ni pour ses frères et sœurs qui, eux, n'avaient toujours eu pour lui de valeur que tant et aussi longtemps qu'il les avait placés plus haut que les autres.

Mais il éprouva une jouissance impie à être hors la loi, comme quelqu'un qui se serait séparé de la communauté humaine ; car il ne l'était pas effectivement et extérieurement ; mais il n'avait cependant pas place parmi les convaincus, ceux qui vivent avec ferveur et tendent vers de grands buts, les êtres vraiment utiles et capables. C'est pourquoi il les évitait et quand il les rencontrait, il se fermait devant eux. C'était toujours pour lui un exercice de force que de se tenir devant le néant, de se laisser surprendre par l'inconnu, de s'épargner pour l'inconnu. Il comprit plus tard d'où provenait pour lui cet attrait de se tenir devant le néant, lorsque, parvenu à la phase créatrice et voulant donner forme à ce qui le saisissait terriblement et profondément, il siégeait devant le chaos comme Dieu. Il comprit alors ce sentiment de puissance indéterminée, dirigé vers l'indéterminé, qui l'animait si souvent au réveil, et il comprit aussi que cette époque étrange et vide était cependant comme une pierre dans le cours du torrent et sur laquelle il avait pris pied.

Binding ne chercha jamais une situation assurée ; sa grande connaissance du cheval, et particulièrement du pur sang, lui eût permis de prendre la direction d'un haras ; mais il visait plus haut. Il se contentait de procurer aux gens qui s'adressaient à lui le cheval qui leur convenait ; pour parfaire sa science, il voyageait en Angleterre et en Irlande. En Angleterre il gagna en 1892 la Course de Mile anglais de Lincoln, ce qui fit, pour la première fois, connaître son nom.

Avec cette vie déréglée et dispendieuse, Binding tantôt pouvait se suffire et tantôt il ne le pouvait pas ; mais il ne dormait pas plus mal avec des dettes que sans dettes ; quelquefois son père lui prêta des sommes importantes à valoir sur sa part d'héritage.

Cependant sa vie n'était pas complètement vide : il pratiquait l'équitation et aimait à cœur joie. Il n'y avait pas de tiédeur, pas de manque de conviction, pas d'hésitation, pas de fausseté ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux passions ; personne ne pouvait remarquer chez lui un vide ; un ami de régiment, Anton Mayer, qu'il rencontra par hasard et qui lui resta attaché jusqu'à sa mort, trouva même qu'il y avait en lui plutôt plénitude que vide.

Binding fréquentait cette année-là à l'université les cours d'histoire de l'art auxquels Anton était inscrit. Celui-ci était attiré par l'Antiquité.

Dans la quatrième année de cette amitié, Binding fut atteint par une paralysie de la volonté ; ses actes étaient tantôt conscients, tantôt inconscients. Finalement, il perdit tout contact avec les phénomènes intérieurs et extérieurs et tomba dans une sorte de léthargie. Des mois s'écoulèrent avant son réveil à la vie. Tout souvenir de cette mort passagère était éteint ; il avait vécu sans vivre.

Il se réveilla sous le ciel bleu, devant la mer d'azur de l'Italie ; des bosquets de mimosas fleurissaient autour de lui.

A ses côtés, était assise tranquillement sa femme, Octavia, qu'il avait épousée quelques mois avant sa mort passagère et qui l'avait accompagnée dans le Sud. Elle soignait et gardait son mari et durant des mois ils restèrent isolés du monde.

Son retour à la vie fut très long. Au commencement, il ne pouvait même pas s'emplir les yeux du paysage. Tout était tendre et jeune en lui, et les rapports avec la vie antérieure à sa

maladie semblaient rompus ; il n'avait aucun désir de rejoindre son passé, d'autant plus qu'il vivait dans un jeune espoir et dans la chaleur. Précautionneusement il se laissait toucher par le présent et par l'actuel et par une nouveauté indéterminée : et c'est ce qu'on appelle proprement guérison.

C'est seulement Florence qui le rendit à lui-même. Cette ville ensemble digne, jeune et humaine fut son médecin en une heure décisive. Mais ce fut elle qui la rendit décisive.

Eveillé par Florence, Binding conçut l'envie de connaître l'Italien ; un jeune étudiant en droit, Guido Tutino, un ami de d'Annunzio, qu'il avait connu par des amis de sa femme, lui apprit l'italien. Tutino lui fit la lecture pendant des heures et Binding parla l'italien parce qu'il l'avait entendu. Ce furent ses sens vivants et non pas sa mémoire ni son intelligence qui captèrent la langue comme il avait capté le paysage et la ville.

Après à peine deux mois d'études, Tutino lui dit de traduire une poésie de d'Annunzio ; il choisit les 40 pages du *Laudi* « La Mort du Cerf », décrivant le combat d'un centaure et d'un cerf. Binding fit de son mieux pour ne pas trahir le texte.

Quelques jours plus tard, il apprit avec surprise que Tutino avait remis sa traduction à d'Annunzio qui lui demanda quel était ce poète allemand et lorsqu'il répondit que Binding n'était pas poète, il affirma que la traduction ne pouvait avoir été faite que par un poète.

C'est d'Annunzio qui conféra à Binding son brevet de poète ; mais il ne s'en prévalut pas ; il ne se trouva pas obligé d'y croire ; ni d'être convaincu. A son avis, cela venait trop tard.

Car une volupté vitale, toute nouvelle, avait surgi en lui. Était-ce vraiment enfin la délivrance de tout le passé ? L'affranchissement des choses enseignées, de la discipline et du confinement ? Pendant sa convalescence, il avait déjà donné sa démission d'officier de réserve ; ses chevaux étaient vendus. La patrie était lointaine et insensible. Son père, la mesure de son univers, semblait l'avoir abandonné ici. Rien ne se refusait, tout s'offrait et, naïvement, il laissa libre cours à l'expérience de son réveil.

Ce fut les semaines suivantes que naquirent ses premières poésies personnelles. Il ne les porta pas à d'Annunzio ; peu lui importait que ce dernier eût tort ou raison et que ce qui venait d'apparaître au jour eût de la valeur ou non ; elles n'étaient encore que peu nombreuses, mais il n'eut ni à en enlever ni à en détruire

aucune. Florence avait enfanté ces heures ; il sentit pour la première fois que quelque chose naissait de lui et il savait que jamais plus il ne pourrait y renoncer. Le code non-écrit qui exigeait de taire ses sentiments n'existait plus ; il commençait à les capter, à les formuler, sans véritable intention, par plaisir de pouvoir le faire, et ils prenaient forme.

Le plaisir que lui donnait la langue italienne — si grand qu'il rêvait ses poésies en italien — lui enleva son dédain de la sienne ; la maîtrise de la langue allemande n'était plus un fait naturel, parce qu'on s'en servait journellement ; à présent, il avait quelque chose de personnel à dire, quelque chose d'obscur, de non-formé et c'était la langue qui, l'éclaircissant et le formulant, l'amenait jusqu'à l'éclat de la forme parfaite. L'étude de la langue italienne, si courte et insuffisante qu'elle eût été, avait pris pour lui l'importance d'une décision.

C'est alors qu'il sortit de l'ombre de son père : il fit ce que celui-ci avait craint de faire et qu'il avait cru interdit à sa génération et à celle de son fils, qu'il considérait comme composée d'épigones.

Cependant Binding ressentit aussitôt la nécessité d'exercices nombreux ; il reconnut la valeur éducative linguistique des traductions exactes et il en fit immédiatement beaucoup. D'Annunzio le choisit par la suite comme traducteur de sa célèbre tragédie *La Nave* (Le Navire).

Pendant son séjour à Florence, il eut la visite d'Anton qui venait pour étudier la pré-Renaissance et qui voulait ensuite l'emmener à Rome. Mais Binding sentait trop que tout son être bourgeonnait ; il ne voulait, il ne pouvait rien hasarder, car il se trouvait lui-même en état de pré-Renaissance ; c'est pourquoi il refusa comme quelqu'un qui viendrait de naître, car il ne se sentait pas assez fort.

Un jour, il accompagna à la gare Anton qui voulait saluer une cousine au passage du train qui l'emmenait à Rome. Subitement, il fut comme captivé et appelé par la vue d'une femme qui passait assez loin dans la cohue. Peu après, il vit Anton causant avec elle et il supposa qu'elle devait être sa cousine. La façon qu'elle avait de se mouvoir était calme, mais cependant large et animée ; elle donnait l'impression d'être forte et impossible à briser. La femme dont l'apparition fugitive l'avait captivé un

moment, devint la grande amie de sa vie : nous ne la connaissons que sous le nom de Joie.

En été, Binding retourna en Allemagne avec sa femme ; mais cependant deux fois encore dans les années qui suivirent, il eut des hémorragies internes et insensibles, si bien qu'il fut près de mourir ; ses poésies *Gespräche mit dem Tod* (Entretiens avec la Mort) en sont le témoignage.

Sa première légende *Coelestina* parut en 1908, l'année de son réveil ; elle lui avait été inspirée par la jeune et charmante garde-malade qui l'avait soigné aux bords du Lac de Starnberg. Tel un enfant, il l'offrit à ses parents comme cadeau de Noël.

Avec courage il tâtonna dans ses premiers essais et, par ci par là, naissait un poème — ce qui était pour lui à la fois une surprise secrète et un affermissement.

En mars 1909, Anton l'invita à faire avec lui un voyage en Grèce, en passant par l'Italie. Binding considéra cette invitation comme un simple hasard et pas le moins du monde comme un décret du destin qui planait sur lui ; il partit pour la Grèce comme illuminé par une clarté qui lui indiquait le chemin. Il se trouvait devant un examen possible auquel il ne pouvait ni ne devait se dérober ; il devait s'y soumettre comme à une toise. Mais il ne se sentait nullement préparé pour cet examen et il ne l'était pas, en réalité.

Les deux amis s'arrêtèrent à Rome pour visiter les œuvres d'art de la Renaissance ; le baroque séduisait, mais en même temps il égarait par un sentiment lointain et voluptueux, un effet d'encens et de crépuscule. C'était la source même de l'amour céleste et terrestre ; mais cette richesse était étrangère et périmée. Ils saluaient ces beautés en passant, car l'attente de quelque chose d'autre les poussait en avant.

A Naples, la Grèce était représentée par des œuvres d'art plus nombreuses ; mais beaucoup étaient de l'époque de la Décadence, voluptueuses et molles ; ici aussi, une légère fièvre inavouée qu'ils ressentaient leur suggéra de partir.

Lorsqu'ils prirent le bateau, une grande certitude les saisit ; longtemps ils restèrent sur le pont et regardèrent disparaître l'Italie, comme s'ils étaient enfin libres et délivrés.

Le matin du deuxième jour, ils passèrent à côté de Cythère, puis l'Acropole d'Athènes apparut, quelque chose de haut, de brillant, qui se précisa, vaste et clair. Les deux amis, extasiés

entrèrent dans la lumière grecque, cette lumière sans laquelle « il n'y aurait ni la Grèce, ni son art, ni ses Dieux, ni ses hommes ». La lumière expliquait tout ; c'est baignés par elle qu'ils virent le Parthénon, l'Erechtheion ; mais c'est à Olympie devant l'Hermès de Praxitèle que Binding fut illuminé et comprit ce qui constitue l'essentiel d'une œuvre d'art immortelle. En présence du Dieu, il saisit par une perception instantanée l'identité de l'artiste et de sa création, la victoire sur la matière qui devient sensible et vivante, le cheminement de l'inerte à l'animé ; il conçut le miracle de la chaleur de l'âme versée dans sa créature, première propriété de la création. Il y avait là un témoignage direct du Dieu juvénile et victorieux, de la force juvénile et victorieuse qui l'avait créé ; la certitude merveilleuse de l'indestructibilité du juvénile qui conservera ce caractère à toutes les grandes époques de l'art et s'incarnera dans toutes les formes, quel qu'en soit le style. L'artiste peut déposséder la matière au point qu'elle devient vie pour l'Eternité. Inoubliable leçon que Binding reçut comme un disciple extasié et qu'il appliqua ensuite comme un maître.

En repassant par Rome, les deux amis rencontrèrent Joie et son mari. Après l'expérience de la Grèce, Rome n'aurait pas eu une grande signification pour Binding, s'il n'y avait pas fait la connaissance de Joie ; mais la ville éternelle devint subitement le paysage enchanté de leur rencontre, l'endroit où tout commençait.

Le lendemain, il lui remit le premier poème qu'elle reçut de lui et elle les reçut tous pendant les longues années de leur amitié.

Ils n'avaient que peu de jours à rester à Rome ; en se quittant, ils se promirent de se revoir et de nombreuses lettres volaient de l'un à l'autre pendant leurs séparations. Joie habitait Berlin, Binding, Francfort ; la première fois ils se rencontrèrent à mi-chemin à Wittenberg.

Quand Binding fut dans le train pour retourner en Allemagne et que recula à l'horizon le champ de lumière et d'ivresse que la Grèce et Rome avaient été pour lui, il commença à douter de lui ; mais il mit ses sentiments à l'épreuve et devint plus hardi et plus confiant en lui-même, en sa voie, en chaque pas vers le futur inconnu, et il se sentait jeune et comblé comme jamais.

Il retourna vers Octavia ; mais l'écart entre eux s'était étrangement et tristement agrandi. Il combattit cette impression,

mais elle revenait toujours. Bientôt elle sut ce qu'il en était de lui et elle l'aida à supporter les brisures. Elle se sacrifiait et elle souffrait et ainsi elle lui rendit plus grand, sans le savoir, le supplice qu'il endurait pour elle. Ils se séparèrent avant la guerre ; Binding s'établit à Buschschlag en Hesse et Octavia se consacra au père de son mari.

Cependant, dans les années qui suivirent, il ressentit pour la première fois ce dont il était capable ; il avait perdu le dédain de son meilleur moi au dépens duquel il avait vécu pendant de longues années. Dans la claire lumière de la Grèce, il avait compris que la forme créée la plus haute est accessible à la main et à l'esprit de l'homme. Ses premières poésies et sa première nouvelle, *Coelestina* lui avaient déjà fait éprouver le bonheur de la création personnelle, sans qu'il sût que c'était une création et alors qu'il était presque embarrassé de cette joie.

Tout pâlisait à côté de tels moments ; l'exaltation de son âme qu'il avait trouvée autrefois — juvénilement et modestement — par l'équitation, le combat rêvé qu'il avait attendu, avec quelque paroxysme, avec un Inexorable, tout ce qui valait la peine de vivre était surpassé ; il sentit que peu de choses seulement subsistaient à côté ; mais il lui semblait toujours que ce qui sortait de lui maintenant ne lui appartenait pas en propre, mais pouvait aussi bien être vécu par d'autres, avait été réellement vécu par eux, mais que, simplement, ils ne l'avaient pas exprimé.

En 1913, Binding perdit sa mère. Ses parents s'étaient retirés depuis peu à Fribourg, après que son père eut pris sa retraite du rectorat de l'Université de Leipzig.

La mère de Binding l'avait beaucoup aimé, toujours avec le désir, mais en même temps avec l'incapacité de l'influencer véritablement, surtout dans ses années de maturité. C'était en partie par affection qu'elle passait sur ses défauts, sur toutes les déceptions qu'il lui infligeait — mais aussi à cause de son penchant inné à ne pas toucher et à ignorer ce qui est désagréable.

Lorsque Binding assista à son incinération, il lui parut que seule une sorte de ronde amicale, presque gaie, eût dû l'entourer ; il l'écrivit en descendant avec les autres du cimetière.

Die Gedichte, p. 71.

Feierlicher Reigen um eine Tote

Ronde solennelle autour d'une morte

.....	
Süsser Raub !	Rapt plein de douceur,
ins geheim	en secret,
aus dem Staub	de la poussière
wirst du Keim	tu ressors germe.
Von der Flamme	A peine réduite en cendres
kaum verascht	par la flamme,
bist vom Leben	tu es ressaisie
neu erhascht.	par la vie.
Denn vom Mensch=	Car de ta dépouille humaine
lichen lässt	tu ne laisses
du dem Tod	à la mort
keinen Rest.	aucun reste.
Deines Leibs	Entièrement abandonnée
ganz verwaist	de ton corps,
bist vorm Tod	devant la mort,
du ganz Geist.	Tu es entièrement esprit.

C'est le seul poème qu'il consacra à un membre de sa famille.

Lorsqu'il revint de la cérémonie funèbre, il remarqua que sa mère lui était peut-être plus présente qu'elle ne l'avait été sous sa forme corporelle et il savait qu'elle pouvait l'être à cause de son incantation qui exprimait quelque chose de son être actuel et de cette ombre d'existence.

En réalité, en ce temps-là, il en était ainsi de tout pour lui. Il procédait constamment à cette réalisation. Le vraiment vécu se concrétisait : il devenait poème, la forme qu'il prenait était le terme de toute expérience vécue, seul le vécu s'offrait à la poésie et finissait en poème. C'est seulement sous cette forme qu'il devenait tout à fait réel.

En pleine activité de création poétique, Binding fut surpris par la guerre. Quand le 28 juin 1914 arriva la nouvelle de l'assassinat politique, à Sarajewo, du successeur au trône d'Autriche et de son épouse, il comprit que la guerre était inévitable. Jamais il n'avait eu de sentiments obscurs : celui-ci était un éclair, on savait qu'il apportait l'incendie.

Aussitôt après la déclaration de guerre, bien qu'âgé de 47 ans, Binding se mit à la disposition de son régiment pour être affecté

à une formation du front ; mais le régiment était déjà en marche. Le 23 août, il lui fut demandé télégraphiquement s'il était disposé à former et à commander un escadron indépendant pour une nouvelle division « Jeune Allemagne ». Il accepta et partit en octobre à la tête de son escadron sur le front de l'Ouest. En octobre 1916, il fut nommé officier d'ordonnance à l'état-major d'une division nouvellement formée ; il partit avec l'armée du Sud sur le front de Galicie, où il resta jusqu'à l'automne de 1916. Revenu ensuite sur le front de l'Ouest, il combattit de nouveau en France jusqu'en octobre 1918. Il ne prit part ni à la retraite ni à la fin de la guerre, ayant été hospitalisé à Baden-Baden pour une dysenterie contractée en campagne, épidémie qui sévissait durement à cette époque.

Pendant que Binding était en convalescence, l'Allemagne avait fait sa Révolution dont les prétentions lui paraissaient petites et pitoyables ; les chefs appartenaient au peuple et leurs noms étaient vite oubliés. On renversait des trônes vermoulus ; ceux qui autrefois y étaient assis croyaient à peine à eux-mêmes. Quand, quelques semaines plus tard, Binding retourna chez lui, il dut constater que personne n'était vraiment bouleversé, mais on considérait cet événement comme l'interprétation de toute l'indignation et de toutes les aspirations de l'époque.

Neuf mois plus tard, l'Allemagne eut sa Constitution qui en fit une république, entrée dans l'Histoire sous le nom de République de Weimar ; mais aucun enthousiasme n'était à l'origine du fait, bien que cette Constitution contînt maints articles capables d'enthousiasmer un peuple.

Buchsschlag, dont Binding était maire, connut l'occupation par les Français ; il n'oublia jamais l'attitude chevaleresque du premier administrateur du canton de Grossgerau dont il dépendait ; ce dernier, tout naturellement, accédait à ses demandes justifiées, parce qu'entre officiers, même de camp opposé, on se comprenait.

Puis vint la signature du Traité de Versailles ; il ne le bouleversa guère ; il s'était dit cent fois que ses conditions seraient dures et il imaginait la paix que l'Allemagne victorieuse aurait dictée à la France ; il n'eût pas compris que celle-ci fût plus douce.

Après la conclusion de la paix, Binding ne fit rien pour être réélu maire, mais il se consacra à écrire ses expériences de guerre.

Il lui semblait que ce n'était qu'en les exprimant qu'il pourrait se libérer de leur poids accablant.

En été 1919, il alla rendre visite à un éditeur de ses amis qui habitait sur les hauteurs de la Forêt Noire. Ils parlèrent longtemps ensemble de la détresse de l'époque et de celle de l'humanité ; on en ressentait les effets jusqu'aux tréfonds de l'être ; c'était devenu pour eux une conviction que personne n'était sorti intact de la guerre, qu'il y eût été ou qu'il fût resté chez lui.

Un jour, après avoir longtemps marché, subitement, comme par magie, au sortir des sombres sapins, s'ouvrit devant eux une petite vallée herbeuse. Involontairement, ils s'arrêtèrent : ils ne pouvaient pas entrer d'un pas lourd dans cette grâce et cette pureté intactes qui paraissaient être d'un autre monde. Au milieu était située une maison forestière, tout près coulait une fontaine ; vers les hauteurs s'élevaient quelques cerisiers et à la lisière de la forêt s'étendait un bout de champ cultivé. L'ensemble échappait tellement à toute possibilité d'emprise, reposait si entièrement en soi, qu'il semblait n'avoir pas de limites ; c'était comme si la vallée, avec sa petite propriété, faisait partie d'un immense royaume inaccessible aux mortels.

Les deux amis attendaient sur un banc à la lisière de la forêt une tasse de lait que la fille de la maison leur avait promise. Elle cria quelques mots vers un cerisier et, d'en haut, une voix répondit. Les deux amis, étonnés, demandèrent : « Il y a donc encore quelqu'un ? » et se tournant vers l'arbre, ils crièrent « Qui est là-haut » ? Alors une voix leur répondit : « Un enfant ». Peu après une fillette de onze ans environ descendit de l'arbre, les jambes et les pieds nus, souriante, les lèvres noircies par les cerises, offrant tout ce qui par une grâce particulière de la nature était enfantin et réservé aux enfants.

En descendant des hauteurs, Binding se répétait sans cesse cette réponse qui était pour lui un message joyeux du ciel. C'est seulement alors qu'il commença à échapper à la guerre ; il comprit que les nombreuses ressources du pays lui permettait de se relever rapidement ; seule sa génération avait été atteinte par la guerre, les enfants ne la sentait déjà plus.

En 1920 s'annonçaient les premières formes plus concrètes du cycle de poèmes *Stolz und Trauer* (Fierté et Tristesse). Binding partit pour Fribourg pour revoir son père et aussi pour visiter la ville et les montagnes de sa première enfance, dont il atten-

dait une impression printanière. Depuis toujours, les paysages, les vues étendues, les fleuves lointains, les hauteurs et les plaines qu'il embrassait du regard avaient consolidé et formé quelque chose en lui. Ce recueil de poèmes, dans lesquels il ressuscite sa vision de la guerre, fut terminé en 1922.

Ce n'est que 7 ans après la guerre que Binding délia le paquet de lettres que Joie lui avait rendues et qu'il relut celles adressées à son père pour former son journal *Vom Kriege* (Souvenirs de la Guerre). Ce livre de confessions, qui critique âprement l'Allemagne wilhelminienne, donne, en même temps que son expérience personnelle, un aspect de cette guerre qui, durant 4 ans, laissa à l'Allemagne l'espoir d'une victoire finale, mais se termina pour elle par la défaite et la révolution.

Quand Binding eut 53 ans, il perdit son père qui fut incinéré à Fribourg ; il savait qu'il serait maintenant le premier à partir.

Joie s'était détachée de lui et il avait surmonté la peine de séparation. En 1922, une vie tranquille lui était assurée ; marié avec une jeune Suisse, il eut d'elle en 1924 son fils unique, Enzian (Gentien). Mais leurs natures étaient essentiellement différentes ; leur amour se transforma lentement en une affection amicale et chacun continua seul sa route ; l'épouse retourna à Berne, elle avait vainement essayé de s'habituer à l'Allemagne.

Les grands succès littéraires de Binding se confirmaient. En 1909 avait paru son premier livre de *Legenden der Zeit* (Légendes de l'Epoque) qui fut suivi en 1911 du recueil de nouvelles sous le titre commun *Die Geige* (Le Violon). Les nouvelles et les légendes sont restées par la suite ses formes littéraires favorites ; *Opfergang* (La voie du Sacrifice) et *Keuschheitslegende* (Légende chaste) sont les plus connues. En 1927, à l'occasion de son 60^e anniversaire, parut la première édition complète de ses œuvres. Francfort lui décerna le titre de docteur *honoris causa* de son université. En 1928, il reçut la médaille d'argent de l'Olympiade d'Amsterdam pour *Reitvorschrift für eine Geliebte* (Règles d'équitation pour une Amie bien-aimée). En 1932 fut publié en Angleterre la traduction de son journal de guerre *Vom Kriege* sous le titre *A Fatalist of War* (Un Fataliste de la Guerre). En 1932, il reçut la médaille Goethe. Nommé membre de l'Académie allemande de Poésie (Deutsche Akademie der Dichtung) en 1933, il en devint en 1934 le président suppléant. Pour son 70^e anniversaire les honneurs et les témoignages d'amitié lui

vinrent du monde entier. Les meilleurs et les plus nobles de la Nation réunirent leurs vœux dans un livre d'or intitulé *Das Buch der Freunde* (Le Livre des Amis).

En 1935, Binding quitta Buchschlag et s'installa à Starnberg en Haute Bavière ; il échangea les douces campagnes du Mein pour les rudes contre-forts des Alpes. Sa maison était à l'écart de la ville, sur la hauteur, dans un jardin légèrement en pente, avec une vue étendue vers les hautes montagnes, par-dessus les collines et le lac. Jusqu'à la fin, il était resté jeune et s'intéressait passionnément à tout. Quand il mourut, le 4 août 1938, il ne jugeait pas sa vie finie. Jusque dans ses dernières heures, son regard allait vers l'avenir ; sa création n'avait pas cessé.

Telle fut l'ascension de celui qu'on avait cru sans personnalité et incapable de rien donner.

La Mission du Poète.

Binding est peut-être un cas unique dans le domaine de la poésie ; il a sans doute été exceptionnel comme poète mais aussi comme type d'humanité, car il paraît avoir eu deux âmes successives, deux caractères, tantôt en communication entre eux, tantôt avec de faibles relations : le plus souvent le second Binding s'oppose complètement au premier.

Quelques années avant la guerre, vers sa quarantième année, il fut gravement atteint cérébralement. Sa mémoire et sa volonté fléchirent, puis disparurent. Son intelligence, tantôt perdait, tantôt recouvrait pour quelque temps le contact avec le monde extérieur, jusqu'au moment où il sembla franchir cette sombre porte par où l'esprit, lorsqu'il meurt, passe, tout comme le corps ; le sens même de son existence s'abolit ; il sortit cependant de ce pays inconnu qui n'était plus la vie, sans être encore la mort. Mais quand, nouveau Lazare, il ressuscita, il était poète, c'est-à-dire enrichi de notions qui échappent à ceux qui vivent dans le réel, dans le normal, ou, du moins dans ce que le vulgaire nomme ainsi.

Pour Binding les portes d'airain de la réalité s'étaient entr'ouvertes ; au delà s'étendaient les chemins pâles du rêve ; il s'y enfonça, mais quand il revint sur ses pas, voyageur de l'au-delà, de l'inconscient, du subconscient il s'en souvenait peut-être, car il avait la faculté d'exprimer des impressions inconnues à la terre ; bien plus, il voyait autrement les choses, les êtres, toutes ses conceptions étaient changées. Il avait, sans le vouloir, obéi à un impératif de Goethe : *Stirb und werde* (Meurs et deviens). Lors de sa renaissance, il parlera de sa vie « purifiée et, à ce qu'il lui semblait, trempée dans une innocence nouvelle ». Il dit qu'il est un nouveau-né et ignore encore qu'il a du génie ; ce génie qui, suivant un cri de désespoir de son père, « arrache les portes de l'avenir » (*Erlebtes Leben*, pages 182 et 189).

Que le poète est un être à part, différent du commun des mortels, nul ne s'en est mieux rendu compte que Binding et n'a analysé avec plus d'intuition et de précision à la fois les différents aspects de ce phénomène, et c'est des caractères de la poésie qu'il inférera le rôle et la mission de celui qui a reçu le don sacré.

D'abord, quel est le « sort » du poète ? Il le délimite et le définit dans *Anrufung der Zeit* (Invocation au Temps). S'appuyant sur un souvenir biblique, il compare le poète à Moïse, comme l'avait fait Vigny ; mais le symbole est profondément différent. Le poète est sur la montagne, il voit la terre promise ; mais il sait qu'il n'y entrera jamais ; les autres humains appellent « inaccessible » ce qui est trop haut, lui, au contraire, ne peut descendre, et c'est là la première caractéristique. Sur le sommet, il médite les vérités premières.

p. 13 Das ist des Dichters Los dass er von einem Berge
herniederschaut auf ihm verheissenes Land
und weithin über irdischem Gezwege
erobernd steht vor dem unendlich Unbegrenzten.

.....
..... Mit dir [der Zeit] und mit dem Tod
bin ich allein und weiss, es ist Gebot
dass ich soll sterben, sterben auf dem Berge.

Tel est le sort du poète que, du haut d'une montagne,
il regarde en bas, la terre qui lui a été promise
et loin par-dessus les nanismes terrestres,
conquérant, se tient devant l'illimité incommensurable.

.....
..... Avec toi [le Temps] et la mort
je suis seul et je sais, tel est l'ordre :
je dois mourir, mourir sur la montagne.

Ce poème magnifique résume pour Binding l'essentiel de la destinée du poète.

S'il revient parmi les mortels, il est seul à percevoir un autre réel au delà du réel, au delà des apparences il atteint l'essence, au delà des phénomènes leur cause profonde. La poésie les dégage « elle aspire avec une soif avide ce que tout aspect du monde ou du rêve a de plus particulier et de plus essentiel, comme ces feux follets du conte qui font sortir l'or de partout en le léchant » (*Lage der Dichter von 1920* (Situation des Poètes de 1920), (*Rufe und Reden*, page 200).

Mais il doit se garder des idées préconçues, de tout système, même d'établir des rapports préalables : tout cela ne pourrait que fausser l'instinct infailible qui le guide. D'ailleurs qu'a-t-il besoin d'ordonner ses idées ? Il est en communion avec l'univers et avec l'humanité de son temps. Il enregistre toutes ses oscillations, tous ses états, laissant aux laboratoires les instruments des savants. Avec l'univers de son temps, il est projeté « dans des états, tantôt calmes ou détendus et tranquilles en apparence, tantôt mouvementés et éruptifs ». Quand il ira vers l'action, celle-ci, multiforme, sera toujours adaptée aux nécessités ; tour à tour, « il ébranlera, consolera, glorifiera, sera un annonciateur, un idyllique, un accusateur ou un révolutionnaire. En des temps incertains et dangereux pour la conscience humaine, il deviendra directeur d'âmes » (*Ad se ipsum*, page 94).

Nous verrons ailleurs que Binding n'est à aucun degré un croyant, non seulement il ne croit pas à un Dieu créateur ; mais il renverserait plutôt les rôles et il écrit cette parole stupéfiante : « Le poète crée Dieu » (*Lage der Dichter von 1920*).

D'ailleurs il statue la fraternité de la poésie et de la mystique : elles seules permettent la transcendance, l'une vers l'au-delà, l'autre vers Dieu. Avec quel sens de leur pouvoir Binding délimite leurs deux royaumes ! « Quand la vision prend la place de la contemplation, la création intérieure la place de la forme extérieure, il n'y a plus qu'un tout petit pas de cet état à un autre : à savoir l'état mystique ; ... le mystique présuppose Dieu et suppose être sous l'action de Dieu. Le poète dévoile le mystère, il l'exprime ; le mystique voile le mystère. Le mystique formule les révélations qui lui ont été faites, le poète le fait par des créations qui sont les siennes. Le mystique dit que quelque chose se dévoile à lui ; le poète sait que tout vient de son esprit, qu'il est le créateur. Les extases du mystique sont reproductives, celles du poète productives » (*Lage der Dichter von 1920*).

Le mystique atteint au contact de Dieu par amour et par élan vers lui. Le poète cherche le contact avec la vérité de la même façon, ce n'est ni par renoncement ni par démonstration. Dans *Sprache und Wahrheit* (Langage et Vérité) (*Œuvres complètes*, 5^e volume, p. 371) il se demande « que pouvait le nombre inflexible, informe et mort, comparé à la parole chaude et vivante, persuasive et sensible » ; ce qu'il dit de la parole, combien, à plus forte raison, peut-il le dire de la poésie !

Presque autant que du nombre, il se défie de ce qu'on est convenu d'appeler l'intelligence. Il serait de l'avis de Suarès qui dit « elle n'est que la charrue, elle n'est ni le grain ni la moisson » ou de Claudel qui affirme « elle n'est pas plus la vertu fondamentale pour le poète que la prudence pour un militaire ». La vérité, le poète la trouve « par cette certitude intuitive, la plus haute forme du savoir », il faut qu'il s'en rende maître, car c'est « le noyau dont nous vivons, ce qui comble notre intérieur, la foi la plus profonde, le visage le plus intérieur » (*Ad se ipsum*, page 84). C'est le poète qui donne à l'humanité cet aliment divin. Binding remarque que, quand l'homme pensant se mit en route à la recherche de la vérité, ce fut le poète qui précéda, et de loin, le chercheur. « Comme le poète s'est réveillé tôt en l'homme, et comme le chercheur s'est réveillé tard ! » (*Sprache und Wahrheit*).

Encore faut-il savoir ce que Binding entend par vérité. Certes, il existe des vérités inébranlables, mais elles sont du domaine du fait et ne nécessitent ni recherches ni démonstrations ; d'ailleurs Lessing disait que s'il avait le choix entre la connaissance de la vérité et la recherche de la vérité, c'est à cette dernière qu'il s'attacherait.

Le poète cherche une vérité particulière qui échappe au commun des mortels ; il espère la saisir et, enfin, l'exprimer, pour en faire part non pas à ses semblables, mais à ses dissemblables.

En réalité, le poète approche de la vérité par visions successives. Il ne s'arrête en aucun cas à l'*Abbild*, sorte de décalque de la réalité ; il n'y a pas d'art en l'*Abbild*, puisqu'il n'y a pas d'interprétation au sens intérieur du mot.

Pas davantage, il n'admet le *Nahbild*, l'image proche, trop proche du réel, l'expression indomptée, instantanée de l'expérience ; elle serait encore trop mêlée à nous.

Il faut que l'expérience vécue se tienne à sa place, qu'elle recule vers l'arrière-plan. Alors se forme une image clarifiée, plus calme, qui est le premier pas vers la création artistique : c'est le *Fernbild*, l'image plus lointaine ; il faut qu'elle se détache de la vie immédiate, mais qu'elle soit encore toute pénétrée des rayons de sa flamme.

Voici que, peu à peu, la matière de l'art apparaît. Créera-t-il un symbole, un *Sinnbild*, non, car son but n'est pas de formuler quelque chose qui signifie quelque chose.

Que veut donc l'art ? la réalité ; il est réalité, mais une réalité plus haute, plus pénétrante, plus forte, plus essentielle que ce qu'on entend communément par ce mot, une réalité plus simple que celle que la vie ou la nature peuvent donner et qui n'a absolument rien à faire avec leur éloignement ou leur proximité ; le poète recueille en lui-même le *Inbild*, l'image intérieure ; là, comme dans un sanctuaire, il se tient face à face avec son œuvre future ; il s'agit que l'artiste et l'œuvre ne fassent plus qu'un, s'interpénètrent, se confondent ; s'il y a identité entre le *Inbild* et la forme, alors naît l'œuvre d'art immortelle qui est en même temps l'expression totale de l'époque où elle est créée. Telle est la leçon que Binding déclare avoir reçue de l'Hermès de Praxitèle.

Le poète a atteint la réalité extrême, celle qu'on peut penser ou imaginer ou inventer des choses ; il passe au delà de toutes les apparences, il ne veut rien peindre, surtout rien pallier, ni rien embellir : c'est ainsi qu'il arrive à la vérité, l'extrême, la dernière, la plus profonde vérité qui unit l'*Ithos* et le *Pathos* ; et si le poète a reçu le don d'expression, sa mission est d'enseigner son temps et au delà de son époque l'humanité (*Rechtfertigung der Kunst* (Justification de l'Art), (*Rufe und Reden*, page 59). L'œuvre doit exprimer l'esprit de l'époque. Lorsqu'elle l'exprime totalement, elle vivra éternellement. De même, il dit du poète dans *Rauschfahrt* (Voyage enivré) :

p. 31 « Des Dichters Wort ist wie ein Monument
für Ewigkeiten. »

« Le verbe du poète est comme un monument
pour des éternités. »

Toute perception d'une vérité est donc suivie d'un acte créateur. Bien plus, Binding considère que, essentiellement et presque par définition, le poète est un créateur. Il le conçoit comme une sorte de rival de Dieu. Cette création s'étend jusqu'à la vérité. Pourquoi pas, puisque Binding envisageait de créer Dieu ? Pourquoi parler toujours de découvrir une vérité, ce qui la suppose préexistante et non pas de l'inventer. « Je crée des choses issues de mon sentiment, des choses nouvelles, des visions de choses, des choses qui sont de nouveaux êtres et de nouvelles entités, peut-être absolument en contradiction avec leur nature terrestre et cependant si fortes et si impressionnantes, si senso-

rielles qu'on peut les voir et se les représenter, si irréfutables et coercitives qu'elles laissent loin derrière elles celles que tu as vues et participent à la vérité éternelle » (*Lage der Dichter* von 1920).

Ainsi le poète crée l'Eternel. Le cycle est fermé : c'est bien cette conquête de l'illimité incommensurable qu'il avait entreprise.

Cette mission étrange et sublime dont il se reconnaissait chargé dès le début, on peut dire qu'il n'y a point failli. Là est la noblesse de son génie, là le secret de sa profonde influence, là l'âme de son lyrisme si personnel, puisque le lyrique n'est, selon Brunetière, que « la réfraction de l'univers à travers un tempérament de poète ».

Trouvant qu'aucune autre ne la vaut, il met la poésie au sommet des formes d'expressions humaines. N'envions pas, dit-il, ceux qui en ont de différentes ; peu importe « si notre sort doit être éternellement de n'approcher les choses de ce monde qu'en poète et qu'il dût rester vrai que toute vérité que nous reconnâtrons un jour n'est, après tout, qu'un poème » (*Sprache und Wahrheit*).

Le Lyrisme de Rudolf G. Binding.

Les poésies lyriques de Binding s'espacent sur ses trente années de production poétique ; elles forment un seul volume de 280 pages *Die Gedichte* (Les Poèmes) qui va de *Rauschfahrt* (Voyage enivré), écrit pendant sa convalescence en Italie, jusqu'au dernier groupe *Weihe und Zuversicht* (Consécration et Confiance) dont le dernier poème date de 1938.

Le lyrisme remonte à l'origine des sociétés humaines ; il est uni aux cérémonies religieuses primitives et aux actes importants de la vie ; il est l'expression personnelle des sensations, des impressions, des sentiments et des idées du poète qui cherche l'explication de l'univers tantôt dans le monde extérieur, tantôt au plus profond de lui-même.

Quand il croit avoir résolu tous ces problèmes et qu'il réussit à les formuler de façon intelligible et belle, les humains se groupent autour de lui et se reconnaissent dans l'interprétateur, parce qu'il a su émettre pour eux, foule muette et impuissante, les cris et les chants de l'homme éternel, celui qui reste identique à lui-même à travers les variations du Temps et de l'Espace.

Les thèmes lyriques ne sont pas en nombre indéfini : chaque époque, chaque pays les reprend inlassablement et le poète les traite selon l'essence de sa personnalité ; il reparcourt les stades de l'Humanité, communique par ses sens avec la Nature, sent son cœur s'éveiller par l'Amour et son esprit par la Pensée, arrive aux sommets de l'Intelligence, essaie d'expliquer le mystère de sa Nature, se demande s'il existe un Auteur des choses, tente de le concevoir, constate que tous les phénomènes essentiels de la vie cessent (mais cessent-ils ?) au seuil de la Mort et que c'est peut-être de l'autre côté, dans l'au-delà, qu'il trouvera les réponses décisives. Quoique créature matérielle, il pénètre dans l'immense domaine où l'Idée s'allie au réel, conçoit la Famille, la Patrie, apprend enfin à s'élever aux Idées pures et à se mouvoir dans

les Abstractions. Qu'est-ce que l'Humanité ? quelles sont ses Destinées ? Par quoi sont-elles régies ? A chaque tournant de cette longue route, il trouve des Joies et des Douleurs, des Amours et des Haines.

Le poète peut évoluer, changer, se contredire même, selon les expériences subies, les phénomènes observés et interprétés, les étapes parcourues ; il est doué de forces qui, de la connaissance du fini, tirent l'intense expérience intérieure qui fait du moment un représentant de l'Eternité. En retour du don de la vie, il offre son œuvre ; c'est par elle plus encore que par la procréation charnelle qu'il s'arrache à l'Ephémère, y arrache ses semblables et les insère avec lui dans la chaîne de l'humanité.

Il nous a semblé que l'analyse de ces grands sujets, tentée successivement, était la meilleure méthode (quoi qu'elle obligeât à certaines répétitions) pour donner une connaissance aussi exacte que possible de la personnalité de Binding, de sa production poétique et de la nature de son lyrisme.

La pensée religieuse et le sentiment religieux chez Binding.

Nominalement, les parents de Binding étaient protestants ; mais tels qu'il les peints, ils étaient complètement détachés de toute croyance et par conséquent de toute pratique. Donc, il ne subit aucune influence religieuse dans sa famille : pas de ces prières enfantines que, souvent, les parents imposent, même quand ils ne prient pas ; pas davantage on ne lui parla de Dieu, ce qui est assez logique, puisqu'on ne se proposait pas de le faire prier.

Aussi, quand il devint écolier, fut-il extrêmement surpris par la prière en commun, dont il ignorait le sens et le but et dont il ne vit que les gestes, accompagnant les paroles. De retour à la maison, il en demanda la signification à son père, qui lui dit de faire ce que faisaient ses camarades : qu'il n'y avait là rien qui pût lui nuire, sans préciser dans quel sens. L'enfant en conclut que c'était une coutume ; jamais la prière ne devint pour lui autre chose ; il l'admit comme un usage convenable et qui devait être suivi. Ne priant ni le matin, ni le soir, n'allant pas à l'église, aucun rapport, même formel, ne s'établit entre lui et Dieu. Dieu resta pour lui un mot, un terme qui ne prit jamais un sens précis. L'idée ne lui vint pas qu'il pût l'entendre, ni par conséquent qu'il pût établir un lien quelconque avec cette puissance inconnue. Point d'invocations, ni d'effort pour obtenir des choses désirées : on ne s'adresse qu'à ce qu'on pense exister.

Mais il est dans la nature de Binding d'extraire d'une suite de négations une conclusion qui paraît contraire, parce qu'il observe avec justice et désintéressement les phénomènes de la vie humaine ; c'est ainsi qu'il écrit cette phrase étonnante : « Il faut que l'homme croie, que Dieu existe ou non (*Ad se ipsum*, page 38) et qu'il se garde de nier, plus tard, la valeur de la prière consi-

dérée en soi, et c'est avec admiration pour son impartialité que nous lirons dans *Dichterglaube* (Foi du Poète) (*Œuvres complètes*, 5^e volume, page 394) : « Je sais très bien la vertu inouïe d'une prière qui s'adresse à un Dieu en qui l'on croit, mais je ne sais rien de la force du Dieu. Peut-être que ce Dieu n'existe pas, et la vertu de la prière existe néanmoins. Somnambules sacrés, que personne n'y touche ! »

C'est dans ce fait que réside le point de jonction entre le résidu religieux du passé et la religion de l'homme qui devait remplacer, pour Binding, toute croyance en un divin hors du monde.

Avant la guerre, la pensée religieuse de Binding est en quelque sorte inexistante ; il est déiste, croit à un Dieu sous une forme humaine, sans que nulle part dans son œuvre apparaisse le sens profond et mystique du christianisme ; car il en plaisante et d'une manière assez choquante pour les croyants. La légende *Coelestina* entend prouver que même pour un ange tombé sur la terre, un destin terrestre est préférable au destin céleste.

Analysons brièvement les faits :

Une petite créature angélique est tombée du ciel dans le jardin d'un paysan qui la recueille et l'élève. Anneliese (de son nom terrestre) grandit dans la nostalgie du ciel, attendant avec impatience la mort. Adolescente, elle devient infirmière et part pour la ville dans un grand hôpital pour mourir plus rapidement ; mais aucune maladie ne l'atteint. Elle soigne un jeune architecte qui lui révèle les beautés de la vie terrestre. Il l'aime, mais elle ne peut l'aimer en retour, étant un ange à qui l'amour humain est étranger ; d'ailleurs son cœur est situé au milieu de sa poitrine, en raison de l'harmonie céleste. L'état du malade, qui en est très affecté, s'aggrave. Alors, par pitié, Dieu déplace le cœur d'Anneliese un peu vers la gauche, là où battent les cœurs humains. La jeune fille connaît un destin terrestre avec ses joies et ses peines et en est tellement heureuse qu'elle souhaiterait que sa vie ici-bas fût éternelle.

Quel aspect différent dans le poème « Eloa » de Vigny et dans « La Chute d'un Ange » de Lamartine ! Eloa, dans son union avec Lucifer, croit que celui-ci est soumis à un maître semblable à Dieu ; et Cédar (dans « La Chute d'un Ange »), après ses longues errances à travers le monde avec sa famille humaine, maudit la terre et le destin terrestre. Nous voyons l'abîme qui sépare notre auteur du poète incroyant, à plus forte raison du poète croyant.

Même aspect dans *Keuschheitslegende* (Légende chaste). La petite Eve a donné sa chemise à l'enfant Jésus. En récompense, la Sainte Vierge revêtit sa nudité d'un manteau d'inviolabilité : aucun désir ne peut l'atteindre. Mais la fillette grandit et est aimée d'un jeune homme qui, à son désespoir, ne peut la désirer. Alors la Sainte Vierge envoie à la jeune fille une véritable chemise de femme, pour lui permettre d'avoir un destin normal.

La légende *Sankt Georgs Stellvertreter* (Le Remplaçant de Saint Georges) donne un ensemble de détails sur un ciel à organisation terrestre et sur le comportement très humain de ses habitants. Saint Georges, le chef de la cavalerie céleste, a demandé un congé et Dieu cherche pour lui un remplaçant. Seul un humain, le chef d'escadron von der Sonnenweide, semble réunir toutes les qualités requises. Il sera jugé digne de ce poste élevé, parce qu'il a su mourir sans s'humilier devant les prêtres en s'accusant d'être un pauvre pécheur.

Un même état d'esprit règne dans la nouvelle *Angelucia* (voir page 79).

Citons l'étrange strophe finale du poème *Der Irdische* (L'Homme d'ici-bas) :

page 17

Ueberwundene Gefühle
sind die besten meiner Freunde
und mein göttlichster Gespieler
ist ein Gott den ich verneinte.

Les sentiments vaincus
sont les meilleurs de mes amis
et mon camarade de jeu le plus divin
est un Dieu que j'ai nié.

Dans son jeu, Binding va un peu loin, car s'il fait une guerre enfantine aux croyances orthodoxes, ses flèches de bois sont surtout dirigées contre la religion catholique. Mais Binding n'est plus un enfant ; seul un mot familier traduit certaines façons qu'il a de parler de faits ou d'impressions religieuses : il batifole.

Quand il va à Wurtzbourg, la Marienstadt (Ville de la Vierge) de l'Allemagne du Sud, c'est avec un regard humain et amusé qu'il contemple les innombrables et pieuses statues.

page 148 Würzburger Marien (Saintes Vierges de Würzburg).

Ihr holdseligen Marien
die ihr unter Baldachinen
aus den Nischen, von Geländern
lächelnd mit erzückten Mienen ;
die mit schwebenden Gewändern

wallend, lockend, aufwärts ziehen,
wenn ihr mich bedeutsam grüsst
unter himmlischem Gelock,
ist das alles nur symbolisch ?

Ach, ich hab es schon gebüsst ;
und man wird hier arg katholisch,
ach, katholisch und barock.

Vous, Saintes Vierges, pleines de grâces
qui, sous vos baldaquins,
dans vos niches, de vos balustrades
souriez avec des mines extasiées,
qui en vêtements flottants,
ondoyantes, attirantes, montez vers le ciel.

Quand vous me saluez d'un air entendu
avec votre attirance céleste,
tout ceci n'est-il que symboles ?

Hélas ! je l'ai déjà expié ;
et l'on devient ici terriblement catholique,
hélas, catholique et baroque.

Le revirement dans la pensée religieuse de Binding s'est produit pendant la guerre, quand il s'est trouvé, comme tant d'autres, en tête-à-tête perpétuel avec la mort, dans une absolue solitude, car, même en groupe, les combattants poursuivent la tragique confrontation avec eux-mêmes : aucun secours humain et extérieur.

Il perd lentement même sa croyance rudimentaire en Dieu et se détourne de lui.

Binding trouvait que le monde n'avait rien de chrétien, ne correspondait pas à l'idéal chrétien ; que si l'on croyait au Christ-Dieu, l'univers ne ressemblait pas à son créateur. L'homme ne lui ressemblait pas plus que le reste ; comment retrouver Dieu dans cette image déformée de lui qu'est l'homme ?

A aucun moment, Binding ne paraît avoir rencontré un Chrétien qui lui indiquât l'interprétation mystique du christianisme :

la valeur suprême du sacrifice consenti et uni au sacrifice suprême du Christ. C'est là pourtant un état religieux qui fut, pendant la guerre, celui d'innombrables combattants. Quoi qu'il en fût, rien ne préparait Binding à être parmi eux, au contraire. Il n'était cependant pas davantage d'avis que Dieu se fût éloigné du monde ; pourquoi l'eût-il fait ? parce qu'il ne se reconnaissait plus sous la forme qu'en d'autres siècles, par pieux aveuglement, les hommes lui avaient attribuée ?

Au contraire, pour le poète, l'idée de Dieu se clarifiait : il le voyait dans une lumière nouvelle et d'abord séparé du Fini, replacé dans l'Immensité, séparé des humains et replacé dans l'Inhumanité, comme il sied aux Dieux.

Dès lors, il n'admet même plus un essai de contact entre Dieu et l'homme. Non pas qu'il croie que Dieu est mort, mais il rejette la conception, fût-elle séculaire, que les hommes avaient de lui. Binding ne pouvait admettre qu'on prêtât à Dieu des traits de notre pauvre vie ; comment admettre qu'il s'intéressât au passereau sur le toit ?

Le prier sur ce plan, c'était le rapetisser, le concevoir comme donnant une valeur aux *paroles* humaines, alors que Binding ne croyait même pas qu'il donnât une valeur aux *personnes* humaines. Somme toute, il considère comme rompu le lien entre le créateur et sa créature ; c'est l'aboutissement logique de sa conception de Dieu : il ne fonde pas une nouvelle foi sur la valeur de l'âme ; mais y croit-il ? On peut en douter, d'autant plus que si Dieu était le créateur, ses actes devraient être puissants, uniques, détachés de sa créature et non pas affectés par le souci d'elle et de son sort ; projetée dans le monde, il ne la connaît plus ; c'est seulement en étant entièrement non-humain qu'il pouvait être entièrement divin.

Binding brise décidément ce concept de Paternité auquel l'humanité s'est attachée désespérément depuis l'origine de la plupart des religions ; mais il est encore plus détaché de la forme chrétienne, de la croyance à un Dieu fait homme par sa volonté propre et par amour, pour donner aux hommes un Dieu incarné en une chair semblable à la leur : humaine, vivante, sujette à tous leurs maux : pauvreté, travail, souffrance et mort consentie, difficulté d'accepter l'épreuve et angoisse de l'âme devant le silence du Ciel (Jardin des Oliviers).

Quoi qu'il en soit et si cela ne paraissait pas paradoxal, nous

pourrions dire que Binding renonce à croire en Dieu parce qu'il s'en fait une idée trop haute. Là comme ailleurs, que nous admettions ou non sa pensée, nous pouvons dire qu'elle reste noble, et même que nous préférons et de beaucoup cette ascension vers la négation à la façon légère et badine dont il traite, avant la guerre, les questions religieuses.

L'homme n'ayant en quelque sorte plus le droit de faire surgir de son désir ou de sa crainte une conception de Dieu, que va-t-il lui rester ? Transformant un mot sublime de Corneille, Binding aurait répondu : « Lui, lui seul, et c'est assez » !

Toute l'analyse qui précède correspond au poème ci-après :

p. 104 — Einsam lagen wir da in der Not der Schlacht ;

wir wussten dass jeder einsam war.
Aber wir wussten auch dies :
Einmal vor Unerbittlichem stehn,
wo Gebete entrechtet, Gewinsel zu Gott
lächerlich ist,
wo keines Mutter sich nach uns umsieht,
wo kein Weib unsern Weg kreuzt,
wo alles o h n e Liebe ist,
wo nur die Wirklichkeit herrscht
grausig und gross,
solches macht sicher und stolz.
Unvergesslich und tiefer
rührt es ans Herz des Menschen
als alle Liebe der Welt.

Und wir fühlten : dies war das Mass.

Nous étions là, seuls dans la détresse de la bataille ;
nous savions que chacun était solitaire.
Mais nous savions aussi ceci :
Se trouver un jour devant l'inexorable,
où les prières sont vaines, les gémissements vers Dieu
ridicules,
où aucune mère ne nous suit des yeux,
où aucune femme ne croise notre route,
où tout est sans amour,
Où ne règne que la réalité
horrible et gigantesque,
c'est tout ceci qui rend assuré et fier
et émeut le cœur de l'homme.
d'une manière inoubliable et plus profonde
que tout l'amour du monde.

Et nous sentions : Voici la mesure.

Une mesure nouvelle : l'homme, seul, face à son destin mesure sa force. Une foi nouvelle : en l'homme se créant lui-même, s'enfantant en quelque sorte, puis se modifiant par une création morale ou intellectuelle continue, analogue à celle de la nature, mais poursuivie dans le domaine intérieur.

Dans *Das Grosse Grab* (Le grand Tombeaux) (*Rufe und Reden* : Appels et Discours, page 44), Binding affirme

« qu'une religion est plus haute que toutes les religions,
qu'une croyance est au-dessus de toutes les croyances,
qu'une croyance est supérieure à la croyance en Dieu :
c'est la croyance en l'homme.

« Si elle avait été aussi fervente que la croyance en Dieu ; si la lutte pour l'existence de l'Homme tel qu'il peut et doit être avait été aussi ardente que les luttes pour l'idée de Dieu, cet homme serait né en nous depuis longtemps. »

Voyons quels vont être les développements de cette conception nouvelle de Binding, car, en réalité, elle doit changer pour lui tous les rapports de l'univers. Ce n'est pas pour rien qu'il l'appelle : la nouvelle mesure, le nouvel étalon des valeurs.

Las d'entendre encore parler de l'ancien Dieu inefficent et impatient d'en voir surgir un nouveau, plus grand, à son avis, il s'écrie dans *Ecce Europa* (*Rufe u. Reden*, page 147) : « Nous cherchons un Dieu que la réalité ne démente pas. »

Binding est convaincu que l'humanité a commis une grande faute en vénérant l'Eternel, l'immuable, en se figurant une sagesse et une puissance semblables à elles-mêmes depuis le commencement et dans les siècles des siècles ; elle les respectait même dans les formes de la nature, celles du moins qui lui paraissaient le moins soumises aux mutations du Temps : la mer éternelle, les montagnes éternellement immobiles, assises dans leurs masses inébranlables.

p. 189

Nur noch droben
einsam versammelt
Gipfel an Gipfel
weithin beruhend.
Sie lehnen sich in ihr grosses Gestühl,
wiegen die bärtigen Häupter
und sie allein
unter dem schweigenden Raum
führen noch lange

das ungeheure
Wort ihres Daseins.

C'est seulement là-haut, encore,
que solitaires et réunis,
sommets contre sommets
reposent à perte de vue.
Ils s'appuient dans leurs grands sièges,
balançant leurs têtes barbues,
et eux seuls
dans l'espace silencieux
proclament encore longtemps
la prodigieuse affirmation
de leur existence.

Que l'homme prenne la vie au moment où il y plonge, qu'il la reconnaisse comme la seule réalité et la seule force existante. Est-ce que la vie s'arrête ? A peine une chose est-elle, qu'elle la transforme en paraissant la détruire ; le Présent devient continuellement le Passé, qui n'est plus qu'un terrain nourricier pour le Futur, pour d'autres formes, qui nous paraissent neuves, ou pour une même forme qui, naissant dans le milieu approprié, s'y développe autrement et plus vigoureusement (*Ad se ipsum*, p. 36).

Et l'Homme, seul dans la création, irait se considérer comme une image définitive de Dieu et comme le degré suprême et s'immobiliserait dans la contemplation de ce moi ? sorte de narcissisme mortel auquel Binding s'oppose de toute sa force. Il ne redoute pas moins une sorte de pharisaïsme moral. Admettons que l'homme occupe dans l'univers un degré élevé : est-ce une raison pour s'en contenter et s'y tenir, le considérant comme suprême ?

Binding estime que c'est révéler un complexe d'infériorité que de supposer que nous n'accéderons à l'être pur que dans l'au-delà.

On peut le déplorer ou non, mais Binding a noté que l'une des aspirations secrètes de son époque était de se passer du secours de Dieu.

L'homme doit être complètement et entièrement homme, se prendre pour point de départ, mobiliser sur le plan du réel toutes ses forces, pour accéder, de degré en degré, mais par lui-même, au divin, créant en quelque sorte Dieu en lui. « Dieu est la vérité tant qu'il occupe en nous le centre de gravité, cet état intérieur

que nous appelons vérité ; mais ce centre de gravité se déplace suivant la statique de l'homme » (*Ad se ipsum*, page 52).

Là encore, nous pouvons dire que si Binding renonce à un credo traditionnel et à des actions supposées conformes à l'esprit d'une religion, la solution qu'il préfère à sa grandeur et sa noblesse ; elle éloigne l'homme des deux dangers mortels pour la vie intérieure et spirituelle, ceux que nous analysions plus haut.

Il définit la nouvelle forme de sa pensée religieuse dans le très beau chapitre *Dichterglaube* (Foi du Poète) :

« Ne croire à rien, pour n'avoir aucune limite de croyance : peut-être est-ce là la croyance d'un poète. J'ai fui toute croyance pour en arriver à celle-ci. Le monde est grand et l'ensemble des mondes plus grand encore : ainsi je n'arrive jamais à une fin, et ma croyance augmente journellement. Je ne crois à aucun au-delà : par amour pour l'ici-bas. Je ne crois à aucune immortalité : par amour pour la vie. Je ne crois à aucun créateur : par amour de ce qui naît. Je ne crois à aucun Dieu ni en moi, ni dans le vermisseau, ni en une forme quelconque : par amour pour l'homme et pour toute forme.

« Je crois au phénomène « Vie », parce que je vis, parce que nombreux sont les hommes et les êtres qui vivent. Je crois à ce qui s'appelle Vie et qui est Vie, comme à une force puissante, aussi puissante que d'autres forces dans la nature. Faisons-lui confiance. Croyons que dans la lutte et dans l'action simultanée de toutes les forces, le phénomène Vie, nourri de sa propre force, a été possible un jour sous une forme qui depuis longtemps n'est plus connaissable et qui est périmée maintenant depuis une infinité de siècles. Je n'ai pas besoin de soustraire la vie à un créateur ; elle s'y soustrait d'elle-même. Elle est plus forte, plus inventive et plus puissante que tout Dieu auquel les hommes ont jamais cru ou pourront jamais croire. En des millions d'années, elle a vaincu sous mille formes et en des millions d'années, elle a probablement succombé sous autant de formes auxquelles elle aspirait. La création d'un Dieu est petite et rigide ; elle est enfantine, innocente et pauvre ; elle est momentanée et passagère par comparaison avec les phénomènes qui continuent depuis des milliards d'années, et la fluctuation est incessante de la lutte et de la coopération entre les forces de la nature, adverses ou unies, pour le formé et le non-formé.

« La croyance humaine voltige comme un pigeon dans l'Inexo-

nable de l'espace et du temps véritables — du temps-espace véritable qui se replie sur lui-même. Ni dans le temps ni dans l'espace elle ne saisit pas même le plus proche système astral de même ordonnance dans l'espace infini et à la fois fini, système dont nous sépare une distance de 850.000 années-lumière. Une année-lumière équivaut à 9 milliards 1/2 de kilomètres. »

L'espoir de Binding que l'homme s'élèvera un jour jusqu'au suprême degré de perfection, à l'être pur, à l'homme-dieu est exprimé comme suit :

« Comme toute vie — plante et animal — pendant des millions et des milliards d'années, toujours secouée par de nouvelles tempêtes, brûlée par de nouveaux soleils, roidie par de nouvelles gelées, mais aussi désaltérée et nourrie par une autre eau et une autre terre, un autre soleil et un autre vent, à pas lents et par de longs efforts — plus héroïque et plus belle que dans les souffrances d'une création unique — se maintenait contre d'autres formes et, sous mille formes, se fortifiait ou périssait en dépit d'elles ou grâce à elles : puisse l'homme ainsi, au cours des phénomènes, agité par les tempêtes éternelles de son âme, assombri par la nuit de ses erreurs, tremblant du froid de ses anxiétés, à travers de longs siècles de crainte, d'obscurcissement, d'asservissement, de croyance et de doutes, de folle dépréciation de lui-même et de surestimation plus impie encore, arriver un jour à la pure cime et aux clairs sommets de l'apaisement intérieur, à une plus fière confiance en soi-même et à un équilibre stabilisé de son état intérieur. Alors Dieu le quittera et retournera là d'où il était venu : en l'homme ; là était son origine ; c'est de là qu'il surgit. Mais que l'homme porte le divin dans le monde ».

Binding a une conception personnelle, mais claire de Dieu. Il n'admet aucun dogme ; il franchit les limites de tous les dogmes et les frontières de toute religion. Dans la mesure où il conçoit Dieu, il affirme que cette conception est une œuvre humaine ; du moment que l'homme n'est pas créé par Dieu, mais au contraire créé par l'homme, on peut détrôner Dieu. Mais la croyance est la chaîne à laquelle s'attache la conception pour ne jamais devenir entièrement libre, ... la lisière que l'homme s'est tissée lui-même (*Dichterglaube*). Ces liens sont solides ; celui qui croit réellement est incapable non seulement de les rompre, mais trouve sacrilège l'idée même d'essayer.

Il peut arriver aussi qu'à force de creuser le concept de Dieu, l'homme le détruise. Nietzsche dit à ses contemporains : « *Ihr habt Euren Gott zerdacht* » (Vous avez détruit votre Dieu à force d'y réfléchir).

Binding échappe aussi bien aux entraves des dogmes qu'au danger signalé par Nietzsche ; il se rapprocherait plutôt de Hegel, pour qui « *Gott ist im Werden* » : Dieu est un devenir, naît sans cesse, nous le créons à tout moment, il est tout et rien, partout et nulle part.

Pour Binding aussi, Dieu est en puissance en l'homme ; il n'y est pas encore, mais il en naîtra peut-être avec le temps : c'est ainsi qu'il unit l'idée de Dieu à ce qu'on pourrait appeler sa religion de l'homme : que celui-ci mesure toutes ses possibilités, développe tous ses dons : Dieu se créera peu à peu en lui. Si Dieu existe en dehors de l'homme, c'est de cet éternel processus de purification que Binding attend la réunion future de l'homme avec un Dieu dont il dit qu'« il était venu de l'homme », représenté par les croyances dogmatiques primitives, mais dont rien ne prouve qu'il ne fût pas pré-existant et qu'il ne soit pas post-existant.

Mais Binding raisonne ici en poète et non en philosophe, car alors il aurait admis que la « perfection » n'est concevable qu'unie à l'idée de Dieu. Toute créature est imparfaite et plus qu'aucune autre l'homme, être qui prétend précisément non seulement transformer les créatures, mais se recréer lui-même.

Toujours est-il que l'aspiration à la perfection est le fond du sentiment religieux de Binding. Donc, comme pour la prière, conclusion inconséquente mais noble. Ce n'est pas parce que l'homme a cessé de croire en Dieu qu'il cesse de concevoir le divin. Mais si Dieu n'est plus le créateur, l'homme hérite en quelque sorte de lui et de son pouvoir créateur. Là, le Dieu qu'il a nié n'est plus son camarade de jeu. Binding a dépassé le stade du jeu : il déploie toute sa force dans l'activité, grâce à son esprit qui est seigneur et maître.

La Mort et l'Immortalité de l'Ame.

L'idée de la mort et de l'au-delà sont déterminées par les croyances religieuses ; mais il arrive que le philosophe, le poète affranchi de toute foi se pose personnellement le problème et le résolve pour soi.

Il en est ainsi de Binding.

Rappelons que sa vie fut gravement menacée à trois reprises, que les deux dernières fois il s'en rendit compte et précisa dans ses poèmes ces rencontres avec la mort.

p. 37 Gespräche mit dem Tod (Entretiens avec le Trépas)

.....

..... Freund, ich wüsste kaum
dass du mir nah, wär nicht ein leis Verfärben

im Umkreis meines Blicks, ein auftiger Flaum
der alle Dinge schattig überkleidet.

. Ami, je saurais à peine
que tu es près de moi, n'était une légère décoloration
dans le champ de ma vision, un duvet vaporeux
qui recouvre tout de son ombre.

Mais ce doux et calme glissement du malade, d'heure en heure, dans une faiblesse accrue, jusqu'à l'extinction du poulet de la vie ne lui semblait ni grand ni magnifique, car il concevait le Trépas comme un adversaire terrible, contre lequel il pourrait mesurer ses forces, avec qui il pourrait goûter la volupté extrême de la lutte, comme il avait goûté la volupté extrême de la vie (*Sankt Georges Stellvertreter* = Le Remplaçant de Saint-Georges).

p. 34 Er trat zu mir. Zweimal und ungewarnt.
Und beugte sich so dicht
auf mich als ob ich sein Gesicht

erschauen sollte : doch er war getarnt.

So — wie ein Schatten stand er vor dem Licht.

Il s'approcha de moi, deux fois et sans avertissement.

Et se pencha tellement au-dessus de moi
qu'il semblait que je dusse voir son visage :
mais il était masqué.

Ainsi, telle une ombre, il était devant la lumière.

Aussi lui apparaî-t-il, au moins sous cette forme, comme dépouillé de toute grandeur : le Trépas, non pas égal, mais vassal de la vie, sorte de corollaire médiocre et qui n'existe d'ailleurs que lorsqu'il en reçoit, de la vie souveraine, la dédaigneuse permission. Partout, elle s'oppose à lui ; pour elle, le domaine de la plénitude, de l'amour, de la joie ; on ne le conçoit, lui, que par comparaison avec elle ; pour lui les restes de la vie, « les couronnes fanées ». Jamais poète n'écrivit, en délimitant l'obscur domaine du Trépas, un plus magnifique cantique à la Vie.

p. 35 Ich sprach :

Das Leben war mein Herrscher immerdar :
eh ich dir folge, gib auch du ihm Ehre
wie ich es tat. Du bist ein Grosser zwar ;
doch wärst du nicht wenn nicht das Leben wäre.
Lehnsmann bist du, das Leben ist dein König,
Es geht voran ; du schreitest seine Pfade
ihm nach und bist in Ewigkeit ihm frönlig.

Es hält den Lohn, die Strafe und die Gnade.
Dein Schwert, o Tod, ist dir von ihm verliehn
und wo es richtet hast du zu vollziehn.

Wo es gesät da stehn die Saaten schwer.
Wo es geerntet erntest du nicht mehr.
Wo es getrunken schaut du durstig drein.
Wo es frohlockt da musst du stille sein.

Es küsset die es liebt und lässt sie gleiten
sorglos und hat wohl der Geliebten viele ;
du aber darfst sie nur hinausgleiten,
und wo es spielt da bist du nicht im Spiele.

Wen es gekrönt dem reissest du die Krone
vom Haupte nimmer, noch die goldnen Bänder ;
verwelkte Kränze fallen dir zum Lohne
und jene Blüten die es hinter sich
mit Lachen wirft als König und Verschwender.

Vasall des Lebens, sieh, ich grüsse dich.

Je dis :

La vie était ma souveraine, toujours ;
avant que je te suive, rends lui aussi honneur
comme je le fis. Tu es grand, sans doute ;
mais si la vie n'existait pas, tu ne serais rien.
Tu es vassal, la vie est ta reine,
elle marche devant toi, tu marches sur ses traces
dans les sentiers qu'elle suit

et tu es corvéable pour elle pour l'éternité.
Elle détient la récompense, la punition et la grâce.
Ton glaive, ô Trépas, t'a été donné par elle,

et où elle condamne, tu dois exécuter.
Où elle a semé, les épis sont lourds.
Où elle a moissonné, tu ne moissonnes plus.
Où elle a bu, tu regardes, altéré.
Où elle jubile, tu dois rester tranquille.

Elle donne un baiser à ceux qu'elle aime et les laisse glisser
insouciant ; et, en fait, elle a beaucoup de bien-aimés ;
mais toi, tu ne peux que les reconduire,
et où elle joue, tu n'es pas du jeu.

A ceux qu'elle a couronnés, tu n'arraches jamais
leur couronne, ni leurs rubans dorés ;
à toi, comme récompense, ne restent que les couronnes fanées
et ces fleurs qu'elle jette derrière elle
en riant, comme une reine prodigue.

Vassal de la vie, vois, je te salue.

Binding ne veut plus se séparer de la mort, pour avoir une vision plus nette de la vie. Tant qu'il a conscience de lui-même, il ne connaît pas les frayeurs de la mort. Ainsi il peut contempler la vie dans toute sa magnificence et estimer à leur juste valeur les biens de cette terre.

p. 38 Mir ist als schritte ich auf einer Brücke
rückwärts hinüber und den Blick versenkt
in alles was die Erde mir geschenkt,
und suchte Eine die noch darf verweilen.
Reich mir die Hand, o Tod, und lass uns eilen ;
und leite vorwärts mich solange ich rückwärts blicke.

Il me semble que je franchis un pont à reculons,
et le regard plongé
dans tout ce que la terre m'a donné
et j'en cherche Une qui peut encore demeurer.

Donne-moi la main, ô Trépas, et dépêchons-nous,
et conduis-moi en avant, tant que je regarde en arrière.

Pourquoi, d'ailleurs, Binding prendrait-il, vis-à-vis du Trépas une attitude que rien ne justifie, puisqu'il est foncièrement incroyant ? Puisqu'il ne veut rien savoir « d'un Dieu créé par les hommes », pourquoi croirait-il à l'existence d'une âme à l'image de ce Dieu, ou à un jugement du créateur sur sa créature, à un ciel ou à un enfer nés de l'angoisse humaine, puisqu'il est convaincu que

p. 133

..... im Ewigen
ist das Gute
wie das Böse
gut.

..... dans l'éternel,
le bien
comme le mal
sont bons.

Il refuse, de ce fait, la notion de récompense et de châtiment.

Quel attrait, quelle gloire reconnaît-il donc au Trépas ? Une bien étrange ; il mène « à l'endrpit où la route bifurque » entre le connu et l'inconnu, entre ce monde que l'homme croit avoir mesuré en le réduisant à ses pauvres petites notions et le monde de l'incommensurable et des découvertes inconcevables, une vie autre succédant à celle-ci, sans qu'il précise ce qu'il en attend.

p. 39 Dich grüss ich, Freund. Denn ohne dein Geleit
 hat keiner der ins Sonnenlicht Entsandten
 den Ort gefunden wo der Weg sich zweigt ;
 den Isthmus der aus tagerfüllten Landen,
 so wunderbar, hinüberführt zur Nacht
 — noch wunderbarer wohl — des Unbekannten.
 Mich lockt sie schon mit zauberschwerer Pracht
 ausstrahlend einen sternenhaften Schein ;
 und wo die Lockung ist da ist die Macht.
 Denn drüben, drüben müssen Länder sein
 voll neuer Freuden oder neuer Plagen
 — gleichviel. Dort, Freund, dort lasse mich allein
 zu neuen Siegen, neuen Niederlagen.
 Ich will nicht Himmel, will nicht Hölle schauen
 von Menschenangst in Menschenkindertagen
 geboren zwischen Hoffnung und dem Grauen,
 und nichts von einem menscherschaffnen Gott :
 Dem U n b e k a n n t e n sollst du mich vertrauen,
 und wenn es schrecklich ist so ist es schön, o Tod,

Je te salue, Ami, car sans que tu le guides,
aucun de ceux envoyés à la lumière du soleil
n'a trouvé l'endroit où la route bifurque,

l'isthme qui, des contrées pleines de jours,
si merveilleusement, conduit vers la nuit —
sans doute plus merveilleuse encore de l'inconnu.

Elle m'attire déjà par sa lourde et magique splendeur
irradiant une lueur étoilée;
et là où est l'attrait est la puissance.

Car au delà, au delà doivent être des pays
pleins de joies et de peines nouvelles
— qu'importe ? Là, Ami, là, laisse-moi seul

pour de nouvelles victoires, de nouvelles défaites.

Je ne veux voir ni un ciel ni un enfer

nés de l'angoisse humaine aux jours de l'enfance de l'humanité,

entre l'espérance et la peur ;

et rien d'un Dieu créé par les hommes :

c'est à l'Inconnu que tu dois me confier,

et s'il est terrible, c'est qu'il est beau, ô Trépas.

Mais, après la guerre, même cette croyance informulée s'abolit :
la Mort est une fin absolue. Dans un accès de découragement
dû au désastre de la guerre, Binding renie presque pour lui-même
son idole, la vie, parce que, du moins, l'au-delà permet à l'homme
d'échapper à l'instabilité, à l'impossibilité de formuler un juge-
ment vrai sur quoi que ce soit : seul le souvenir peut clarifier le
passé, le voir peut-être tel qu'il fut, de sorte qu'en même temps
qu'ils atteignent l'inconnu, les êtres arrivent à une certitude sur la
vie ; c'est ce qui ressort d'un très beau poème *In Memoriam W. E.*,
écrit en souvenir d'un ami tombé pendant la guerre et à qui il
érige un Tombeau poétique.

p. 73

Leer ist das Dasein, eitel die flüchtige Stunde des Lebens ;

nur das Vergangne ist schön, einzig das Tote ist wahr.

Denn das Wesen der Stunde ist Flucht und ihr Wirken Erschütterung.

und in der Zeit wie im Raum hat nur das Ferne Bestand.

Sonnig im klärenden Licht der Erinnerung ruht das Vorüber

da sie sich willig und leicht doch an das Schöne nur hängt.

Aber die Schwüle des Heute, die steigenden Wetter des Morgen

rauben den Sinnen die Kraft, rauben der Seele die Ruh.

Vide est l'existence ; vaine l'heure fugitive de la vie ;

seul le passé est beau, seul ce qui est mort est vrai.

Car l'essence de l'heure est fuite et son action ébranlement
et, dans le temps comme dans l'espace, seul le lointain subsiste.
Radieux dans la lumière clarifiante du souvenir repose le passé,
car volontiers et facilement il ne s'attache qu'au beau.
Mais la lourdeur du présent, les orages montants de demain
ravissent aux sens leur force et à l'âme son repos.

S'il interroge, sur l'au-delà, son ami perdu, c'est semble-t-il
sans conviction aucune et par une fiction poétique semblable à
celle des poètes les plus traditionnels. Mais la réponse du mort
est plus touchante et plus vraie : il est digne d'un soldat tombé
au champ d'honneur de ne plus se souvenir que de la gloire et de
l'amour et de dire que l'amour est plus fort pour empêcher sa
mémoire de périr.

p. 77 ... um dein eigenes Los ward meine Seele besorgt.
« Und die Gefilde der Seligen » fragt ich erwartenden Herzens
« winken sie nicht auch dir wie sie Heroen gewinkt ? »
Du aber neigtest die Stirn : « Die seligen Inseln gehören
einer vergangenen Welt, Göttern und Helden von einst. »

.....
Aber du sprachest mit Milde : « Ich danke dem eisernen Schicksal
dass es mich gebettet zur Ruh hier wo die Heimat mir war.
Unablässig in Liebe umfängen mich traute Gedanken,
schmücket die treueste Hand sorgend und ehrend mein Grab.
Hinter sich lässt auf Erden der Mensch nur den Ruhm und die Liebe,
doch von beiden wird s i e immer die grössere sein ! »

... mon âme était préoccupée de ton sort.
« Et les champs bienheureux » ? demandai-je, le cœur en attente,
« ne t'appellent-ils pas aussi, comme ils appelaient les héros ? »
Mais tu baissas le front : « *Les Iles bienheureuses appartiennent
à un monde révolu, aux dieux et aux héros d'autrefois.* »

.....
Mais tu dis avec douceur : « Je remercie le destin de fer
qui m'a couché ici, où était mon pays natal.
Incessantes, dans l'amour, des pensées familières m'enlacent,
la main la plus fidèle pare mon tombeau avec soin et honneur.
L'homme ne laisse derrière lui, sur la terre, que la gloire et l'amour,
mais, des deux, c'est l u i qui sera toujours le plus grand. »

C'est que l'amour est le fluide divin qui réunit les êtres dans
le temps et dans l'espace ; il est créateur des forces et générateur :
c'est lui qui perpétue le monde animé qui, sans lui, ne serait
qu'une forme monotone, figée ou morte.

Il existe une parenté très étroite entre l'amour et la mort : l'un et l'autre ne constituent que des phases de l'éternel processus de transformation de la nature. L'amour est le développement d'une cellule vivante en un être déterminé, vivant et organisé. La mort est la réincorporation d'un tissu mort dans la nature où il sera absorbé par un principe vivant indéterminé, s'intégrera à lui et participera à sa vie.

p. 239

Tod und Liebe sind gleich.
Tod und Liebe sind gross.
Tod und Liebe stehn auf.
Liebe gebietet dem Tod.

La mort et l'amour sont égaux.
La mort et l'amour sont grands.
La mort et l'amour ressuscitent.
L'amour commande la mort.

Après sa vague croyance à un au-delà qui serait la continuation ou le recommencement de la vie d'ici-bas (mais qui semble être une concession à la poésie), Binding se rallie aux grandes lois de l'existence de la nature, suivant lesquelles tous les grands phénomènes de la vie matérielle entrent dans l'éternel cycle de la création.

Par suite de ses maladies répétées, Binding s'était familiarisé avec l'idée de la mort. Il a compris que l'homme ne peut pas « vivre » tant qu'il n'a pas résolu cette question essentielle. Il est arrivé à l'affirmation aussi forte de la mort que de la vie (*Todes= und Lebensbejahung*). Les deux vont de pair et sont inséparables. Comment sont-elles unies et comment l'homme doit-il les envisager ? Celui qui se contente d'exister, en réalité, végète ; il n'a pas d'aspirations supérieures : il n'a pas saisi le sens de la vie ; peut-être s'en rendra-t-il compte confusément au cours de son existence. A l'article de la mort, il peut prendre conscience et s'épouvanter de s'être rendu coupable envers la vie d'avoir fait, vis-à-vis d'elle, faillite.

C'est dans la résolution de ce problème que se révèle, sous son plus bel aspect, la noblesse de la pensée de Binding. Que doit faire l'homme digne de ce nom ? D'abord développer totalement sa personnalité sous la forme la plus haute. Il dirait comme Goethe : « *Höchstes Glück der Menschenkinder ist doch die Persönlichkeit* » (le plus grand bonheur des mortels est la personna-

lité) ; mais il passe de l'idée de bonheur à l'idée « d'honneur ».

Une haute personnalité confère et suppose des devoirs ; mais si elle veut y faire face, vivre sans crainte et en plein épanouissement (*Lebensbejahung*), il faut qu'elle se familiarise avec l'idée de la mort (*Todesbejahung*), qu'elle ne voie plus en elle qu'un fait naturel et inévitable, dont elle tient compte dans le calcul de sa vie, qu'elle l'ait sans cesse présente et acceptée en l'esprit. Alors elle pourra arriver à cette haute pensée morale d'un don complet de toutes ses forces pour accomplir sa tâche envers ses semblables.

Quand Nietzsche dit : « *Ich will Euch zum Leben verführen* » (je veux vous séduire pour vous induire à vivre), pour Binding, c'est inutile : il aime la vie ; la pensée de la mort, il l'a dominée, il lui a fait sa place qui existe et qui est grande ; en l'attendant d'un cœur ferme et les yeux grands ouverts, il travaille dans le sens le meilleur du mot.

Ce Binding qui jusqu'à sa mort mentale était resté inerte devant toutes les tâches coutumières des humains, devient après sa résurrection l'homme qui se « réalise » de la façon la plus haute et la plus complète. Il a vu qu'une certaine manière de vivre peut vaincre la mort et il écrit dans *Dichterglaube* (Foi du Poète) : « Je n'aboutirai jamais à quelque chose d'impossible à se représenter, comme les anxieux qui ne savent pas mourir. *Vixi. Omnis moriar*. J'aurai vécu et je mourrai entièrement. Il me suffira d'avoir vécu. Je ne déshonorerai pas la vie par l'attente d'autre chose derrière elle ».

Mais qui ne voit combien il importe, pour mesurer la valeur et la noblesse d'un homme, de savoir ce qu'il a voulu mettre dans sa vie, comment il se proposait d'aborder la mort et comment il a conçu leur double et fraternel phénomène.

Le Sentiment de la Nature.

Le sentiment de la nature est un des grands thèmes lyriques de tous les poètes et aussi de Binding. On peut dire qu'en lui il a toujours été très vif, mais il a subi diverses évolutions dues à celles de sa personnalité.

Dans son œuvre en prose, il se contente d'entourer la fiction de visions familières et moyennes. La Moselle et ses rives avec leurs collines de vignobles sont décrites dans *Moselfahrt aus Liebeskummer* (Voyage le long de la Moselle par chagrin d'amour) ; *Sankt-Georgs Stellvertreter* (Le Remplaçant de Saint-Georges) se passe sur le cours moyen du Rhin, dans un pays de (montagnes boisées avec leurs vieux châteaux. *Das Peitschen* « Le petit Fouet) a pour cadre les Flandres que Binding connut pendant la guerre, de même que *Unsterblichkeit* (Immortalité) *Angelucia* se situe dans la vallée de la Loire et dans les Flandres. Un paysage indéterminé, brouillards et eau, entourent son autre nouvelle de guerre *Der Wingult*.

Mais dans ses poésies où Binding a donné le meilleur de lui-même, où le paysage n'est plus un cadre, mais la substance même, le sujet de sa méditation, nous voyons apparaître un tout autre paysage : la haute montagne. On peut constater une fois de plus combien le goût de la nature, d'une certaine nature, est lié intimement à la personnalité de celui qui la contemple : sorte de communion entre l'âme du spectateur et le paysage. Si bien que rien n'est si individuel ni si révélateur que les descriptions faites par les poètes des aspects qu'ils chérissent.

Dans *Oberbayerische Landschaft* (Paysage de la Haute-Bavière) la montagne est magnifiquement décrite et personnifiée ; toute couverte de neige, elle fait penser à une jeune reine drapée dans son manteau d'hermine ; portant le spectre et parée d'un diadème, elle siège et trône dans une solitude inabordable

entre les éternités passées et celles qui suivront. La fraîcheur de sa majesté tombe sur les vallées humaines.

p. 167 Bergeinsamkeit die du von blauen Thronen,
die Stirn mit Eis bewehrt, herüberschaust
und in die Täler wo die Menschen wohnen
die Kühle deiner Majestät herniedertaust,
du wartest still von jenen Ewigkeiten,
weit hinter dir, zu jenen andern hin
die aus den dunklen Seen aufwärts schreiten
und wie das Schicksal leise nach dem Reifen
und dem Zepter deiner starren Herrschaft greifen.
Und bist so jung doch noch und auch so bleich
wie eine neu erhobene Königin
die erstmals naht dem Thron in ihrem Reich.

Solitude de la montagne qui, du haut de trônes bleus,
le front armé de glace, regardes vers ici,
et qui dans les vallées où habitent les hommes
fait tomber en rosée la fraîcheur de ta majesté ;
tu attends immuable entre ces éternités
qui sont loin derrière toi et les autres
qui cheminent, montant des sombres lacs,
et qui, comme le destin, veulent doucement saisir
le diadème et le spectre de ta rigide souveraineté.
Et cependant tu es encore si jeune et aussi si pâle
comme une reine nouvellement proclamée
qui pour la première fois approche du trône de son royaume.

Dans *Hochland im Neuschnee* (Pays montagneux sous la neige fraîche), c'est la beauté inaccessible et terrible de la montagne qui est décrite, qui n'admet aucun être vivant et qui n'est entourée que de silence et de solitude. Même la pensée ne peut s'élever jusqu'à ces hauteurs.

p. 23 Den Strahlen der Sonne,
welche die Höhen erklimmt
die über blauenden Seen,
über der Felder Braun,
über dem schwarzen Ernst
winterlicher Tannen
im Glanz des jungen Schnees
sich weiten dem hilflosen Blick,
müsstest du gleich sein, Gedanke.
Anders wirst dunicht nahen
den eisigen ewigen Thronen

wo nur die Einsamkeit
führt ein schweigendes Szepter
das dich gebieterisch
weist in die Tiefe zurück.

Pensée, tu devrais ressembler
aux rayons du soleil
qui escalade les hauteurs,
qui au-dessus des lacs bleuissants,
au-dessus du brun des champs,
au-dessus de la noire gravité
des sapins hivernaux
dans l'éclat de la neige fraîche
s'épendent devant le regard impuissant.
Autrement tu n'approcheras jamais
des trônes éternels et glacés
où seule la solitude
tient un sceptre silencieux
qui, impérativement,
te renvoie vers la profondeur.

La pensée ailée est intimidée devant cette beauté dépourvue de sens et sa force est brisée ; l'homme est comme enchaîné et le souffle lui manque. Mais peu à peu il se ressaisit et sa pensée vole vers cette splendeur. Cette fois-ci les montagnes ressemblent à une armée de géants qui gisent enchaînés et accablés par la neige. Mais par une farouche affirmation de leur dignité, avec un rire triomphant, ils regardent le soleil qui embrase leurs cimes et les délivrera de leur fardeau et de leurs entraves passagères. Ces guerriers symboliques offrent une impression de puissance comme on la trouve dans les œuvres du sculpteur contemporain Arno Brecker.

p. 24 Doch allmählich
beginnst du dich zu erwehren.
Und es erfasst dich die Kraft,
aus niederer Ferne zu fliegen
hinauf zu der Herrlichkeit,
in ihre Tiefen zu tauchen.
Und du erkennst
ein Heer von Giganten
am Boden hingestreckt.
An felsigem Grund
sind sie geschmiedet mit eisigen Banden
und unter das Joch des Schnees
ist ihr Nacken gebeugt.

Unabsehbar im Glanz
erheben sich nervige Rücken ;
doch in den Beugen
atmen blauende Schatten.
Aber die Riesen
spotten der Ketten und Last,
erheben die Häupter unter dem Joch
und lachen zur Sonne.
Denn sie tragen die Würde
der uralten zackigen Krone,
welcher ein neuer
blinkender Reif
im Glührot des dämmernden Morgens
aufgeschweisst ward.

Doch über den riesigen Leibern,
den schneeigen Häuptern
ragen scharflinig sonnengeschliffene Spitzen :
dein Diadem, das dich krönt,
Bergeinsamkeit.

Mais peu à peu
tu commences à te défendre.
Et la force te vient
de voler du bas du lointain
en haut vers la magnificence,
de plonger en ses profondeurs.
Et tu reconnais
une armée de géants
étendus sur le sol.
Sur un fond rocheux
ils sont rivés avec des liens de glace
et leur nuque est courbée
sous le joug de la neige.
A perte de vue dans la splendeur
s'élèvent des dos vigoureux,
tandis que dans les courbes
respirent des ombres bleuissantes.
Mais les géants
se moquent des chaînes et des fardeaux,
lèvent leurs têtes sous le joug
et rient au soleil.
Car ils sont revêtus de la dignité
de leur très vieille couronne dentelée,
à laquelle un nouveau
cercle étincelant
a été soudé
dans la rougeur incandescente de l'aube.

Mais au-dessus des corps gigantesques,
des têtes couvertes de neige
émergent les pointes aux lignes aiguës, affilées par le soleil,
du diadème qui te couronne,
Solitude de la montagne.

Dans l'absolue solitude de la haute montagne règne à la fin du jour un silence profond. Le repos s'établit au-dessus des sommets ; on ne perçoit aucun souffle ; aucun son humain ne monte vers ces hauteurs. Ce silence sacré suscite une disposition d'âme à la fois grave, religieuse et solennelle ; c'est la communion de l'âme et du silence.

p. 27 Heiliges Schweigen (Silence sacré)

.....
Du bist das Schweigen dem die Seele zitternd vor Erwarten
sich still ergibt. Du aber reichst, gepfückt im Zaubergarten
der Phantasie, ihr eine Blüte hin die sie in Bangen
von heiligen Kräften der Natur geweiht empfängt
wie eine Hostie gläubig wird empfangen.

Tu es le silence auquel l'âme tremblante d'attente
et muette se soumet. Mais tu lui tends, cueillie au jardin enchanté
de l'imagination, une fleur qu'elle reçoit
dans l'anxiété, bénie par les forces sacrées de la nature,
comme une hostie, avec foi, est reçue.

Les impressions de l'homme en haute montagne, le sentiment de sa petitesse, de son existence éphémère, comparée à la puissance et à la persistance des cimes rocheuses et des arbres centenaires sont décrites dans une pièce en prose *Grösse der Natur* (Grandeur de la Nature), (5^e volume, p. 257, des Œuvres complètes).

Peu à peu, le poète ose approcher cette reine en apparence inabordable. La terre ignore encore cet amant infime qui tente de s'unir aux éléments divers ; la nature devient pour lui une amie et même une amante, « la nuit de la montagne » veut bien dormir avec le poète.

p. 18 Einsamkeit (Solitude).

Mit dir zu wandern, ewiger Wanderer, Wind,
dich anzulachen, Himmel, du lachend Kind,
mit dir heiss spielen, Sonne, du Spielerin,
an dir mich kühlen, Wolke, du Kühlerin,
mit dir zu raunen, raunender hoher Tann,

mit dir zu necken, Bach du im Talgewann,
euch zu umfassen, Felsen am schroffen Stieg,
dich nicht zu lassen, Erde, die lang mir schwieg,
kam ich. — Wer sagt dass ich einsam bin ?
Haltet, Eichwipfel, haltet die Wacht.
Denn ich will mit der schönsten Schläferin
zur Ruhe gehen : der Bergesnacht.

Je suis venu voyager avec toi, éternel voyageur, vent,
rire avec toi, ciel, enfant rieur,
me livrer à des jeux ardents avec toi, soleil joueur,
me rafraîchir contre toi, nue rafraîchissante,
murmurer avec toi, haut sapin murmurant,
lutiner avec toi, ruisseau dans la vallée,
vous enlacer, rocher du sentier abrupt,
pour ne pas t'abandonner, *terre, qui longtemps s'est tue pour moi.*
Qui prétend que je sois solitaire ?
Montez, sommets des chênes, montez la garde.
Car je veux aller me reposer
avec la plus belle dormeuse : la nuit de la montagne.

Pendant la guerre, le sentiment de la nature évolue en Binding pour des causes diverses. D'abord l'expérience de la solitude infinie ; il est revenu à maintes reprises sur ce sentiment extraordinaire du combattant qui est en réalité seul avec lui-même, même quand il est entouré d'autres êtres semblables à lui, certes, mais également repliés sur eux-mêmes et qui le plus souvent éprouvent des sentiments mais sentent l'inanité d'un essai d'expression. Solitude absolue, silence des humains ; la mort est là qui rôde à toute seconde ; mais tant que l'homme vit, cette existence à elle seule est une force. Il peut tenter de résister à l'inévitable qui le menace de toutes parts. Autour de lui, la nature est plus résistante que lui, moins mortelle, mais atteinte et blessée aussi cependant ; les barrières entre elle et l'homme s'abaissent : mêmes lois vitales pour eux ; une harmonie s'établit entre les phénomènes et l'homme, mais la nature ne peut s'exprimer et seul le poète peut traduire en mots humains son langage muet. Eternel thème que traitent tour à tour, selon leur sentiment intime, tous ceux qui manient le verbe divin.

Deux poèmes assez différents de ton permettent de mesurer certaines transformations de Binding après la guerre : rude enclume sur laquelle ont été reforgés tous les êtres qui en valaient la peine, sans qu'il y ait eu un choix dans leur abolition ou dans leur survivance.

Première pièce

- p. 20 Gipfel am Abend (Sommets, le soir)
Rings aus den Tälern tief drunten
haucht schon der Friede gelinde.
Es schreiten die Winde
den Reigen über die Gipfel, den Wolken verbunden,
und raunen dazu die ewigen Weisen.
Aber mit leisen
Füssen naht sich dir des Abends Trauer.
Vom Strome drüben steigt ein fremder Schauer
zu dir hinauf ; der ist
wie die Erinnerung an einen fernen Freund —
Hin zu Entfliehendem führt letzter Schein
den Blick ins Weite.
Dann füllt das Dunkel die Gebreite
und du bist allein.

Des vallées profondes environnantes
déjà la paix souffle doucement.
Les vents, unis aux nuages,
décrivent une ronde sur les sommets,
en murmurant des airs éternels.
Mais à pas légers
t'approche la tristesse du soir.
Du torrent, là-bas, un frisson étranger
monte vers toi, qui est
comme le souvenir d'un ami lointain.
Vers ce qui s'enfuit, le dernier rayon
conduit le regard au loin.
Alors l'obscurité emplît l'étendue
et tu es seul.

Ici Binding est encore l'être contemplatif, le rêveur ; il est seul dans la tristesse du soir, toute mêlée de douceurs éparses. Son regard se perd dans un lointain obscur.

Deuxième pièce

- p. 189 Gipfelgespräch (Entretien de sommets)
Der Abend gebietet dem Land.
Schweige. Die Nacht ist nah.
Die Flüsse entfernen sich.
Strassen gehen hinaus
lautlos zum Horizont.
Die Städte hüllen sich ein.
Die stolzen Türme

Legen sich langsam
nieder ins Dunkel.
Farben spielen nicht mehr.
Tiefe Töne weisen
sanft sie zur Ruh.
Wald steht in Sinnen.
Wiesen in Andacht —
stummes Wild drüber hin.
Schluchten schliessen sich zu.
Täler sinken hinweg.
Nur noch droben
einsam versammelt
Gipfel an Gipfel
weithin beruhend.
Sie lehnen sich in ihr grosses Gestühl,
wiegen die bärtigen Häupter
und sie allein
unter dem schweigenden Raum
führen noch lange
das ungeheure
Wort ihres Daseins.

Le soir commande à la terre.
Silence. La nuit est proche.
Les fleuves s'éloignent.
Des voies s'en vont silencieusement
vers l'horizon.

Les villes s'enveloppent,
Les fières tours
lentement se couchent
dans l'obscurité.

Les couleurs ne jouent plus.
Des tons sombres
doucement les engagent
au repos.

La forêt est en méditation.
Les prairies se recueillent —
le gibier muet les traverse.

Les ravins se ferment.
Les vallées s'effacent.

C'est seulement là-haut, encore,
que solitaires et réunis,
sommets contre sommets
reposent à perte de vue.
Ils s'appuient dans leurs grands sièges,

balancent leurs têtes barbues,
et eux seuls
dans l'espace silencieux
proclament encore longtemps
la prodigieuse affirmation
de leur existence.

Cet admirable poème fait penser aux paysages des primitifs où tout s'étage, allant de l'humain des premiers plans : villes, rues, tours, à la campagne qui s'endort et à l'horizon qui échappe à tout l'artificiel, où trône une cime encore lumineuse et les sommets inaccessibles. Chez Binding, le ton s'est affermi. il est plus direct ; un « ordre » est établi. Son regard n'erre plus dans un lointain indéterminé, mais résolument se lève vers le seul point lumineux qui reste et qui le guidera.

Une harmonie entre la nature et l'âme humaine s'établit dans *Sommernacht* (Nuit d'été), poème délicat, fait de bleu lunaire et de crépuscule, de langueur et de mystérieux accords.

p. 194 Wie so sanft sich Licht in Dunkel
wandelt, fast als wär's das Gleiche.
Dunstgespinst von ewger Kunkel
sinkt auf dämmernde Bereiche.

Baum und Strauch und Wiesen gleiten
aus den Fesseln der Begrenzung
wie erlöst in den befreiten
Raum der zarteren Beglänzung.

Still ins Mondlicht ausgebreitet
scheint sich alles nun verwandter
und des Leibs vergessen gleitet
Seel und Seele zueinander.

Comme la lumière se transforme doucement
en obscurité, presque comme si elles étaient semblables !
Les fils vaporeux d'une quenouille éternelle
descendent sur des régions crépusculaires..

Arbre, buisson, prairies échappent
aux entraves de la limitation,
comme libérés dans un espace affranchi
d'un rayonnement plus doux.

Calmes et étendues sous le clair de lune.
toutes choses semblent apparentées,
et oublieuse de son corps,
une âme glisse vers une autre âme..

Une même disposition dans la nature et chez les êtres, un calme profond, une sereine nostalgie émanent du poème *Meesmittag* (Midi sur la mer). A l'arrière-plan, les voiles qui naviguent vers le lointain, éveillent en nous la *Sehnsucht* qui est en même temps la *Fernsucht* (l'aspiration vers le lointain).

p. 196 Auf den Wassern ruht das Licht.
Wo die hellen Segel stehen
unverrückbar, fern sich lösend,
segelt Sehnsucht still ins Blaue.
Rings kein Vogel in den Lüften.
Ruh der Winde. Ruh der Tiefe.
Einer Seele Ruhe. Mittag
auch im Fernsten. Ruh der Liebe.
Selig ruht des ungeheuren
Meers durchwärmter Leib —
und um meine Füße schluchzet
heimlich sterbend kleine Welle.

Sur les eaux repose la lumière.
Là où se tiennent les claires voiles,
immobiles, se perdant au loin,
la nostalgie navigue calmement dans le bleu.
Alentour, aucun oiseau dans les airs.
Repos des vents. Repos de la profondeur.
Repos d'une âme. Midi
jusqu'au plus éloigné des lointains. Repos de l'amour.
Heureux, repose le corps pénétré de chaleur
de la mer immense —
et à mes pieds sanglote,
mourant en secret, une petite vague.

Cependant, peu à peu, le poète se tisse dans la nature, comme un fil de laine uni à un fil de soie pour ne former qu'une seule et même étoffe.

p. 218 Zaubrische Entfremdung (Aliénation magique)

.....
Du auch Seligstem verwoben
bist entfernter allgemach :
liebst dich . stumm aus dir erhoben .
einem fernen Sterne nach.

Toi aussi, tissé dans ce qu'il y a de plus heureux,
tu t'es éloigné peu à peu :

tu t'aimes — silencieusement élevé hors de toi —
en suivant une étoile lointaine.

Eveillé par les phénomènes de la nature, il se sent lié au monde ; son cœur bat à l'unisson avec la terre ; c'est le sentiment cosmique (*das Weltgefühl*).

p. 180 Erdgewalt (Puissance de la Terre)

.....

Zartgezückte Sonnendolche
treffen mich. Ich steh verglühend
. Waldung Felsen Berge Molche .
mit euch liebend mit euch blühend.

Des poignards de soleil doucement lancés
me frappent. Je suis ici, me consumant
— forêts, rochers, montagnes, salamandres —
aimant avec vous, florissant avec vous.

De ce sentiment cosmique se développe un sentiment de Dieu (*Gottesgefühl*), une communion avec la vie de l'ensemble du monde. Ce sentiment mystique et panthéiste a été suscité en lui par l'amour. Le poète, qui se confond avec le Tout, garde néanmoins la possibilité de décrire les nuances de cet amour, de cette union.

p. 226 Auferstehung (Résurrection)

Da du liebst ist heiliger dir das Licht.
Sinke nieder in das junge Blau
und den goldnen Strom aus seinem Herzen.
Berge knien mit dir. Die dunklen Kerzen
stolzer Tannen noch geweiht vom Tau
brennen ; und die Kraft der Erde
kniert im Strahl zu neuem Werde,
kniert weithin vor ewigem Angesicht.

O des Jauchzens deines Niederfalls !
Ewige Räume stehn um dich im Kranz.
Aus den Himmeln stürzt das Glück der Liebe,
aus der Sonne heiligem Glutgetriebe,
aus dem ungebeugten heitern Glanz ;
*Hebend dich ins wunderbare
selig stumme, selig klare
Auferstehen in den Arm des Alls.*

Quand tu aimes, la lumière est pour toi plus sacrée.
Agenouille-toi dans le bleu juvénile
et dans le torrent doré de son cœur.
Les montagnes s'agenouillent avec toi. Les sombres cierges
des fiers sapins, encore aspergés de rosée,
brûlent ; et la force de la terre
s'agenouille dans le rayon pour un nouveau devenir,
s'agenouille à perte de vue devant le visage éternel.

O quelle jubilation de ton agenouillement !
des espaces éternels t'entourent comme une couronne.
Le bonheur de l'amour se précipite des cieux,
de la poussée sacrée et incandescente du soleil,
du clair éclat indompté :
qui te soulève dans la merveilleuse,
bienheureuse et muette, bienheureuse et claire
résurrection dans les bras du Tout.

Ici, Binding est résolument de ceux qui divinisent le monde ; il s'insère dans la longue chaîne des panthéistes qui va des Stoïciens à Spinoza. Mais, heureusement, il n'est nulle part un panthéiste philosophe ; il se cantonne dans le domaine qui lui est propre : la peinture du passage de l'homme mi-inconscient, mi-conscient dans l'universalité des êtres et des choses. Cela éloigne définitivement son sentiment de la nature de toute théologie qui conçoit Dieu comme séparé du monde, autre que le monde, créateur souverain, qui a sa volonté et sa liberté.

Il ne se demande pas comme le fait un écrivain moderne Gustave Thibon dans « L'Echelle de Jacob », « que deviendrais-je, si Pan n'était pas aveugle » ? mais qu'est-ce que le poète panthéiste, sinon celui qui se substitue à Pan muet et lui prête le verbe de la poésie pour exprimer les splendeurs du Tout !

Le sentiment de la nature, en Binding, révèle un trait fondamental de son caractère germanique. Il a gardé chez lui son caractère primitif (servi d'ailleurs par une incomparable richesse d'expression) ; il est à l'état pur, indépendant de toute conception du monde fixe ou fixée d'avance ou empruntée, il est également sans mélange de réflexions philosophiques.

Binding donne des images générales de la nature d'où ressortent sa grandeur et sa puissance ; c'est en les éprouvant qu'il accède à un sentiment religieux (*Heiliges Schweigen*).

Nous l'avons déjà dit : le propre du génie poétique, c'est, au delà des apparences et des innombrables phénomènes, d'en sai-

sir immédiatement l'essence. Cette vérité intérieure peut être traduite de différentes façons, entre autres par l'allégorie et le symbole ; aussi, Binding revêt souvent la nature d'un brillant symbolisme (ex. « *Ein Heer von Giganten* »).

L'infini des phénomènes de la nature se reflète dans son âme qui s'élance vers les panoramas lointains, les vastes étendues, les amoncellements de sommets et la haute montagne.

Il en est de même pour ses expériences intérieures ; en ce domaine, le fait extérieur ou intérieur est d'une telle spontanéité qu'il est à peu près impossible de distinguer quand s'opère la transformation du vieux monde existant en un monde nouveau et intime. Mais pour Binding il y a entre les deux un parallélisme qu'il établit toujours.

Ainsi, la richesse des phénomènes de la nature trouve en face d'elle des sens aux perceptions étonnantes et une âme à la vision sûre. Mais Binding reste conscient de ses propres sentiments ; il en reste maître aussi ; il entretient avec la nature des relations amicales, mais il ne la divinise pas (sauf à la fin, dans *Aufers-tehung*) ; il ne la revêt d'aucune philosophie ; il ne prétend ni la dominer, ni se laisser dominer par elle ; quand il l'appelle « reine », c'est en sujet clairvoyant.

En Binding se réalise ensuite la loi psychologique, à laquelle l'homme est soumis : saisir la relation entre lui-même et les formes de la nature ; c'est l'harmonie définitive qui s'établit entre la nature et l'âme ; il ne fait plus qu'un avec l'univers.

Seule entre tous les êtres, l'homme éprouve la toute-puissance et ressent la beauté ; c'est lui qui a une âme et non pas la matière ; aussi, Binding se garde de douer la nature d'une âme (*Naturbeseelung*), et tout autant des interprétations religieuses, chère à la pitié populaire.

p. 21 Evangelium der Nacht (Evangile de la Nuit)

.....

erdgeboren erdgebunden
dennoch traue dass auch du
ragst in haupterhoben Stunden
unnahbarem Glanze zu

né sur la terre, lié à la terre,
aie néanmoins confiance que toi aussi,
dans les heures où tu portes la tête haute,
tu t'élèves vers une splendeur inaccessible.

Il pressent un ordre et des lois de la nature, auxquels tout est soumis. Le langage de la nature est en même temps le langage de son âme (Ex. : Dans *Heiliges Schweigen*).

« Du bist das Schweigen das die Quellen lauter rauschen macht. »

Tu es le silence qui amplifie le murmure des sources.

Libérées de dogmes religieux, ses peintures de l'âme ont cependant un certain caractère de révélation. L'examen et la recherche se transforment en vision ; c'est pourquoi ses images de la nature sont bien plus que des spéculations cosmogoniques.

p. 43 Bild der Freundin (Image de la Bien-aimée)

So schön bist du die mir das Herz bewegt,
dass selbst der Quelle Spiegel welchen du befragt
dein Ebenbild zurückzugeben nicht gewagt
und zitternd brach.

.....

So freudig du auf Erden und glückmächtig
dass Kraft und leuchtend Blüten folgen deinem Tritte
und wo du schreitest ist's als ob der Morgen schritte
durch die Gefilde.

Tu es si belle, toi qui émeus mon cœur,
que même le miroir de la source auquel tu demandais
de refléter ton image n'osait pas.
et, tremblant, se brisait.

.....

Tu es si joyeuse sur la terre et si puissamment heureuse
que la force et la floraison lumineuse suivent tes pas,
et là où tu chemines, c'est comme si le matin cheminait
à travers la vaste étendue.

Binding voit en l'homme un être divin ; c'est par sa concordance avec la beauté de la nature que Dieu et le monde s'identifient.

p. 44 Frühlingsgleichnis (Allégorie de Printemps)

.....

gebend, göttlich so sich hinverschwenden
kann der Lenz und die Geliebte nur.

C'est seulement le printemps et la bien-aimée
qui, se donnant, peuvent divinement se prodiguer ainsi.

Ce monde n'a, dans sa construction, rien à faire avec les Sciences naturelles modernes qui, sciemment, ne l'envisagent que sous un seul aspect ; il ne contredit pas leurs thèses, mais ce monde échappe à leurs mesures et a une réalité indépendante, étant fondé sur un principe vivant. Ce n'est qu'avec cette pré-supposition que Binding se sent un avec la nature. Il refuse de formuler ce principe, parce que la vie échappe elle-même à toute formule, et c'est pourquoi il ne considère pas non plus l'homme en savant, mais en artiste.

Ainsi, dans sa conception du monde et de Dieu, l'homme reste toujours l'essentiel ; cette conception a son centre de gravité en l'homme ; en s'unissant à la nature, l'homme s'unit avec lui-même. La recherche de la beauté dans la nature va de pair avec la recherche de la beauté dans l'âme (ex. *Zaubrische Entfremdung*).

Partant du sentiment de la nature, Binding étend la portée de l'esprit qui abolit toutes les limites et il arrive au sentiment cosmique (*Weltgefühl*) qui résulte de ce qu'il se sent lié au monde (*Weltverbundenheit*).

C'est de ce sentiment cosmique que se dégage la notion d'un dieu qui est le support de tout le devenir et de tout le corporel ; l'être divin infini se confond avec le monde illimité ; Dieu n'est pas envisagé comme un être personnel. Binding écarte toute conception de Dieu et du monde qui tendrait à les humaniser. Ex. : *Nordische Kalypso* (Calypso nordique).

p. 261

Es träumen aber die Götter
die grossen Träume.
So träumte die Göttin :
sie träumte den Sohn ihrer Liebe,
den Sohn mit dem sterblichen Mann.

Mais les dieux rêvent
des rêves immenses.
Ainsi rêvait la Déesse :
elle rêvait le fils de leur amour,
le fils conçu avec l'homme mortel.

Binding pressent l'ordre, mais il ne veut pas le concevoir.

p. 260

Taub ist alle Gewalt
— ausser der Liebe —
und blind das Leben der Menschen.

Wogen des Schicksals
entführen den Mann
wie Wogen des Meers.

Sourde est toute puissance
— sauf l'amour —
et aveugle la vie de l'homme.
Les vagues du destin
emportent l'homme
comme les vagues de la mer.

Prudemment, il échappe à une plate conception de finalité (ex. « *Sinnlose Schönheit* »), contrairement à certain spinosisme qui voit dans l'enchaînement coordonné de toutes les choses et de tous les phénomènes l'extériorisation d'une force divine qui soumet la nature à un but déterminé.

L'Homme.

La conception de l'homme, chez Binding, a été fortement influencée par le surhomme de Nietzsche ou plutôt par son homme supérieur, puisque le surhomme s'est révélé n'être qu'une construction idéologique. C'est le stade qui précède l'avènement de l'homme-dieu, forme perfectionnée de l'humanité et dont Binding attend qu'il recréera l'univers.

Comment se dégagera ce type supérieur ? Binding a d'abord cru que ce serait par une évolution ascensionnelle continue, mais sur ce point, il a été profondément déçu et l'avoue implicitement dans ses deux nouvelles de guerre *Der Wingult* et *Unsterblichkeit* (Immortalité).

Dans la première de ces nouvelles, il peint une forte personnalité d'un temps révolu. *Der Wingult* est un rustre géant, d'une force inouïe, à l'âme simple. Ancien batelier du Rhin, c'est lui qui se charge des corvées dans l'armée ; d'un cœur ferme il porte sur ses épaules les Canadiens tués et les fait glisser dans leur tombe commune. C'est encore lui qui occupe un poste dangereux d'avant-garde. Une naïve affection paternelle le lie à un jeune aspirant trop tendre pour la vie du front. Quand son jeune ami est tué et qu'il se croit oublié par ses camarades, il part... sus à l'ennemi, dans l'obscurité.

Dans *Unsterblichkeit* la figure romancée de l'aviateur Richt-hofen montre le héros, précurseur d'un temps nouveau. La terre est son port d'attache ; initié par la buse aux secrets des airs et à la science de l'aviation, intrépide, il vole à la conquête du ciel et quand il tombe, c'est la mer qui l'ensevelit en silence.

Ces représentants de deux mondes périssent sans que Binding voie réalisé en eux cette humanité supérieure ; pour qu'elle apparaisse, il lui faudra une nouvelle mesure et un certain temps de préparation. Il se rallie à la théorie de l'Homme-synthèse de Nietzsche qui constitue l'élite de l'humanité actuelle.

Suivons dans l'œuvre de Binding l'évolution de ces idées.

Dans *Ursprung* (Origine) le poète remonte la longue chaîne des générations jusqu'à l'origine de l'homme et l'éveil de sa vie consciente ; ses sentiments sont encore confus, mélange de crainte et de joie ; il est encore la proie de ses instincts.

p. 176 Irr im Menschen schwirrt der Falter
schleicht die Schlange, schreit der Häher (1).
Dich gestaltend wardst du jäher
Urgestalten Schrei und Psalter.

Fourvoyés en l'homme, bourdonne le phalène,
glisse le serpent, crie le geai (1).
Te formant, tu étais dès l'origine
le cri et le psaume des formes primitives.

Cet être primitif n'a pas encore trouvé sa direction ; à l'état presque animal, il a l'instinct grégaire. Mais il constitue déjà le point de départ vers l'humanité évoluée des âges futurs.

Dans *Völker* (Peuples), ces troupeaux humains mènent d'abord une existence obscure, mais ils sont guidés par les lois infaillibles qui régissent le cours du monde et aussi par un commencement de tradition.

p. 178 Aber im Dumpfen
zwischen Gesetzen
obersten Wandels
ewiger Gleichung,
zwischen der Sterne
nie irrender Bahn,
zwischen den Steinen,
zwischen den Gräbern,
zwischen der Blumen
Erglühlen und Welken
schlafwandeln die Völker.

Mais obscurément
entre les lois
des variations souveraines
de l'équation éternelle,
entre les étoiles
et leur voie infaillible,
entre les pierres,

(1) Le geai est l'oiseau de la forêt qui fait le guet et avertit les autres du danger.

entre les tombeaux,
entre les fleurs
qui s'embrasent et qui se fanent,
sommambules, cheminent les peuples.

Dans *Urgeburt* (Naissance primitive), cet homme, fortifié par la terre, encore étranger à lui-même, cherche à se connaître ; il est doué de tous les dons, il a la volonté ; il n'est plus un primitif, un barbare ; il a déjà une vie intérieure, faite de forces secrètes et sort des ténèbres pour accéder à la lumière qui éclaire l'univers.

p. 179 Heiss Besonnter, kühl Besternter,
Brünstig von dir selbst Gesuchter,
so Beglückter so Verfluchter,
Nahender und dir Entfernter,

Fremdling dir und tief Erschreckter,
seltener und grosser Sieger,
je und ewig Unterlieger
und geheimnisvoll Versteckter,

schon begabt mit allen Giften (1),
schon betraut mit Will und Willen,
blutgestillt, nicht mehr zu stillen,
und betaut auf dunklen Triften

trittst du offenen Gesichtes
ein aus Finsternis Geborner
noch in fremde Nacht Verlorner
in die Allgewalt des Lichtes.

Chauffé par le soleil, rafraîchi par les étoiles
te cherchant ardemment toi-même,
si heureux et si maudit,
qui t'approches et qui t'éloignes de toi,

étranger à toi-même et profondément effrayé,
rare et grand vainqueur,
jamais et éternellement vaincu,
et secrètement caché,

déjà doué de tous les dons (1),
déjà familier avec le vouloir et la volonté,
rassasié de sang, et qui n'en a plus soif,
et couvert de la rosée des pâturages obscurs,

(1) En moyen haut allemand (mhd) le mot *gift* signifie d'abord *don* ; il n'a pris que plus tard le sens de poison, substance qu'on donne, qu'on administre. On retrouve la première signification en allemand moderne dans le mot composé : die Mitgift (la dot) et en anglais dans : the gift (le don).

tu entres, le visage ouvert,
né dans les ténèbres,
et encore perdu dans la nuit étrangère,
dans la toute-puissance de la lumière.

Cette évolution de l'être primitif à l'homme conscient est l'évolution ascensionnelle de l'homme supérieur à l'être pur que Binding espère voir se réaliser dans le futur et qui est exprimé dans « Foi du Poète ».

Dans l'état actuel de l'humanité, Binding identifie l'homme à lui-même, donc au poète. Dans son premier groupe de poèmes *Erwachen und erste Gewissheit* (Eveil et première certitude) tout au début de sa création poétique, arrêtons-nous à *Der Irdische* (L'homme d'ici-bas) :

p. 17 Meine Mutter ist die Erde
 und mein Vater unbekannt.

Ma mère est la terre.
Mais je suis de père inconnu.

Ces vers sont d'un symbolisme profond ; l'homme est ainsi détaché de tout pays natal déterminé et étroit ; il est fils de la terre, c'est-à-dire de la totalité des choses, mais engendré par l'inconnu : la terre est du domaine du poids, de la mesure et du nombre ; l'infini, c'est l'impondérable, l'incommensurable, l'innombrable, car, pour concevoir l'idée de l'infini, nous sommes obligés de la fragmenter. Le poète, fils de la réalité et de l'inconnaissable, a une patrie idéale et non plus limitée. Binding a su transporter dans le monde des idées ce qu'il contemplait d'une haute montagne.

Ce pays est à la limite du certain et de l'incertain, le crépuscule en efface à demi les contours, perceptibles cependant ; des horizons mobiles l'arrachent à une fixation qui serait la mort ; les forces s'y manifestent par des œuvres équilibrées, harmonieuses et gracieuses ; si les vainqueurs meurent ; c'est devant le but atteint par leurs victoires, alors qu'importe ?

p. 12 Denn wo das Ungewisse sich dem Gewissen
 auf dämmeriger Grenze vermählt wie Tag und Nacht,
 dort liegt, gefügigen Träumen auf ewig entrissen,
 von ruhlos schreitenden Horizonten bewacht,

das Land wo Kräfte wandeln gleich schönen Frauen,
das Land wo Sieger sterben vor offenen Toren,
das Land wo in Wolken und triefenden Morgentauen
aus Weiten neue Weiten werden geboren,
das Land wo das Schrankenlose wird zur Enthüllung,
mein Land, mein Strom, mein ewiges Meer der Erfüllung.

Où l'incertain s'unit au certain,
à la limite crépusculaire comme le jour s'unit à la nuit,
là se trouve, à jamais arraché aux rêves accommodants,
sous la garde d'horizons cheminant sans repos,
le pays où les forces marchent comme des femmes superbes,
le pays où les vainqueurs meurent devant les portes ouvertes,
le pays où dans les nuages et les rosées ruisselantes
des étendues naissent de nouvelles étendues,
le pays où l'illimité devient une révélation :
mon pays, mon fleuve, océan de rêves exaucés.

A l'homme appartient ce pays illimité, ce fleuve qui l'entraîne
dans son courant impétueux, cette mer immense où il puisera
toutes ses réalisations ; mais il faut qu'il soit animé d'un fort
sentiment vital, qu'il aime la vie avec une passion toujours
nouvelle et intense. Rien n'égale l'élan à la fois juvénile et viril
des vers suivants :

p. 16

Doch wem das Leben
ein ewiger Morgen der Kraft ist
solcher reisst die Erde
als eine Geliebte ans Herz.

Mais celui pour qui la vie
est un éternel matin de force,
celui-ci saisit la terre
et la serre comme une bien-aimée sur son cœur.

De même, l'épigraphe de « *Unsterblichkeit* » (Immortalité)
indique à l'homme son immense domaine : il a accès à deux infi-
nis : mer et ciel ; et la terre, cette fois, sera dans le futur le doux
refuge de l'homme.

Nicht mehr frage was dir fromme :
Meer und Himmel stehen offen
und die Erde lässt dich hoffen
dass sie liebend zu dir komme.

Ne demande plus ce qui t'est utile
mer et ciel sont ouverts
et la terre te fait espérer
qu'aimante, elle viendra à toi.

Comment s'étonner que dans le réel la vie de cet homme soit libre, forte, noble et pure ? Il a conscience de ses responsabilités, il ne les rejette pas sur des éléments extérieurs : « Si ton cheval ne marche pas bien, cherche en toi-même » dit-il dans *Reitvorschrift für eine Geliebte* (Règles d'Equitation pour une Amie bien-aimée). Cet homme est naturel et spontané ; il est lui-même et rien que lui, modelé par lui-même et non pas soumis à un impératif catégorique qui imposerait à sa personnalité réelle le joug insupportable d'une image tyrannique, à laquelle il se croirait forcé de sacrifier l'image vraie (*Spiegelgespräche* (Conversations devant la glace).

Rayonnant de vie, de force, de liberté, il se bat, à égalité, sans aucun secours extérieur, contre les forces adverses qu'il estime devoir combattre ; l'inexorable, l'extrême lui semblent seuls des ennemis dignes de lui. Dans *Anrufung der Zeit* (Invocation au Temps) il est banni du Paradis, mais il vit et évolue avec le Temps qui le porte et l'entraîne ; il aura le même rythme, leurs cœurs batteront à l'unisson, ils respireront ensemble :

p. 10 und will mit ewig Paradiesverbannten
gehoben sein im wundervollen Schreiten
und Gleichmass deiner langen Atemzüge.
Die Zeit geht ihren Tritt fest durch die Zeiten :
Mir ist als ob sie mich auf ihrem Rücken trüge.

et je veux avec ceux éternellement bannis du Paradis
être soulevé dans la marche merveilleuse
et dans la mesure égale de ton souffle profond.
Le Temps, d'un pas ferme, traverse les Ages :
il me semble qu'il me porte sur son dos.

Si l'on revient à la vie journalière, à ce qu'on appelle communément le « caractère » et qui comprend en fait tous les comportements habituels de l'homme, Binding l'a défini dans « *Ad se ipsum* », page 75 : il est l'inflexibilité de la personnalité et son honneur immanent. « Il réside dans la virilité et l'ingéniosité acquises par un combat personnel livré dans le domaine de la

parole et du silence, dans la persévérance et dans l'action ». II dédaigne l'obéissance aveugle.

Binding a vu et mesuré dans son étendue les horreurs de la guerre et l'aspect terrible qu'y prend l'humanité, mais si de la guerre sort « une nouvelle estimation de la valeur propre à l'homme, si une nouvelle conception du destin de l'homme naissait en chacun de nous, cela nous dédommagerait, de tout ce que la guerre nous a fait ». Méditons ce verdict qui se prolonge dans le Temps.

Pour Binding la guerre a précisé la mission et la tâche de l'homme sur la terre : elles sont immenses ; il s'agira de réorganiser le monde selon l'esprit capable de comprendre tous les phénomènes de la nature.

p. 174

Du bist der Herr, mein Geist —
und keine Herrlichkeit
ist ohne dich.

Tu es le Tout-Puissant, mon esprit
et aucune magnificence
n'existe sans toi.

L'esprit humain embrasse l'infini des temps, il remonte les siècles que l'humanité a parcourus, se recréant sans cesse, car il est immortel ; c'est lui qui invente les divinités, les abolit et leur en substitue d'autres. Il n'a rien à craindre, car il connaît sa force et sait qu'il peut tout vaincre. Toujours de nouvelles possibilités se présentent à lui ; les errements et les voies étroites qu'il suit le mènent vers les hauteurs. Là, des mondes nouveaux se dévoilent à lui, mais sachant qu'il n'est pas encore prêt pour les transformer, il se renferme en lui-même, autre infini, pour se parfaire ; mais non pas en s'appuyant sur l'expérience acquise par l'humanité pendant sa longue existence, car il sait que son action doit s'inspirer des possibilités actuelles et répondre aux besoins du temps présent qui doit être forgé, tel un fer incandescent.

p. 175

..... Entschleiert drängen sich
Welten zu deinen Knien, deinen Händen-
Du aber wendest dich, dich zu vollenden,
hin in die Tiefe deiner Ewigkeit.
Was ist Eroberung noch ? Unheilig wird die Beute
der tausnd Tausendjahr. Es glüht das Heute.
Erschaffe, heilige . Schöpfer . deine Zeit.

Dévoilés, des mondes se pressent
vers tes genoux, vers tes mains,
mais toi, tu te détournes, pour te parfaire,
vers la profondeur de ton éternité.
Que subsiste-t-il de la conquête ? Sacrilège devient le butin
des mille millénaires. Le Présent est incandescent.
Crée, sanctifie, Créateur, ton époque.

La mission de l'homme sur la terre est donc bien de recréer
l'univers selon son esprit et de marquer son époque d'une em-
preinte caractéristique. Avec le recul du passé, on pourra saisir
les traits généraux qui sont ceux d'une période et constituent en
quelque sorte sa personnalité.

Le destin.

Deux fortes affirmations dominent les idées de Binding sur le destin humain ; la première est la conviction que l'homme en est, en définitive, l'artisan.

L'homme d'action de Binding a une personnalité efficace ; il n'interroge pas les astres sur son sort probable, car il sait qu'il ne dépend pas d'eux.

p. 132 Nicht aus den Sternen stürzt auf uns das Schicksal.
Selber sind wir uns hold oder abhold.

Ce n'est pas des étoiles que notre destin tombe sur nous.
C'est nous-mêmes qui nous sommes favorables ou défavorables.

Il ne leur attribue aucune supériorité ni aucun pouvoir sur lui ; quand il lève le regard vers elles, c'est pour saluer une lumière semblable à celle de son esprit. Quant à son destin, résolument, il le crée lui-même et il en est fier.

p. 16 Lächelnd hebt er sein Schicksal
selber vom Weg auf
und leichtschreitend
trägt er's dahin
wie eine Feder am Hut.

Souriant, il ramasse son destin,
lui-même, sur le chemin,
et d'un pas léger il l'emporte
comme une plume à son chapeau.

Il y a dans ce poème quelque chose d'allègre, de vif, de juvénile ; avec un rien de bravade. L'homme est un voyageur ; comme il ramasserait un fer à cheval ou cueillerait une fleur pour sa boutonnière, ou prendrait une plume d'oiseau sauvage aux vives couleurs pour la mettre à son chapeau, il « ramasse » sa destinée qui gisait sur sa route et qui devient de ce fait « sa vie ».

Binding n'ignore pas la lourde résultante des hérédités, de l'époque, de l'entourage, de l'endroit où vit l'individu et qui contribuent à lui imposer un « caractère » ; mais il secoue en quelque sorte tout cela par un acte de foi en la liberté humaine, orientant la vie.

Nous ne trouvons donc pas chez Binding l'héroïque *amor fati* (*Schicksalsbereitschaft*) de Nietzsche, l'acceptation consciente du destin qui vient de nous-mêmes et, avec elle, la connaissance affirmative de la douleur ; chez lui l'homme a un rôle résolument actif et non passif dans la création de son destin.

Ce sujet est d'ailleurs à peine effleuré dans de rares poèmes ; c'est plutôt dans les nouvelles qu'il est développé.

Deux femmes se construisent un monde imaginaire qui leur est particulier, dans lequel elles s'isolent et s'enferment et qui détermine leur destin bien plus que les faits réels et terrestres.

Dans *Angelucia*, la jeune comtesse de Nevers, effrayée par la brutalité d'un prétendant, entre au couvent. Une nuit, pendant sa prière à l'église, elle croit voir apparaître son fiancé divin en la personne d'un jeune comte qui l'aime et qui l'a suivie. Comme il va partir en croisade, elle interprète cette visite comme un appel du Christ de se joindre à cette campagne. Elle part déguisée en page à la suite d'un évêque. Dans un campement, elle rencontre le comte qui la reconnaît ; elle s'unit à lui et périt le lendemain sans avoir dissocié l'être humain de l'être divin.

L'héroïne de *Vogelscheuche* (L'Épouvantail à Moineaux) est une fillette phthisique qui a été mise en nourrice à la campagne. Se souvenant des contes de sa mère, elle a élu comme confident un épouvantail à moineaux ; mais elle sait parfaitement que son compagnon muet est un objet inanimé. Néanmoins elle se venge terriblement de son père nourricier qui l'ayant détruit attende ainsi à son rêve. Internée dans un asile d'aliénés, elle meurt quelques mois après de la poitrine.

Parfois la vie en commun avec certains êtres fait obliquer le destin comme dans *Waffenbrüder* (Frères d'Armes) et dans *Opfergang* (Voie du Sacrifice).

Dans *Waffenbrüder* Gertrud apprend que Daniel, l'ami de son mari mort, s'est vanté d'avoir fait autrefois une incursion nocturne dans sa chambre de jeune fille. Comme elle était convaincue que ce visiteur inattendu avait été son futur mari, elle considère l'affirmation de Daniel comme une calomnie odieuse et demande

à son grand fils de venger son honneur. Ce dernier provoque Daniel en duel et le tue. Mais tout d'un coup une ressemblance la frappe ; elle comprend que Daniel était véritablement le père de son fils. Devant le parricide qu'elle lui a fait commettre, elle se réfugie dans la mort.

Dans *Opfergang*, une jeune femme, Joie, a détourné de son épouse, Octavia, le cœur d'Albert. Une terrible épidémie sévit dans la ville, Joie en est gravement atteinte ; son amant est contaminé en sauvant l'enfant de celle-ci et meurt rapidement. Comme il avait l'habitude de passer chaque soir devant la fenêtre de Joie pour la rassurer, la veuve emprunte son allure et ses vêtements et continue à sa place sa mission salvatrice.

Les deux héroïnes de ces deux dernières nouvelles ont donc profondément modifié leurs destins en adoptant des conclusions morales diamétralement opposées.

Parfois aussi se produit un hasard, un événement fortuit ; mais, en définitive, l'homme reste libre d'en tirer un motif pour ses actes.

Dans *Sankt Georgs Stellvertreter* (Le Remplaçant de Saint Georges), le chef d'escadron von der Sonnenweide était prêt à se laisser convaincre et convertir à une religion de l'au-delà (*Jenseitsreligion*) ; il est à l'article de la mort..., un souffle de vent entre par la fenêtre et ce messager de la terre qu'il avait tant aimée le ramène à elle et à une religion de l'ici-bas (*Diesseitsreligion*).

Dans toutes ces nouvelles, rien ne vient du dehors. Le germe du bonheur ou du malheur est « en nous » ; parfois il résulte d'un acte, d'une pensée qui semble sans importance et qui se révèle lourde de conséquences proches ou lointaines.

Donc acte de foi (et comme tous les actes de foi, adhésion que Binding ne prend pas la peine de justifier) en la liberté de l'homme en ce qui concerne son destin individuel.

La guerre pose pour lui le problème du « destin collectif » ; c'est celui des combattants qui ont une vie, une patrie, une cause commune ; il est fait de mille brins entrelacés (« *das Geschick ist tausendstrännig* »). Les acteurs du drame immense se trouvent ensemble devant les mêmes inexorabilités, dans la même détresse ; ils en prennent conscience et cela leur crée un cœur unanime ; ils ont une lourde responsabilité ; ce n'est plus le destin d'un seul homme qui importe, mais un destin de confédérés qui doivent

souffrir ensemble. « Devenir les héros d'une existence reposant sur une dure réalité est un destin enviable entre tous ». (*Der unmenschliche Gott* (Le Dieu inhumain) (*Rufe und Reden*, p. 25).

p. 105 Alle waren wir nahe letzten Dingen zeitlebens
 aber vor diesem letzten wurden wir ehrlich,
 Alle Verhüllungen waren heruntergerissen.
 Schleier der Zugeständnisse wehten davon.
 Eingeflochten in ein vieltausendsträhniges Schicksal
 traf uns alle einmal das gleiche Erschüttern,
 einmal die gleiche Angst, und einmal
 stockte allen vor gleichem das Herz.

Tous nous étions près des fins dernières de notre vie,
mais devant cette extrémité nous devînmes honnêtes.
Tous les vêtements étaient arrachés,
les voiles des conventions emportés par le vent.
Entrelacés dans un destin formé de milliers de brins,
tous nous fûmes frappés un jour par le même ébranlement,
un jour par la même angoisse, et un jour
le cœur de tous s'arrêta devant des choses identiques.

Ici se place une autre affirmation personnelle et essentielle de Binding : Plus un destin est terrible, plus il semble inexorable, plus il devient un extrême et plus l'homme doit y faire face et se mesurer avec lui : plus ce destin est grand, plus l'homme peut et doit grandir en l'affrontant.

Binding pense qu'il est presque satisfaisant de constater que des choses humaines peuvent prendre une telle grandeur, comme celle de la guerre, et qu'il est sans importance que ce soit dans le terrible. Pour lui, ce n'est peut-être pas seulement le destin d'un Œdipe qui est grand, « mais il y a un destin de peuples entiers, mérité et supporté par eux, pour lequel il sera à la fin sans importance que ce fussent la haine, l'envie, l'avidité, la mégalo-manie, la présomption qui ont fait que ce destin s'est accompli ou s'est tellement élevé dans le démesuré. La vue en est grandiose, quoique terrible » (*Aus dem Kriege*, Souvenirs de la Guerre) (3^e volume des œuvres complètes, p. 220).

Aussi, dans son poème *Ruhsspruch* (Sentence de Repos), écrit à la fin de la guerre, après la défaite et l'humiliation de l'Allemagne, Binding accepte le nouveau destin qui est fait à son peuple, sachant, qu'en définitive, c'est l'homme lui-même qui influence décisivement sa vie et lui imprime son cours.

p. 132

All Geschick ist heilig fromm betrachtet
und das strenge segnet wie das milde.
Starkem Volke ist das strengste hold.

Tout destin est saint, considéré religieusement,
et le destin sévère bénit comme le clément.
A un peuple fort, le plus sévère est favorable.

Sous les coups du destin, si sévères soient-ils (et Binding dirait presque « plus ils sont sévères »), se forme une sorte de cristallisation des notions éthiques élémentaires, un Ithos populaire qui varie avec chaque peuple, mais qui détermine essentiellement le caractère de ce peuple. Patrie, mœurs, sentiment national et sentiment du sol natal, religions et convictions religieuses, notion du droit plus ou moins puissante, conception particulière de la liberté, de l'honneur, de la véridicité, en sont les éléments constitutifs. La grandeur humaine ne dépend pas de la grandeur matérielle du pays auquel on appartient, ni de la liberté de son commerce et de sa navigation, ni du volume de sa richesse ou de ses produits ; aussi ce n'est pas l'aspect de la liberté d'un peuple à un moment donné qui est décisif pour l'avenir, mais l'intensité de son sentiment pour elle qui décide de son destin. Le courage et la bravoure éprouvés et confirmés dans mille batailles deviennent alors inutiles. La force physique, l'endurance, la santé soutiennent dans son action cette attitude affermie qui repose sur l'Ithos, mais elles ne la déterminent pas. C'est le sentiment de la famille et du foyer qui fait de l'homme leur défenseur le plus convaincu. Plus un peuple revient à ses sentiments propres et primitifs, plus son attitude est ferme dans les revers, car les idées empruntées aux autres peuples, même si elles ont d'abord été admises avec enthousiasme et conviction, ne viennent pas du fond du cœur et ne produisent qu'instabilité et indifférence.

Binding estime que pour le peuple allemand qui souffre le plus et qui a été le plus éprouvé par la guerre, la lutte et l'effort à fournir seront plus grands que pour les autres. La victoire sera pour lui plus difficile à remporter, mais elle devra aussi être évaluée plus haut que celle des autres peuples, car le peuple allemand prend son départ dans de plus mauvaises conditions.

Enfin, l'amour et le respect de sa langue doivent également pouvoir constituer une base de l'Ithos populaire d'un peuple pour son destin, car l'abandon de la langue maternelle serait plus.

grave que l'abandon du sol natal. (*Ethische Grundlagen eines Volkes* (Fondements moraux d'un Peuple), *Rufe und Reden*, p. 120).

Telle est l'analyse que fait Binding de l'état d'âme collectif de son peuple après la première guerre. Cette analyse est si forte et si profonde qu'elle pourrait être le bréviaire des peuples vaincus.

Quoique ces aperçus soient assez à l'écart du lyrisme proprement dit, il ne fallait pas omettre d'indiquer la forte armature qui soutient toute une partie de l'action sociale et éducatrice de Binding et dont l'existence se fait sentir, en définitive, dans maint poème.

L'amour.

La vie sentimentale de Binding et même sa création poétique furent dominées par Joie qui, pendant de longues années, fut non seulement son amante, mais celle de son art ; en même temps que par l'amour, elle le régit par la justice : son glaive rigide était dressé sur chaque mot de son œuvre. Il y avait en Joie quelque chose de total : elle prenait et donnait tout, libérait et liait tout, demandait et recevait tout, elle était le commencement et la fin de tout ; Binding n'eût jamais cru en son for intérieur qu'une femme pût être pour un homme ce qu'elle devint pour lui ; elle s'étendait au delà des limites d'une existence et était plutôt une somme dont elle ne savait rien qu'une personnalité dont elle pouvait rendre compte (*Erlebtes Leben*, p. 217).

Pendant sa jeunesse et ses longues années d'inactivité, Binding avait aimé maintes femmes comme il avait aimé la vie elle-même ; mais jamais il n'avait aimé par caprice, ni avec légèreté ; il avait toujours été plus ou moins mortellement et douloureusement amoureux ; jamais il n'avait profané son sentiment ni celui de ses amantes en persistant à maintenir les apparences d'un amour défunt. Quand ils s'échappaient l'un à l'autre, ils le savaient et avaient le courage de se l'avouer, de se séparer à temps pour garder en leurs cœurs un parfum lointain, une lueur brillante reculée au fond de l'horizon.

Mais l'apparition de Joie dans sa vie, et le sentiment tout nouveau et si intense qu'elle éveilla en lui, lui firent comprendre qu'il n'avait encore jamais aimé auparavant ; à cette lumière nouvelle, il jugea son passé amoureux et fut plein de remords à l'égard de celles qui n'avaient été que des « passionnettes », qui n'avaient jamais atteint le fond de son être et lui avaient donc permis de conserver son intégrité. Il leur consacre une pensée dans son premier cycle de poèmes sur l'Amour *Das Buch der Freundin* (Le livre de l'Amie).

p. 42

Die Gerächten (Les Vengées)

So muss an dir ich jenen anderen Seelen,
die ich emporgesteigert leicht vergass,
abbitten wie ein fluchbeschwert Verfehlen
dass ich von ihnen zu dir hingenas.

.....

Die Leichtgeliebten rächen sich an dir.

.....

Ich habe sie geliebt, um nun zu wissen
dass ich noch nie geliebt.

Il faut que près de toi, je demande pardon
comme d'une lourde faute, à ces autres âmes,
qu'après les avoir exaltées, j'oubliai si facilement
et de ce que, guéri d'elles, je vins auprès de toi.

.....

Les amours faciles se vengent par toi.

.....

Je les ai aimées pour savoir maintenant
que je n'ai encore jamais aimé.

Peu de temps avant la rencontre de Joie, Binding avait épousé une cousine, Hélène W., qu'il nomme Octavia dans *Erlebtes Leben*. Renonçant à maints entraînements juvéniles, il s'était réfugié en elle, et il avait d'ailleurs eu un penchant réel pour son caractère noble et franc ; mais Octavia était cette sorte de femme qu'une barrière invisible et infranchissable sépare des autres ; bien plus, elle était une barrière pour elle-même, malgré tous les efforts qu'elle avait peut-être tentés pour l'abattre. Binding a romancé dans *Opfergang* (Voie du sacrifice) le conflit douloureux que suscita son attachement à Joie et son détachement d'Octavia qui sut se sacrifier avec noblesse, car elle avait l'âme grande.

Quant à Joie et à Binding, l'attrait qu'ils eurent l'un pour l'autre prit dès le début un caractère de fatalité ; on peut dire qu'ils se reconnurent, plutôt qu'ils ne se connurent, car ils étaient prédestinés l'un à l'autre. Il est vrai que Binding rencontra Joie à Rome, au retour de son voyage de Grèce et après l'expérience, si décisive pour lui, du Hermès. Joie lui apparut comme une sorte de déesse et leur amour comme nécessaire, comme un destin inéluctable surgit du tréfonds de leur cœur, mais jamais Binding ne connut le calme parfait de certaines unions ; il crut d'abord

qu'il avait trouvé dans l'étreinte de l'être aimé l'apaisement de toutes ses souffrances, mais ce ne fut que passager ; il restait en état d'émotion, de vibration constante ; peut-être d'ailleurs est-ce à cet état affectif qu'est dû l'affermissement de son génie.

- p. 56 Als ich dich durfte herzen
die erste Nacht,
da hast du aus all meinen Schmerzen
eine Stille gemacht.

Doch leise, im steten Erschüttern
dass ich dein bin,
geht über die Stille ein Zittern
wie über ein Wasser hin.

Quand j'ai pu t'embrasser
la première nuit,
de toutes mes souffrances
tu as fait un grand calme.

Mais légèrement, dans l'ébranlement constant
d'être à toi,
passe sur ce calme un frisson,
comme sur la surface d'une onde.

Avant qu'ils fussent l'un à l'autre, Binding évoquait Tristan dans un court et magnifique poème.

- p. 52 Was wehrst du noch das Trinken
da eins das andere trinkt
in Blicken die so rein
erglügen wie aus dunklem Kelch
geweihter Wein ! —

Pourquoi défends-tu encore de boire
puisque l'un boit l'autre
dans des regards qui brillent
aussi purement que, dans un calice sombre,
le vin sacré ! —

Dès ce moment il est certain que Binding éprouvait combien est étroite l'union de la mort et de l'amour ; il l'exprima longtemps après dans sa *Nordische Kalypso* (Calypso nordique).

- p. 239 Tod und Liebe sind gleich.
Tod und Liebe sind gross.
Tod und Liebe stehn auf.
Die Liebe gebietet dem Tod.

La mort et l'amour sont égaux.
La mort et l'amour sont grands.
La mort et l'amour ressuscitent.
L'amour commande la mort.

L'amour n'est pas seulement fort comme la mort, mais plus fort qu'elle, car il y a en lui tout autant qu'avec la mort une parité avec la vie, et quelle vie ! la plus proche de la matrice originelle d'où sortit le monde vivant.

p. 48 Sah ich doch einmal die Dinge
die nahe dem Ursprung wohnen,
hörte die Laute
die auf der Grenze der Stille hocken,
und wehten mich an Gerüche
welche der Ewigkeit schleppend Gewand
birgt in den Falten'.

J'ai vu un jour les choses
qui sont proches de l'origine,
j'ai entendu les sons
tapis à la limite du silence,
et des odeurs soufflaient vers moi
que le vêtement traînant de l'éternité
cache dans ses plis.

A la douleur de leurs séparations incessantes, Binding oppose la toute-puissance du rêve et de la poésie : par eux il est le maître des réalisations immatérielles. Il invite sa bien-aimée à en partager les joies.

p. 59 Traumverkündigung (Annonciation de rêve)

Heut Nacht, mein Lieb, da nehm ich dich
in meinem Traum.
Da ist's so licht. Und sänftiglich
selbender liegen wir wohl unter einem grünen Baum
und schauen durch das Grün das Blau.
Ach, Freundin, trau
dem Grün, dem Blau,
dem Licht, der Nacht, dem Schläfer und dem Traum.

Cette nuit, ma chérie, je te prends
dans mon rêve.
Tout est si clair. Et doucement,
à deux, nous sommes probablement couchés sous un arbre vert
et, à travers le vert, regardons le bleu.

Oh, amie, fais confiance
au vert, au bleu,
à la lumière, à la nuit, au dormeur et au rêve.

Somme toute, il ne vit que par intermittences lorsqu'ils sont enfin réunis ; quand ils sont loin l'un de l'autre, existe-t-il ? soutenu par « les sandales ailées d'une funeste nostalgie » il plane dans un monde chaotique, traversant des phénomènes qu'il ne perçoit pas, qu'il ne s'explique pas. Il ne reprend conscience et réalité que lorsque la bien-aimée le reçoit dans ses bras.

p. 50

Erwartung (Attente)

Durch Sonnen ging ich und achtet' der Sonne nicht.
Durch Nächte und ich achtete nicht der Nacht.
Da war kein Licht und war keine Finsternis
in meinen Sinnen, da war nicht Raum noch Zeit.

Nachtwandelnd schritt ich auf einem Grat dahin.
Flögen mich Falter, flogen mich Träume an ? —
Ins Leere trat ich. Und sank wie auf Flügelschuhn
ins Leere. — War ich noch ? Ach, da war ich nicht mehr,

denn auf unseliger Sehnsucht Flügelschuhn
schweb ich dahin. — Wenn du selber die Riemen löst,
wenn deine Hand mich rührt, den Traumwandelnden,
kehret sie wieder die Welt, und in deinem Arm

kehret auch wieder der Tag und die holdere Nacht,
kehret auch sie, die süsse Schwere zurück.

Je passais à travers des soleils et je ne pris pas garde au soleil,
à travers des nuits, et je ne pris pas garde à la nuit.
Il n'y avait ni lumière ni ténèbres
pour mes sens ; il n'y avait ni espace ni temps.

Somnambule, je cheminais sur une crête.
Etaient-ce des phalènes ou des songes dont le vol m'effleurait ?
Je fis un pas dans le vide et je tombai dans le vide,
comme soutenu par des sandales ailées. Existais-je encore ?

Hélas, je n'existais plus,
car sur les sandales ailées d'une funeste nostalgie
je flotte. Quand tu défais toi-même les courroies,
Quand ta main me touche, moi, le somnambule,
l'univers reparaît, et dans tes bras
reviennent aussi le jour et la nuit plus suave encore,
et la douce pesanteur revient, elle aussi.

Chaque fois qu'elle le quitte, Joie emporte avec elle tout le charme du monde ; les plus belles nuits n'ont plus de sens ni le chant du rossignol ; et qu'est-ce pour un poète qu'un univers où le clair de lune et les rossignols cessent d'exister ?

p. 51 Auf dem Bette Mondenschein
so weiss wie Reif und in dem Busch
ein Vogellied, von Lieb ein Lied,
von Liebe, stundenlang.

Ich schaue auf, und schau hinein
ins stille Mondesangesicht,
und senk das Haupt, und bin allein.
Wozu denn Nacht und Sang ?

Sur mon lit, le clair de lune,
aussi blanc que le givre, et dans le buisson
un chant d'oiseau, un chant d'amour,
d'amour pendant des heures.

Je lève les yeux et je contemple
le calme visage de la lune,
et je baisse la tête et je suis seul.
A quoi bon la nuit et le chant ?

Parfois le plus mince détail matériel suffit pour le désespérer ; pourquoi a-t-il trouvé à son réveil, parmi les coussins, le peigne qui attachait les tresses amoureuses ? Pourquoi ses nuits et ses jours racontent-ils des histoires si différentes ? Pourquoi la libre amante de la nuit devient-elle, le jour, une inconnue lointaine ?

p. 60 Der Kamm (Le Peigne)

Du Bändiger der liebsten losen Flechten
den ich erwacht in meinen Kissen fand
was sprichst du tags noch von verschwiegenen Nächten,
von Glut und Kuss und aufgegebenen Rechten
die schon der graue Morgen mir entwand ?

Nun wirst du gehn und wirst sie wieder zwingen
die braunen Schlangen die mit scheuer Pracht
von mir gelöst mich schmeichlerisch umspringen.
Nun wissen sie nicht mehr von all diesen Dingen —
Wie seltsam spricht der Tag doch von der Nacht.

Toi, dompteur des tresses libres et chéries,
qu'à mon réveil j'ai trouvé dans mes coussins,

que dis-tu encore le jour des nuits secrètes,
d'ardeur, de baiser et de droits concédés
dont le matin gris m'a déjà frustré ?

Tu vas partir et les dompter à nouveau
les serpents bruns qui, détachés par moi,
m'entouraient calinement de leur splendeur timide.
Maintenant ils ne savent plus rien de cela.

Comme le jour parle étrangement de la nuit.

Le poète est comblé par la certitude de son bonheur, mais dans
la solitude où il vit, il ne peut en faire part à personne.

p. 60 Am Morgen schiedest du und liesst mich reich zurück.
Dein Kuss war Lächeln und dein Lächeln Glück.
Ich weiss : am Abend bist du wieder mein.
Nun wandle ich durch sonnerfüllte Gassen
und bin, ach ! bin so grenzenlos verlassen—
Wie trägt man es, reich und allein zu sein ?

Le matin, tu m'as quitté et tu m'as laissé riche.
Ton baiser fut sourire et ton sourire fut bonheur.
Je sais : ce soir, de nouveau tu seras mienne.
Maintenant je passe par des rues ensoleillées
et suis, hélas, si infiniment abandonné —
Comment fait-on pour supporter d'être riche et solitaire ?

Dépareillé, esseulé, le monde lui devient étranger ; ils n'ont
plus rien à se dire.

p. 61 Fremde Welt (Monde étranger)
Weite Welt, weite Welt,
wie fremd liegst du vor mir.
Nun, da mein heimlich Glück zerfällt,
kehr ich wieder zu dir.
Ungeliebt, ungesellt
soll ich nun fort von ihr —
Weite Welt, weite Welt,
wie fremd liegst du vor mir.
Vaste monde, vaste monde,
comme tu es étranger devant moi.
Maintenant que mon secret bonheur s'écroule,
je reviens vers toi,
Sans amour, sans compagnon,
il faut maintenant que je la quitte.
Vaste monde, vaste monde,
comme tu es étranger devant moi.

Mais vint la grande et tragique séparation de la guerre : pendant cette période, c'est Joie qui fut la confidente de Binding ; c'est à elle qu'il fit part de ses expériences les plus profondes ; il combat dans le monde des inexorabilités ; il y avait en lui, nous l'avons déjà dit, une tendance à goûter le combat contre l'extrême et l'inexorable ; mais, trop continus, ils constituent un monde effroyable. Quand Binding revient vers les vivants, c'en est fini de l'Attente nostalgique ; son sentiment pour Joie a pris quelque chose de plus fougueux, de plus irrésistible.

p. 185

Sturm (Tempête)

Ich steh vor mir und halte mein Innres gefesselt.
Gedanken reissen an mir wie wilde Segel,
jagen mich fort aus meinen gefesteten Gründen,
Sturm zerreisst mich wenn ich nicht mit ihm fliege.

War meiner Seele Himmel nicht blau und heiter ?
Nun ist er rot von grosser dunkeler Sonne.
Ich war so stark. Da fiel ein winziger Tropfen
süsses Gift in mein Blut aus deinem Erzittern.

Wie soll ich nun noch halten was ich gefesselt ?
Jagen noch immer mich nur die wilden Segel
hin zu dir ? — Ich stürme, stürze. — Es trägt mich
reissend in deines Herzens selige Brandung.

Je suis devant moi et tiens mon âme enchaînée,
des pensées me tirent comme des voiles sauvages
et me chassent de mes fonds d'ancrage,
la tempête va me déchirer si je ne vole pas avec elle.

Le ciel de mon âme n'était-il pas bleu et clair ?
Maintenant il est rougi par un grand soleil sombre.
J'étais si fort. Alors ton frisson fit tomber
dans mon sang une goutte minuscule d'un poison délicieux.

Comment puis-je encore retenir ce que j'avais enchaîné ?
Mais sont-ce seulement les voiles sauvages qui me chassent
encore et toujours vers toi ? — Je m'élançai, je me précipitai. —
Je suis arraché et porté aux bienheureux brisants de ton cœur.

Son âme arrachée sait qu'elle s'élançait vers la mort, mais qu'importe ; déjà, le monde ne les connaît plus, unis qu'ils sont dans un univers au delà de celui-ci, incompréhensible pour les gens de la terre. Ils n'essaieront pas de le décrire, ils resteront perdus dans le cœur l'un de l'autre.

p. 187

Liebe (Amour)

.....
In gleiche Nacht sind wir nun eingetaucht,
in gleichen Tag und wieder Tag und Nacht,
ein gleiches Sterben hat uns angehaucht,
zwei Leben sind im Augenblick verhraucht
und gleiches Wissen hat uns stumm gemacht..

Nous sommes maintenant plongés dans la même nuit,
dans le même jour et de nouveau dans le jour et la nuit,
une même mort fait passer sur nous son souffle,
deux vies se sont dissipées au même moment
et un même savoir nous a rendus muets.

Leur attrait mutuel est aussi inexorable que la relation de
cause à effet :

p. 186 Ich komme zu dir wie ein Falter der Ferne.
Ich komme zu dir wie das Licht toter Sterne.
Ich komme zu dir wie zum Leibe der Odem.
Ich komme zu dir wie der Same zum Boden.

Je viens à toi comme un phalène du lointain.
Je viens à toi comme la lumière d'étoiles mortes.
Je viens à toi comme vient au corps le souffle.
Je viens à toi comme le grain vient au sol.

Cependant, les années passant, Joie finit par se détacher de
lui. Binding entre dans une période de morne pénombre ; tel un
animal blessé, il gémit, puis il se reprend ; comme le veut Vigny,
il mourra en silence.

p. 204 Wie die Nebel aus den Tälern
steigt mein Schmerz ans Licht des Tages.

.....
Wo ist meine Sonne ? — Dumpfer
klagt kein Tier. Und stirbt verschwiegen.

Comme les brouillards des vallées
ma douleur monte vers la lumière du jour.
.....

Où est mon soleil ? — Aucun animal ne se plaint
plus sourdement et puis meurt en silence.

Les poèmes de *Tag des Zwielichts* (Journée crépusculaire)
forment une sorte de confession douloureuse, mais si Binding

écrit, pour son compte, le livre de l'Abandonné, il analyse cruellement l'état du cœur de l'infidèle.

p. 206 Durch dich selbst aus dir herausgerissen
 . leer Gefäss nun . gehst du durch die Tage
 ohn Erfüllen, ohne Wunsch und Klage,
 wie in fahlen Sonnenfinsternissen.

Arrachée par toi-même hors de toi
— un vase vide à présent — tu vas à travers les jours,
sans plénitude, sans désir et sans plainte,
comme dans la lumière de ternes éclipses.

Dans le dernier poème *Komme Mensch und komme Reh* (Viens homme et viens chevreuil), il néglige toute description et arrive à une sorte de notation expressionniste qui énumère, sans lien apparent, des faits intérieurs ou extérieurs, qui nous suggèrent son état d'âme :

p. 208

Schwankend Licht erhellt und trübt
was du bist und was du warst,
was du liebst und du geliebt,
wem du gabst und wer dir gibt,
und was weinend du bewahrst
ist nur noch ein Zwiegefüh.

Schatten kriecht und Moos benagt.
Längst Vergessenes schleicht zu Wand.
Alles Liebliche verzagt.
Treue hat sich wund geplagt
zwischen Mühl und müdem Tand,
zwischen Zwang und Heucheltat.

La lumière vacillante éclaire et trouble
ce que tu es et ce que tu fus,
ce que tu aimes et ce que tu as aimé,
à qui tu as donné et qui te donne
et ce que, pleurant, tu conserves,
n'est plus qu'un sentiment double.

L'ombre rampe et la mousse ronge.
Ce qui était oublié depuis longtemps glisse sur le mur.
Tout ce qui est aimable perd courage,
La fidélité s'est blessée en peinant,
entre la meule et les futilités lasses,
entre la contrainte et l'hypocrisie.

Les lecteurs dépourvus de sens poétique trouveront ces vers inintelligibles ; les autres y chercheront à tâtons peut-être, mais y trouveront « leur rêve assassiné qu'il est vain d'embrasser ».

p. 210

Ein ermordeter Traum ist der Freund den du hegst noch,
den du tot noch umarmst, den du tot dir umpflegst noch
umdüsterten Augs und verschlossenen Lids.

Un rêve assassiné est l'ami dont tu t'occupes encore,
que mort, tu embrasses encore, que mort, tu entoures encore de soins,
l'œil obscurci et la paupière fermée.

De certains êtres émane la lumière vivante, mais ceux qui ont commis le crime de briser ce qui est sacré, de poignarder la douceur, ne sont que des morts ambulants.

p. 211

Ich bin der wahre Tod
der mich zum andern End
schweigend geleitet,
der aus mir Finsterlicht
wie es die Erde bleicht
wie es die Vögel schreckt
wie es die Seelen scheucht
schaurig bereitet.

Je suis la véritable mort
qui silencieusement me conduit à l'autre fin,
qui, lugubrement, me transforme
en une lumière obscure,
comme celle qui pâlit la terre,
comme celle qui effraie les oiseaux,
comme celle qui effarouche les âmes.

Le peu de vie qui reste en eux n'est plus qu'un non-sens :

p. 211

Was ich noch lebe
ist nur ein Firlefanzen ;
wenn ich noch bebe
ist's nur ein Totentanz.

Ce qui reste de ma vie
n'est plus que niaiserie ;
ce qui reste de palpitant
n'est plus qu'une danse macabre.

Après la mort de l'âme, ils appellent celle du corps qui les anéantira ; mais, après tout, ils auront vécu.

p. 212 Ich habe gelebt —
 Stillerer Bruder,
 dich will ich loben
 der mich begräbt.

 J'ai vécu —
 Frère plus silencieux
 qui m'enterre,
 c'est toi que je louerai.

Il eût été bien contraire au tempérament de Binding de rester accablé sous le coup de cette déception. Sans doute sa vie avait trouvé son centre en Joie ; mais à côté de *sa* vie, restait *la* vie, l'immense vie, non plus celle d'un être plus ou moins éprouvé, mais la vie universelle : un jour elle murmure au poète des questions qui, déjà, font soupçonner des changements.

p. 213 Hat dich heiliger ein Hauch berührt ?
 Hat die Sonne heisser dich begrüsst ?
 Bist vom Blühen wilder du verführt ?
 Bist von Sehnsucht tiefer du versüsst ?

 Un souffle t'a-t-il effleuré d'une façon plus sacrée ?
 Le soleil t'a-t-il salué de façon plus brûlante ?
 Les floraisons t'ont-elles séduit plus sauvagement ?
 La nostalgie t'a-t-elle adouci plus profondément ?

Qu'il sorte de l'ombre de sa douleur, qu'il remonte vers la lumière pour laquelle il est fait, un amour nouveau peut succéder à un amour défunt.

p. 213 Selig schreite in dein Licht empor.
 Schnell verflogen ist was schwert und trübt.
 Raunt es dir das Leben doch ins Ohr :
 Tausend tausendfach bist du geliebt.

 Monte heureux dans ta lumière.
 Ce qui pèse et trouble est vite dissipé.
 Puisque la vie te murmure à l'oreille :
 tu es mille et mille fois aimé.

Séparé de sa femme depuis avant la guerre, délaissé par Joie, en 1922, Binding épousa une Bernoise ; c'est d'elle qu'il eut son fils Enzian (Gentien).

L'amour est la source de toute vie. Peut-être Binding en prit-il une conscience encore plus ardente quand il se prolongea dans l'avenir par la paternité. Sans l'amour et sans la beauté tout meurt.

p. 225

Wenn du nicht die Sonne bist
stirbt ein Kranker hinterm Tore
stirbt die Rose vor dem Flore
stirbt der Falter vor der Frist

Als die Welt sich dein versah
wurde Leben unterwürfig
deinem Glanze . lichtbedürftig
lichtbegehrlich . dir so nah.

Si tu n'es pas le soleil,
le malade mourra derrière le portail,
la rose mourra avant la floraison,
le phalène mourra prématurément.
Quand le monde prit conscience de toi,
la vie se soumit
à ta splendeur — assoiffée de lumière,
convoitant la lumière — si proche de toi.

Les amants ressuscitent dans les bras du Tout. Binding revient à mainte reprise à cette unification par l'amour avec la totalité de la création.

p. 226

Auferstehung (Résurrection)

Da du liebst ist heiliger dir das Licht.
Sinke nieder in das junge Blau
und den goldnen Strom aus seinem Herzen.
Berge knien mit dir. Die dunklen Kerzen
stolzer Tannen noch geweiht vom Tau
brennen ; und die Kraft der Erde
kniet im Strahl zu neuem Werde,
kniet weithin vor ewigem Angesicht.
O des Jäuchzens deines Niederfalls !
Ewige Räume stehn um dich im Kranz.
Aus den Himmeln stürzt das Glück der Liebe
aus der Sonne heiligem Glutgetriebe,
aus dem ungebeugten heitern Glanz :
*Hebend dich ins wunderbare
selig stumme, selig klare
Auferstehen in den Arm des Alls.*

Quand tu aimes, la lumière est pour toi plus sacrée.
Agenouille-toi dans le bleu juvénile
et dans le torrent doré de son cœur.
Les montagnes s'agenouillent avec toi. Les sombres cierges
des fiers sapins, encore aspergés de rosée,
brûlent ; et la force de la terre
s'agenouille dans le rayon pour un nouveau devenir,
s'agenouille à perte de vue devant le visage éternel.

A quelle jubilation de ton agenouillement !
des espaces éternels t'entourent comme une couronne.
Le bonheur de l'amour se précipite des cieux,
de la poussée sacrée et incandescente du soleil,
du clair éclat indompté :
*qui te soulève pour la merveilleuse,
bienheureuse et muette, bienheureuse et claire
résurrection dans les bras du Tout.*

Pourquoi des préférences humaines pour des phénomènes qui
s'identifient ?

p. 227

Gleichung (Equation)

Leben und Tod ist nur
gleiches Berauschen.
Sterne und Erde sind
nicht mehr zu tauschen.
Sterb ich dir heut nicht
sterb ich dir morgen :
Schwebend im Gleich des All
sind wir geborgen.

La vie et la mort ne sont
qu'un même enivrement.
Il ne s'agit plus d'échanger
les étoiles pour la terre.

Si je ne meurs pas pour toi aujourd'hui,
je mourrai pour toi demain.
Planant dans l'identité du Tout,
nous sommes à l'abri.

On peut dire que « Jour d'amour » marque une étape dans
l'œuvre de Binding ; on y trouve, en maint admirable poème
l'analyse du nœud du point de jonction entre la vie et la mort,
l'amour et la nature entière, le sentiment personnel et celui du
Tout.

L'être qui n'aime plus ou qui n'est plus aimé est frustré du sens de la vie ; en réalité, il est passagèrement mort.

Après avoir peint son propre délaissement, Binding, comme s'il se proposait d'étudier l'avvers et le revers d'une triste médaille, écrit les Sonnets de la Délaiée (*Sonette der Verschmähten*). Pour la première fois, le poète prête ces confidences ou plutôt cette confession à une femme. Peut-être est-ce ce qui rend si poignant cet admirable recueil. La douleur de l'homme abandonné, telle que l'ont peinte maints poètes, a toujours quelque chose de retenu, il s'y mêle plus d'idées, de représentations du passé, souvent aussi une analyse jalouse ou furieuse des causes, des circonstances de la trahison. Quand l'homme sort de cette crise de prostration ou de colère, il reprend son rôle de conquérant et c'est, de tout, ce qui le console le mieux.

Rien de tel en la tendre victime qui semble morte, qui s'est en quelque sorte suicidée dans sa propre douleur.

p. 228 Darf einer dies mein Antlitz, das im Schmerze
verschmäh't zu sein in meiner Hände Meer
sich weinend stürzte, wie zu schlechtem Scherze
aufrichten neu zu Lächeln und Begeh'r ?

Darf einer mich, die umgestürzte Kerze
die zum Erlöschen sich geneigt, so sehr
noch lieben dass sein eignes Herze
er ihr verbrennt ?.....

Mon visage qui, dans la douleur d'être dédaigné,
s'est précipité en pleurant dans la mer de mes mains,
quelqu'un osera-t-il, comme pour une mauvaise plaisanterie,
le relever pour un nouveau sourire et un nouveau désir ?

Moi, le cierge renversé,
qui s'est incliné pour s'éteindre,
quelqu'un osera-t-il l'aimer
au point de consumer pour lui son propre cœur ?

Mais les heures ont passé, puis les jours ; une présence rôde autour d'elle. Avec quelle acuité Binding analyse le processus de la consolation. « On guérit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer et toujours aimer », dit La Bruyère ; c'est à la fois la pauvreté et la richesse du cœur humain.

p. 229

Muss ich schon wieder lockender Stimme lauschen ?
— süßer Stimme ! so süß weil sie ruft die Glücklose.

Weh ! Das Unmögliche ruft um mich zu berauschen.
Wie soll die Blume entblättert im wilden Gekose
anderer Sonne nun zarter erblühen ? — Die Rose
wird mit den Hagebutten des Herbstes nicht tauschen.

Dois-je de nouveau écouter une voix séduisante ?
une voix douce ! si douce parce qu'elle appelle celle qui est privée de
[bonheur.

Malheur ! L'impossible appelle pour m'enivrer.
Comment la fleur effeuillée par les caresses sauvages
d'un autre soleil peut-elle maintenant éclore plus doucement ? —
La rose ne changera pas avec les baies d'églantier de l'automne.

C'est sa douleur qui est infidèle et qui la quitte et qu'elle
commence à chercher.

p. 230 O Schmerz, ich glaubte dir du seist mir treu
und würdest ewig sein. Ich war bereit
für deine grosse stille Ewigkeit.
So fern war ich schon jenseits Wunsch und Reu.

Oh, douleur, je croyais que tu me serais fidèle
et que tu durerais éternellement. J'étais prête
pour ta grande et silencieuse éternité.
Tellement j'étais déjà loin de tout désir et de toute repentance.

Vainement elle voudrait la retrouver, s'y réfugier. Un être
vivant est là.

p. 232 Seine Hand hob zärtlich kaum mein Kinn
dass mein Auge sich in seinem tröste.

Sa main calinément soulevait à peine mon menton
pour que mes yeux se consolent dans les siens.

Elle n'était qu'un « vase de douleur », mais quand celui qu'elle
aime est à genoux devant elle, elle ressuscite pour se rendre à
elle-même justice.

p. 233 Dass Tempel ist was eben noch war Sarg !

Maintenant est temple ce qui à l'instant était cercueil.

Quelle puissance en ce Bien-aimé :

p. 233 Wie stark ist dieses Herz dass es gebietet
der Liebe und dem Tod und beide nietet
in einem Leib- : wie stark ist es- und zart.

Combien ce cœur est fort pour commander
à l'amour et à la mort et les unir tous les deux
en un corps : combien il est fort et doux.

La fleur embrasée du nouveau désir éclot. Elle s'égare dans les baisers comme dans l'éternel. Comme elle voudrait oublier le premier et fatal amour !

Peut-on rien lire de plus passionné et de plus exquis à la fois que ce chant :

p. 236

Ueber mein Lächeln geneigt
geh ich durch sterbenden Park.
Sehnsucht die irrende schweigt :
nur noch die Liebe ist stark.

In meiner süssesten Gruft
in meinem heimlichsten Mark
ruht noch von Küssen ein Duft
wie von dem Sommer im Park.

Weil mich die Liebe verstieß
darf ich in seiner nun ruhn
selig ein keimender Kern.
Wenn auch sein Arm mich entliess
hält mich sein Atem doch nun
wie eine Sonne den Stern.

Penchée sur mon sourire,
je vais à travers un parc mourant.
L'égarante nostalgie se tait :
seul l'amour est encore fort.

Dans mon antre le plus doux,
dans ma moelle la plus secrète
persiste un parfum de baisers,
comme celui de l'été dans le parc.

Parce que l'amour m'a repoussée
je puis maintenant reposer dans le sien,
bienheureuse, un noyau en germe.
Si son bras s'est desserré,
son souffle me tient néanmoins,
comme le soleil tient l'étoile.

Et si elle court encore une fois au devant d'une seconde mort, qu'importe !

Quelle beauté dans l'avant-dernier chant, d'un symbolisme si vivant ! Sans l'amour, pas de vie ; tout n'est que dons inertes et inutiles ; s'il paraît, tout existe. Ne fût-elle pour Lui qu'un

moment fugitif, elle en gardera le souvenir reconnaissant et ébloui toute sa vie.

p. 237 *Einst war ich ein ungetanzter Tanz,
ein nie gesungen Lied, erstickter Klang
und halber Atemzug. O weher Kranz
den man auf meine junge Stirne zwang.*
*Nun bin ich alles : Tanz und Klang und Sinn
und tiefer Atem, Lied das froh sich hebt ;
und weiss : ich bin durch ihn nur was ich bin
und starb um dies und hab um dies gelebt.*
*Mit solchen Kronen krönt er mein Geschick.
Er ist durch sich. Ich kann nicht gleiches geben.
Doch wenn ich einst, noch flammenden Gesichts,
mir auch gestehen müsste dass ich nichts
ihm war als nur ein flücht'ger Augenblick-
er war ja doch mein ganzes junges Leben.*

*Autrefois j'étais une danse non dansée,
un chant jamais chanté, un son étouffé,
un souffle interrompu. O couronne douloureuse
que l'on força sur mon jeune front.*

*Maintenant je suis tout : danse et son et sens
et souffle profond, chant qui s'élève joyeusement ;
et je sais : je suis par lui ce que je suis
et je mourus pour cela et j'ai vécu pour cela.*

*C'est avec de telles couronnes qu'il couronne mon destin.
Il existe par lui-même. Je ne puis rien donner de semblable.
Mais si un jour, le visage encore brûlant
je devais m'avouer que je n'ai rien été
pour lui qu'un moment fugitif —
il n'en a pas moins été toute ma jeune vie.*

Après avoir lu ces brûlants poèmes, peut-être conclura-t-on que l'amour qui suit une grande douleur amoureuse connaît une plénitude, une ardeur qu'a ignorée le premier.

Les « Sonnets de la Délaissée » sont foncièrement humains, proches de nous, quotidiens en quelque sorte.

La *Nordische Kalypso* (Calypso Nordique) qui suit, sans transition indiquée, peint un couple symbolique dont la valeur dépasse et de beaucoup l'importance du couple amoureux habituel.

Fait assez étrange, Binding qu'on pouvait croire épris à tout

jamais des mythes de la Grèce sous leur forme originale et originare, s'empare de l'un d'eux et non des moindres, de celui d'Ulysse abordant dans l'île de Calypso.

Il reprend le chant V de l'épopée homérique. Cette île enchantée d'Ogygie n'est plus aux confins du monde oriental, voluptueusement baignée de chaleur et de lumière transparente.

Par un bien curieux retour de sa race, Binding conçoit une Calypso germanique et nordique. Il ne garde de la légende primitive que l'union d'une déesse et d'un mortel, le mortel participant à l'immortalité de son amante, tant que leur amour dure, et la déesse consentant à se soumettre à un humain.

Quel cri de triomphe pousse le héros :

p. 241

Mein ist die Göttin —
Wer hier landet und
scheuen Fusses
heilige Insel umschreitet
ahnt die Verschwiegene nicht.

Mein ist die Göttin
salzig von Flut
eingewühlt zwischen Muscheln
trunken von Schlaf
in der Sonne des Sands
nackt im gebräunten
Marmor des Fleischs.
Mein ist die Göttin
zwischen den Hügeln
zwischen Gestrüpp des Dornbuchs
zwischen den Rindern der Herde
zwischen den Wogen der Brandung
drunten am Steilhang,
zwischen den schillernden
fliegenden Wellengewändern
feuchten Gestades.

Mein ist die Göttin
über unendlichen Tiefen
zwischen dem Tanz
heller Medusen
steigend und fallend
um ihre leuchtende Brust.

Mienne est la Déesse.
Celui qui débarque ici
d'un pied timide

et parcourt l'île
ne pressent pas la silencieuse.

Mienne est la Déesse
salée par le flot,
enfouie dans les coquilles,
ivre de sommeil,
sur le soleil du sable
et nue dans le marbre
bruni de sa chair.

Mienne est la Déesse
entre les collines,
entre les broussailles du buisson d'épines,
parmi le bétail du troupeau,
entre les vagues des brisants,
là-bas sur la pente escarpée,
entre les miroitants
et fuyants vêtements de vagues
de l'humide rivage.

Mienne est la Déesse.
au-dessus des profondeurs infinies,
parmi la danse
des claires méduses
qui montent et descendent
autour de sa poitrine lumineuse.

La dernière strophe est une merveille.

Calypso évolue dans un rude paysage, rivages escarpés, fouettés par les embruns et les vagues, plages de sable jonchées de coquilles, terre qui ne porte que des buissons d'épines, mais toute couverte d'une toison de thym sauvage qui l'embaume.

Mais quelle est cette amante à la fois toute-puissante et soumise ? Ulysse dit :

p. 243

Ich bin ein Mensch — in Licht getaucht —
und ewig stehet meine Welt,
und Menschen rühmen mich
und wissen wer ich bin
und folgen meinem Wort
und leben von dem Worte meines Munds.

Mein Wort ist ewig —
— und doch würfe ich
dahin was menschlich ist
und würfe hin den Ruhm der Welt
und würfe selbst das Wort
hinweg was dich besingt,

um einmal aufzuragen als
ein unverständner Gott,
den Menschen fern
— doch dir schon Gott —
zu dir, der Göttin,
überm Duft
des Thymian dieser Insel.

Je suis un homme — plongé dans la lumière —
et mon monde est éternel,
et les hommes me glorifient
et savent qui je suis
et suivent ma parole
et vivent de la parole de ma bouche.

Mon verbe est éternel
et pourtant je jetterais au loin
ce qui est humain
et je jetterais loin la gloire du monde,
et je jetterais même la parole
qui te chante.

pour m'ériger un jour
comme un dieu incompris,
loin des hommes
— mais déjà dieu pour toi —
devant toi, Déesse,
au-dessus du parfum
du thym de cette île.

La divine amante, autant et plus que son amant, est unie indissolublement à la nature entière. Elle représente l'être originel, primitif, libre de toutes les entraves humaines et plus encore de celles de toute civilisation : elle est le *Naturwesen* si cher aux Allemands.

Cette rude liberté évoque tous les mythes nordiques ; c'est un écho du Walhalla et rien n'est si loin de la Grèce, même primitive.

p. 244

Ihr Haar strähnt der Regen
ihr Haar welt das Meer.
Es ziehen Wogenkämme
die Scheitel um sie her.
Ihre Haut färbt die Sonne
ihre Haut salbt die Nacht.
Die Tage gehn dienend
und sind ihr vermacht.

La pluie démêle ses cheveux,
la mer ondule ses cheveux ;
des crêtes de vagues
y tirent des raies.
Sa peau est colorée par le soleil,
sa peau est ointe par la nuit ;
les jours passent, la servant,
et lui sont légués.

Déjà Ulysse se sent devenir immortel :

p. 246 steht Doch ein Gott setht in mir
— für sie in mir auf.
Sie wusste ja, ach !
von meiner Unsterblichkeit nichts.
Ich lebe um sie.
Ich lebe durch sie.
Sie soll es wissen :
solange ich liebe
sterbe ich nicht.

Mais un dieu surgit en moi
— pour elle en moi.
Mais elle ne savait, hélas !
rien de mon immortalité.
Je vis pour elle.
Je vis par elle.
Il faut qu'elle le sache :
tant que je l'aimerai,
je ne mourrai pas.

Est-il Dieu ou est-il homme ? Il ne le sait plus ; car quel est
le triomphe le plus beau, celui d'égaliser l'amante ou de la sou-
mettre, quel qu'on soit ?

p. 251 Allen Gefahren geweiht
suchte ich neue Gefahren.
Aber auf einfachem Strand
zwischen den kleinen Blumen
traf mich das Schicksal — ich liebe.
Ich der verschlossenste Held
kann mein Geheimnis nicht wahren.
Wo verberg ich es noch ?
ich bin ein Mann — und ich liebe.

Voué à tous les dangers,
je cherchais de nouveaux dangers.
Mais sur une simple côte,
parmi les petites fleurs
me frappa mon destin — j'aime.

Moi, le héros le plus secret,
je ne puis garder mon secret.
Où puis-je encore le cacher ?
Je suis un homme — et j'aime.

Les amants se tiennent ensemble devant un paysage universel et extraordinaire que Binding arrive cependant à nous faire imaginer : c'est le Tout qui est la Déesse. Pour la connaître, c'est lui qu'il faut contempler : c'est sa forme cosmique la plus vraie que sa forme personnelle.

p. 258 Wo gross das Weite ist
das Grosse weit,
wo Meere in erhabner Einfachheit
in Meere schreiten um sich zu genügen —
da stand die Göttin in den Sternenflügen
der hellen Nächte — und Ulyss bei ihr.
Und was sie war das stand weithin vor ihr.
Sie war es selbst worauf ihr Auge fiel :
in alle Meere eingesenkt,
in alle Sterne eingetaucht
und unter sich die Welt.

Là où l'étendue est grande
et la grandeur étendue,
où des mers avec une sublime simplicité
se confondent avec d'autres pour leur contentement —
là était la Déesse dans les vols d'étoiles
des nuits claires — et Ulysse était près d'elle.
Et ce qu'elle était s'étendait au loin devant elle.
C'est sur elle-même que tombait son regard :
immergée dans toutes les mers,
plongée dans toutes les étoiles
et au-dessous d'elle le monde.

Un jour les hommes les chercheront dans les constellations.
Ils seront devenus immortels.

p. 259 Einst nach Umarmungen
sind wir uns ferne.
Einst nach Erwarmungen
sind wir wohl Sterne.

In die verwobenen
Bahnen gebahnt :
wir, die Erhobenen
werden geahnt.

Un jour, après des embrassements,
nous serons éloignés l'un de l'autre.
Un jour, après des embrassements,
nous serons probablement des étoiles.

Nous tournerons
dans les orbites enchevêtrées :
nous, les Surélevés,
on nous pressentira.

Sur terre, ils se seront séparés. Ogygie disparaît ; le navire
aspire à la fuite.

p. 260

Dies war Ogygia —
aber Ogygia
ist es nicht mehr.
Mit fliehendem Mast
und verlangendem Segel
im Hafen das Schiff
schreit nach der Fahrt.

Cela était Ogygie —
mais ce n'est plus
Ogygie.
Le bateau dans le port
avec son mât fuyant
et sa voile nostalgique
crie pour partir.

Calypso rêve un rêve immense de Déesse qui est en même temps
le rêve de toute femme.

p. 261

Es träumen aber die Götter
die grossen Träume.
So träumte die Göttin :
sie träumte den Sohn ihrer Liebe,
den Sohn mit dem sterblichen Mann.
Dem Blut ihres Herzens entsprungen,
aus Wünschen geformt,
aus Göttlichen ringsum gebildet
das einem Sterblichen
zugedacht wird von Göttern,

von mannlichem Geiste gezeugt,
mit göttlichem Blut in menschlichen Adern,
liebend getragen unter dem Herzen
einer unendlichen Liebe,
sie bezeugend,
der Welt gehörig
als Sohn eines Mannes
den eine Göttin geliebt.

Mais les dieux rêvent
des rêves immenses.
Ainsi rêvait la Déesse :
elle rêvait le fils de leur amour,
le fils conçu avec l'homme mortel.

Sorti du sang de son cœur,
modelé par ses désirs,
tout formé du divin qui l'entoure,
qui est réservé à un mortel
par les dieux,
engendré par un esprit viril
avec du sang divin dans des veines humaines,
porté avec amour sous le cœur
d'un Amour infini,
témoignant de lui,
appartenant au monde,
en tant que fils d'un homme
qu'une Déesse a aimé.

Si divers sont ces recueils qu'on hésite presque à les confondre sous le titre « Amour ». Quel amour ? nous en avons analysé au moins quatre formes profondément différentes en lesquelles Binding s'élève d'échelon en échelon dans ses conceptions. Mais on peut attribuer certainement la plus grande valeur de pensée à la *Nordische Kalypso*, où l'amour pour la nature devenue femme et amante est du pur panthéisme.

Ce qui reste admirable en tous les poèmes, c'est la forme qui a tantôt une fluidité, un rebondissement rarement égalés par aucun poète. Dans la *Nordische Kalypso* les strophes sont d'une ampleur, d'une fermeté, d'une beauté des images qui dépassent, de loin, celles des premières œuvres.

Le Travail.

Il semble à première vue que Binding ait peu parlé du travail, qu'il ait un peu laissé de côté ce thème qui est un des sujets favoris des écrivains contemporains.

Ce serait l'avoir mal lu, car il a signalé la terrible antinomie qui existe dans ce terme.

Peut-on dire que Binding n'a pas touché le fond de la question, quand il a analysé, tour à tour, et avec quelle acuité, les conditions, les joies et les douleurs du travail de l'esprit, mais ailleurs, et non moins profondément, les conditions et les douleurs du travail ouvrier ?

Travail du poète ? Binding est un penseur aristocrate, individualiste, il jouit de la liberté admirable et sacrée qui est celle du travail intellectuel, quand il est affranchi de la nécessité de « gagner sa vie », à plus forte raison celle d'une famille. Il restait quelquefois des semaines et des mois sans écrire une ligne. Il aurait pu remplir les heures vides, surmonter les jours difficiles en « travaillant », mais tout ce qui avait l'apparence d'une contrainte, l'uniformité d'une tâche quotidienne lui était intolérable. Que deviendrait l'inspiration réduite à la captivité ? elle est sa déesse ; il en est à la fois l'esclave et le maître, comme Ulysse de Calypso. Elle est la déesse qui lui donnera l'immortalité, mais qui enfantera de lui l'œuvre humaine.

Pour Binding les heures de conception poétique furent ses premières heures de vrai bonheur secret. Un univers vivant, mais encore caché, semblait reposer en lui : il s'agissait de l'élever lentement à la lumière. Il créait des êtres selon l'idée qu'il se faisait de l'homme, mais il les créait aussi à son image et selon ce qu'il avait de plus noble ; il recréait les faits de la vie en faisant apparaître leur réalité intérieure et leur vie profonde. Il s'aperçut avec ravissement que cette forme qu'il parvenait à donner à ses pensées, et qui naissait en lui, était un instant auparavant encore

impossible et au-dessus de ses forces. Tout ce qu'il captait dans un poème devenait pour lui plus vivant et plus présent que la vie même. Mais à chaque poème, il luttait avec l'ombre de l'inexprimable jusqu'au moment où ce qui l'émouvait prenait une forme concrète. A chaque fois, il se retrouvait devant le chaos ; à chaque fois, il fallait que l'esprit triomphât de la matière : quelles affres : c'est ce qu'il exprime dans *Ruhespenderin* (Dispensatrice de Repos).

p. 29 Du hast noch jeden Tag zur Ruh gebracht,
den wildesten auch — als ob er dich umfinge
wie eine Mutter, mütterliche Nacht (1).

Doch sage mir, wo ist der Tag,
der eine nur der unzählbaren Nächte
da ich am Schrei unausgesprochener Dinge
erstickend fast darniederlag
jemals zur Ruhe brächte ?

Jusqu'à présent, tu as mis au repos chacun de tes jours,
le plus sauvage aussi — comme s'il t'avait enlacée
telle une mère, Nuit maternelle (1).

Mais, dis-moi, où est le jour
qui pourrait jamais mettre au repos
ne fût-ce qu'une seule des nuits indomptables
où je gisais, presque étouffé
par le cri de l'inexprimé ?

Binding rêvait ses poèmes la nuit, dans un état de demi-conscience, intermédiaire entre le rêve et la conscience plus nette qui apparaît au réveil. Mais à ce moment, le plus beau menace d'échapper, les impressions se figent, la lumière crue du jour, son bruit brutal, déchirent les transparents tissus nocturnes et les heures diurnes échappent au poète, laissant ses mains vides du seul don qu'il convoitait.

p. 79 Melancholie und Befreiung (Mélancolie et Délivrance)
Nichts ist bitterer dem Menschen als wenn ihn betrügen die Tage
welche die Nacht ihm versprach. Schelte ihn niemand darum.

(1) Hésiode, dans sa théogonie, désigne la Nuit comme la première Déesse sortie du chaos ; deux enfants sont issus d'elle : le sommeil et la mort. Dès l'Antiquité, on trouve des images de la « Nuit maternelle », veillant sur ses deux enfants, les tenant sur ses genoux ou dans ses bras, et la figuration de la Déesse se retrouve à toutes les périodes de l'iconographie de tous les peuples.

Denn gleich Schatten weichen vor seinen verlangenden Händen
grau die Stunden zurück die er zu greifen gehofft.
Keine verweilt ihm zur Lust und ohne den Blick zu verwenden
mit unfreundlichem Stab treibt sie von hinnen der Tag.

Er aber steht und blickt ihnen nach und sucht zu erhaschen
eine nur die sich ihm schenkt. Doch sie versagen sich ihm.
Leere Hände des Bettlers senkt' er des Abends und ärmer
ist kein Armer als er. Schelte ihn niemand darum.
Sind sie dem Dichter nicht fremd, die traurig betrüglichen Tage,
werden sie ihm wohl gesandt weil ihm nichts fremd bleiben darf.

Rien n'est plus amer pour l'homme que d'être trompé par les jours
que la nuit lui promet. Que personne ne le lui reproche.
Car semblables à des ombres échappent à ses mains implorantes
les heures devenues grises qu'il espérait saisir.
Aucune ne reste pour qu'il en jouisse, et sans détourner les yeux,
le jour les chasse avec un bâton hostile.
Mais, lui, s'arrête et les suit du regard et cherche à en saisir
ne fût-ce qu'une seule qui se donnerait à lui. Mais elles se refusent toutes..
Le soir il laisse tomber vides ses mains de mendiant, et aucun pauvre
n'est plus pauvre que lui. Que personne ne le lui reproche.
S'ils ne sont pas étrangers au poète, les jours tristes et trompeurs,
ils lui ont sans doute été envoyés, parce que rien ne doit lui rester étranger.

Mais, son attente, sa constance, son courage et sa soumission
sont enfin récompensés. Un des « Jours » se laisse fléchir, lui
révèle le secret merveilleux : il y a un point de jonction entre le
rêve et l'action, ils sont frère et sœur. Au poète qui saisira la
merveilleuse union, appartiendra avant tout être humain le don
de vision et de prophétie.

p. 82

« Denn du suchest die ewig keusche, die lachende, hohe
Schwester des Traums, und als Freund zeigt sie dir ahnend der Traum..
Wenn du sie liebst, so leide um sie. Denn, ach, nur im tiefsten
Schweigen des Tages verhüllt wandelt sie heimlich für dich.
Ueber die tiefsten Gründe der Seele wechselt sie leise
tausendmal hin wie der Hirsch über verschwiegenem Pfad.
Dorthin dringe. Und dann noch zittre in Qualen, bis endlich
— wenn du sie glühenden Augs schon zu verlieren vermeinst —
einmal reichet der Traum, der dunkelblickende Bruder,
der helläugigen Tat, seiner Schwester, die Hand. »

Solches sprechend versank er. Es drängten die nächtlichen Stunden
mächtiger und ihrem Tritte horchte von neuem die Zeit.
Ich aber wandte mich still, ein andrer. Ich fühlte die Erde
unter mir atmen und ruhig hob mich der Atem der Welt.

« Car tu cherches la sœur du rêve, éternellement pure, riante et sublime, et, en ami, le rêve te la fait pressentir.

Si tu l'aimes, souffre pour elle. Car, hélas, ce n'est que dans le plus profond du jour que, voilée, elle chemine secrètement pour toi. [silence

Par-dessus les fonds les plus profonds de l'âme, elle erre mille fois sans bruit comme le cerf sur le sentier devenu silencieux.

Pénètre là. Et ensuite tremble encore dans les tourments jusqu'à ce le rêve, le frère au regard sombre, donne la main [qu'enfin à l'action aux yeux clairs, sa sœur. »

En parlant ainsi, il disparut. Les heures nocturnes se pressèrent plus puissantes et le temps écouta de nouveau leurs pas.

Mais moi, je me retournai, transformé. Je sentais la terre respirer sous moi et tranquillement le souffle du monde me soulevait.

Le poète est uni au rythme du monde : il a atteint ce qu'il considère comme l'essentiel pour l'homme : la propulsion, en lui, de la force primitive de la vie dans toutes les formes qu'elle vivifie. Mais quelle force ? celle du créateur. Quelle vie ? celle de l'esprit, le souffle qui anime la matière.

A cette création poétique, individuelle, unique, sublime, s'oppose le travail de la masse ouvrière, où se perd l'unité de l'individu, la tâche collective, abrutissante, qui tue la pensée et l'âme. Au travail de l'esprit s'oppose le travail mécanique, auquel l'âge de la machine asservit l'humanité.

C'est l'autre volet du dyptique : celui que le Jour qui consent à s'arrêter montre à Binding.

p. 82

« Siehe, sie stehen, die vielen, den Nacken gebeugt, und sie pflügen
duldig das kargende Feld ; andere, emsig gebückt,
hocken am Tisch, und keiner schaut auf ; und andere viele
sehen das Licht nicht im Schacht ; andere im wilden Gestampf
sausender Kolben und Räder und Stangen, ach ! hören wohl nimmer
schlagen ihr eigenes Herz, noch wo ein anderes schlägt.
Lassen sich's dennoch genügen dass ihnen tagtäglich die feile
Arbeit stille das Blut wie eine Dirne vom Markt.
Ja, sie senden ihr gleichwohl am Abend ein Lächeln des Dankes ;
denn die Ermüdung wird Glück wo es kein anderes gibt. »

« Regarde, les voici, les nombreux, le cou courbé, ils labourent
patiemment les champs parcimonieux ; d'autres courbés avec zèle
sont accroupis à leur table, et aucun ne lève les yeux ; et beaucoup
[d'autres
ne voient pas la lumière dans les mines ; d'autres dans le piétinement
[frénétique
et le mugissement des pistons, des roues et des tiges, Hélas ! n'entendront

sans doute jamais plus battre leur propre cœur, ni n'entendront où bat
[un autre cœur.

Ils se contentent cependant de ce que journallement le travail
mercenaire calme leur sang, comme le calmerait une fille des rues.
Et même, ils lui envoient encore le soir un sourire de reconnaissance,
car la fatigue devient le bonheur, là où il n'y en a pas d'autre. »

Depuis un siècle de mécanisation, les acquisitions techniques
ont permis de tels perfectionnements que l'homme qui actionne
les machines devient lui-même une sorte de rouage. Travaillant
en série, à la chaîne, fabriquant toujours la même partie infime
d'un tout, il perd la notion, n'a plus conscience de sa part dans
l'œuvre finale, s'en désintéresse, perd l'Ithos du travail qui est ce
qui en fait l'âme et la seule noblesse.

Dans un cycle de poèmes *Die Sphinx* (Le Sphinx), Binding
condamne la forme horrible qu'a prise le travail prolétarien,
l'existence misérable qui en résulte et qui ne mérite même plus
le nom d'existence.

p. 84

Du fürchterliche Mutter unsrer Zeit !
Wie blick ich einmal dir ins Angesicht,
ins ewig wechselnde, nie ganz enthüllte,
ins harte, das noch nie ein Lächeln füllte,
ins rätselhafte, dunkle Angesicht ?
.....

p. 86

Arbeit ! — Wohl bist du Weckruf Tausender
und Feldgeschrei der Masse, Rausch
der Betäubung, Lockruf, brausender
Met, vergärendes Begehren, Tausch
der Menschenkraft mit menschlichem Ermüden,
Schlaftrunk, Vergessen, heiliges Behüten —

Doch solches ist dein Sinn nicht, nicht dein Bild,
bist du nicht selbst, ist nur dein Farbenspiel
vor Augen Blinder die zu sehn gewillt,
ist nicht dein Wille, nicht dein Spiel und Ziel.

Die Wölfin bist du der die billige Brut
der Tausendtausend menschlicher Geschlechter
an tausend herben Eutern ruht.

Not lehrt sie trinken, keines ist Verächter
der bittern Milch mit der du kärglich säugst
und doch nie satt sie säugst. Denn sie entfallen
unsatt, indes du keuchend um dich äugst
nach neuen Saugern die vor Hunger lallen,

vor Hunger heulen wenn sie sind erstarkt,
verfluchend dich, in stündlich neuen Wehen.
So stehst umheult du, Wölfin, auf dem Markt
der Welt, bis sie dereinst zugrunde gehen.

p. 88

Du aber nimmst sie stumm und keine Fragen
erlaubst du nach dem Rechte deiner Fron.
Zu leiden sind sie da und still zu tragen.
Du weisest ihnen stumm den kalten Lohn,
den Lohn der Dirnen, Lohn erkaufter Liebe,
Gold Gold und Gold und niemals die Erhöhung,
kein Lächeln der Errettung, nur Betörung,
Wahn eines Lohns und ungestillte Triebe.

Toi, terrible mère de notre temps !
Comment puis-je une fois te regarder au visage
éternellement changeant, jamais entièrement dévoilé,
dur, que jamais ne combla un sourire,
au visage énigmatique et sombre ?

Travail ! — Il est vrai que tu es l'appel qui réveille des milliers d'hommes
et le cri de guerre de la masse, l'ivresse
de l'étourdissement, la voix de sirène, l'hydromel bouillonnant,
le désir fermenté, l'échange
de la force humaine contre la fatigue humaine,
la potion somnifère, l'oubli, la protection sacrée. —

Mais tel n'est pas ton sens, ni ton image,
tu n'es pas tel toi-même, ce n'est que ton jeu de lumière
devant les yeux d'aveugles qui veulent voir,
telle n'est pas ta volonté, tel n'est ni ton jeu ni ton but.

Tu es la louve contre les mille et dures mamelles
de laquelle repose la nichée médiocre
de mille milliers de générations humaines.
Le besoin leur apprend à boire, aucun ne méprise
le lait amer dont tu les allaites parcimonieusement,
sans jamais les assouvir entièrement. Car ils en tombent
non rassasiés, alors que, haletante, tu regardes autour de toi
cherchant de nouveaux nourrissons qui balbutient de faim,
qui hurlent de faim quand ils sont fortifiés,
te maudissant dans des douleurs d'heure en heure nouvelles.

Ainsi, enveloppée de hurlements, louve, tu es là sur le marché
du monde, jusqu'à ce qu'un jour ils périssent.

Mais toi, tu les prends silencieusement et tu n'admits
aucune question sur ton droit à la corvée.
C'est pour souffrir qu'ils sont ici et pour supporter en silence.

Sphinx muet, tu leur montres le froid salaire,
le salaire des filles, le salaire de l'amour vénal,
de l'or, de l'or et encore de l'or, mais jamais l'exaucement,
nul sourire de rémission, rien que la duperie,
le leurre d'un salaire et des instincts insatisfaits.

C'est le Sphinx moderne, « l'insatiable, le silencieux exterminateur, qui dévore les cœurs dans les poitrines vivantes, enfonce ses griffes dans les cerveaux et les déchiquette ».

C'est l'horrible créature qui a privé les hommes de toutes les grâces gratuites que la vie avait offertes à tous. Sa fièvre fouaille l'humanité vers des zéniths brûlants où ils se consomment, sorte d'enfer dont on peut vérifier l'existence.

Le règne du monstre s'étend ; il durera jusqu'à la fin de l'humanité.

p. 90 Einst wird es sein, da alles du errungen,
Geschlecht der Arbeit, was an heiliger Kraft,
an Hab und Erbe, an geheimem Saft
die Erde birgt. Du hältst sie für bezwungen.
Und doch hast du nur an einem Leichentuch
gewebt,

.....
Eh du der eignen Mutter aus dem Schoss
nicht wirst die letzten Eingeweide reißen,
eh nicht der letzten Hand entsinkt das letzte Eisen,
eh lässt du sie nicht aus den Krallen los.

Erst wenn das Rund des ungeheuren Rings
menschlichen Seins sich schliesst, dann stribt die Sphinx.

Il arrivera un jour où tu auras tout conquis :
la génération du travail, ce que de force sacrée,
de bien et d'héritage, de sève secrète,
la terre cache. Tu les tiens pour vaincus.

Et cependant tu n'as tissé qu'un linceul.

.....
Avant que tu n'aies arraché du sein de ta propre mère
ses dernières entrailles,
avant que ne tombe de la dernière main le dernier fer,
tu ne les laisseras pas s'échapper de tes griffes.

Seulement quand se fermera le cercle de l'anneau immense
de l'existence humaine, alors mourra le Sphinx.

Binding avait raison, dans *Ecce Europa* (*Rufe u. Reden*, page 144) de critiquer l'époque d'après-guerre avec son activité fébrile et sa plate idée de progrès, sa course mortelle aux perfectionnements techniques. Il dit qu'il a regardé dans le visage vide de l'époque qui n'admire et n'adore que les autels de l'actualité dans le domaine économique et politique et éprouve une joie presque naïve des acquisitions techniques, comme si elles rehaussaient d'une manière quelconque l'homme, alors qu'elles ne sont que modernes ferrailles.

Quel effroyable écart entre la constatation de la réalité et l'idéal que Binding proposait en 1930 aux étudiants dans son discours *Vom Inhalt des Lebens* (Le contenu de la vie), où il indique l'attitude que l'homme doit prendre devant la vie, après la guerre : il doit avoir confiance en la force vitale spontanée et créatrice. Binding exige qu'il se tienne prêt au développement et à l'épanouissement, à la « floraison », pour ne jamais se figer ni se fixer en une forme déterminée. Il attend de l'homme une chaîne de créations nouvelles dans le domaine spirituel, politique et économique.

Il est frappant de voir Binding aboutir aux mêmes conclusions que des philosophes et des savants contemporains, et cela par ce don de prévision et de prophétie qui appartient en propre au poète.

Le Lyrisme guerrier.

La déclaration de la guerre suscita en Allemagne un enthousiasme général. Par ses cent mille voix, l'armée acclama l'Empereur, son chef suprême. Le peuple croyait en sa force, se plaisait à l'idée d'en faire usage ; il eut un cri de détente et de libération ; il voyait devant lui un immense destin, à la hauteur duquel il se sentait, qui le soulevait et, étant commun à tous, les rendait tous égaux. Quelque chose de fatal, mais de divin, de fort et d'heureux animait toute la nation. Binding dit de la guerre :

p. 96 Denn wie ein Gott stand er in uns auf, und alles
 erfüllte sich durch den Gott und musste sich also erfüllen.

Car tel un dieu, elle surgit en nous, et tout
s'accomplissait par ce dieu et devait s'accomplir ainsi.

Binding partit en guerre animé de sentiments différents de ceux de la masse. Il laissa derrière lui pays, foyer, passé, comme un monde révolu ; la terre natale s'enfonçait derrière lui. Il n'avait aucun désir de gloire, ni de victoire ; il ne pensait même pas à son serment de fidélité au drapeau. Il était détaché de sa femme et attaché à une autre, mais qui n'était pas sienne absolument ; il n'avait pas d'enfant. Mais sont-ce bien ces circonstances qui faisaient son étrange détachement ? C'est peu probable. Ce départ brutal vers un avenir inconnu, mais sûrement terrible, contentait en Binding un instinct, un désir presque aussi ancien que sa personnalité : affronter d'égal à égal un destin. Il allait à sa rencontre, sans autre motif que de lui faire face ; ce qui lui importait, c'était de savoir comme il y ferait face et il fut pris d'une fièvre froide de résolution et de réflexion, mais sur un plan personnel, non d'un point de vue général : il ne croyait pas qu'il fût plus beau et plus doux de mourir pour la patrie que de faire ses preuves devant soi-même. Il le dit dans le seul poème datant de cette époque « Départ en guerre » (*Auszug in den Krieg*) :

p. 91

Ich zieh in einen heiligen Krieg,
frag nicht nach Lohn, frag nicht nach Sieg.
Ich bin ein heiliger Reiter.
Kein Kreuz such ich und keinen Gral
und bin doch heilig tausendmal
als meiner Sache Streiter.

Je pars pour une guerre sainte.
Je ne demande ni récompense ni victoire.
Je suis un cavalier sacré.
Je ne cherche ni croix ni Graal,
mais je suis mille fois sacré
en tant que combattant de ma cause.

Binding a d'abord noté ses expériences de guerre dans de nombreuses lettres adressées à Joie et à son père et qui avec les notes de son Journal formèrent le livre de confession *Vom Kriege* qu'il publia en 1925.

Ce livre est donc postérieur au cycle de poèmes sur la guerre *Stolz und Trauer* (Fierté et Tristesse), paru en 1922, mais qu'il ne commença qu'en 1920, car il trouvait qu'on ne pouvait en même temps traverser l'enfer et le décrire.

Ce recueil comprend quatre parties : *Flammen* (Flammes) qui décrit l'enthousiasme des guerriers, les premières batailles et la rencontre avec la mort. Dans *Schlacht* (Bataille) il revit la détresse des guerriers dans la grande tourmente. *Trauer* (Tristesse) dépeint la dévastation de la terre, le désert, « œuvre des humains », le champ de bataille jonché de blessés et de morts, la douleur accablante ou poignante des veuves et des mères. Enfin, *Schicksal* (Destin) décrit l'étrange état d'âme du combattant, quand la mort devient trop journalière et qu'on perd le sens de la guerre. On voit s'avancer à la fin les jeunes recrues, qui s'approchent du sombre seuil, tirées par les morts qui les ont précédées.

Binding, à la tête de son escadron, passa en 1914 par les allées automnales des Flandres, alors champ des opérations. « Comme selon des lois secrètes, toutes les routes conduisaient vers l'ouest. » Avec enthousiasme la cavalerie s'apprêtait au combat.

p. 97 Fremdes Land lag vor uns wie das Leben.
Hell ! Geweiht — (wir liebten es um dies).
Schöner Kampfplatz mannhafter Epheben,
heilig fast, weil es uns Kampf verhieß.

Horizonte huben an zu blühen.
Tag war von Mitternacht bis Mitternacht ;
und wir glühten unter ihm im frühen
Hauch des Wandels, der Gefahr, der Schlacht.

Un pays étranger s'étendait devant nous comme la vie.
Clair ! Sacré — (nous l'aimions pour cela).
Un beau champ de bataille de virils éphèbes,
presque saint, parce qu'il nous promettait le combat.
Les horizons commençaient à fleurir.
Il était jour de minuit à minuit,
et nous brûlions sous le souffle précoce
du changement, du danger, de la bataille.

Mais déjà les premiers d'entre eux tombaient. Le long des
routes, ils rencontraient des croix ; le Christ leur semblait encore
étranger et lointain.

p. 99 Noch war er wie ein Gott versüsst
in uns : wir hatten weder Furcht noch Acht
vor ihm, dass er uns jählings überritte.
Er rührte den und den in unsrer Mitte
nach seltsam grosser unverständner Macht.

Il était encore dulcifié comme un dieu
en nous : nous n'éprouvions devant lui ni attention
ni crainte que, subitement, il nous renversât.
Il touchait tel ou tel parmi nous
avec une puissance étrangement grande et incomprise.

Binding commence à pressentir la signification réelle de la
guerre en voyant les premiers tombeaux de ses camarades.

p. 101 Erste Gräber (Premiers Tombeaux)

Zwischen Gras
schwarzes Blühn
lockerer Erde,
wie ein Lenz
nie gesehn
in den Feldern.
Tief im Land
rinnen leis
erste Tränen
Tief verhüllt
tief geheim
ersten Toten.

Dans l'herbe
une noire floraison
de terre meuble
comme un printemps
inconnu
dans les champs.
Au fond du pays
coulent doucement
les premiers pleurs
— profondément voilés
profondément secrets —
pour les premiers morts.

La guerre était bien déchaînée. A travers le pays en feu, la cavalerie, fougueuse, galopait à l'attaque vers un front qui se déplaçait.

p. 100 Aufprall (Bondissement)

Da entrollten die Dörfer über das Land
ihre zerfetzten, wehenden Flammenstandarten,
stiessen sie in den Himmel Stunden und Tage.
Endlich brannte die ewige Geduld.

Und wir zogen den glühenden Fahnen nach
unter der lodernden Stirn des Horizonts.
Warum war das Wilde so heilig gross
dass wir unsere Seele darein verhängen ?

Brücken stürzten in den erschrockenen Strom,
Strassen stöhnten und wälzten im Staub sich fort.
Horden von Hufen traten dem Land ins Herz,
und einem Volk ins Genick stiessen Säulen von Heeren.

Alors les villes déroulèrent sur le pays
leurs étendards de flammes flottants et déchirés,
et poussèrent dans le ciel des heures et des jours.
A la fin prit feu l'éternelle patience.

Et nous suivîmes les drapeaux embrasés.
sous le front flamboyant de l'horizon.
Pourquoi le sauvage était-il si grand et si sacré
que nous y mettions toute notre âme ?

Des ponts s'écroulaient dans le fleuve effrayé.
Des rues gémissaient et s'éloignaient en roulant dans la poussière,
des hordes de sabots marchaient sur le cœur du pays,
et sur la nuque d'un peuple frappaient des colonnes d'armées.

Ce premier aspect de la guerre matérielle frappa Binding au point qu'il a consigné ses impressions dans *Vom Kriege* comme suit : 27 octobre 1914 : « Quand on voit toutes les dévastations les villages et les villes en feu, les caves et les greniers vidés, où la troupe par un stupide instinct de conservation a tout fouillé, les bêtes mortes ou affamées, le bétail mugissant dans les champs de betteraves à sucre et aussi les morts, les morts et encore les morts, les trains de blessés, l'un suivant l'autre — alors tout devient un non-sens, une folie, la plus affreuse démence des peuples et de l'histoire, un reproche éternel à l'humanité, une preuve contre toute civilisation, une infirmation de la croyance en la faculté d'évolution de l'homme et de l'humanité, une profanation de ce Sacré qui doit être et est supposé exister dans cette guerre comme dans toute entreprise humaine. »

Après le tableau extérieur, le tableau intérieur, unis l'un à l'autre par les effroyables réalités de la bataille.

p. 102 Schlacht (Bataille)

Wo jemals finde ich wieder deiner Erschütterung Wunder,
Not der Nöte, Schlachtennot und = entsetzen !
Chaos des Innern war aus den Menschen herausgerüttelt,
Erinnerung entsank wie Kinderspielzeug unseren Händen.
Wohltat der Sehnsucht war aus ihrem Grunde gerissen,
alle Hoffnung aus ihrem Bettlein herausgeschleudert.
Wie von Blitzen erhellt im Dunkel
leuchteten plötzlich auf gleichgültige Dinge.
Unsere Seele war nackt. Mit aufgeschlossenen Gesichtern
standen wir Angesicht in Angesicht mit dem Tod.

Où jamais retrouverai-je les miracles de ton ébranlement,
détresse des détresses, détresse et épouvante de la bataille !
Le chaos de l'intérieur fut secoué hors de l'homme,
le souvenir tomba de nos mains comme un jouet d'enfant,
le bienfait du désir fut arraché de son fondement,
toute espérance projetée hors de son petit lit.
Comme illuminées par l'éclair dans l'obscurité
flamboyèrent soudainement les choses indifférentes.
Notre âme était nue. Les visages à découvert,
nous nous trouvions face à face avec la mort.

Cette expérience du détachement de leur passé, du silence de leurs propres sentiments, de leur isolement devant la mort était particulière à chacun des guerriers et générale pour tous. Aussi ils comprenaient que tous leurs destins composés de mille

brins étaient entrelacés et qu'ils formaient une communauté scellée et confirmée devant la mort.

p. 105 (Schlacht — Schreiender Stern) Bataille — Etoile criante

Alle waren wir nahe letzten Dingen zeitlebens
aber vor diesem letzten erst wurden wir ehrlich.
Alle Verhüllungen waren heruntergerissen.
Schleier der Zugeständnisse wehten davon.
Eingeflochten in ein vieltausendsträhniges Schicksal
traf uns alle einmal das gleiche Erschüttern,
einmal die gleiche Angst, und einmal
stockte allen vor Gleichem das Herz.

Tous nous étions près des fins dernières de notre vie,
mais devant cette extrémité nous devînmes honnêtes.
Tous les vêtements étaient arrachés,
les voiles des conventions emportés par le vent.
Entrelacés dans un destin formé de milliers de brins,
tous nous fûmes frappés un jour par le même ébranlement,
un jour par la même angoisse, et un jour
le cœur de tous s'arrêta devant des choses identiques.

La bataille était interminable et le jour semblait éternel. Le soir se fit sentir comme une main bienfaisante. Les combattants, pouvaient enfin soigner leurs blessés et chercher leurs amis absents parmi les morts.

p. 107 Schlacht — Abend (Bataille — soir)

Die Stunden standen unzerbrechlich über der Erde
— ewig. Wir fühlten die Zeit nicht mehr.
O Unendlichkeit dieses Tages !
Aber aus einer unerdenklichen Ferne
kam der Abend und erschütterte das ungeheure Licht.
Wir spürten ihn wie eine gütige Hand.

Da machten unsere Gedanken sich leise auf
und gingen mit den Kolonnen und Trupps der Träger
und beugten sich über Verwundete
und sahen die letzten Gesichter Verendender
und suchten die Freunde unter den Toten des Tages.

Les heures étaient infrangibles par-dessus la terre
— éternelles. Nous n'avions plus conscience du temps.

O infinité de ce jour !

Mais d'un lointain inimaginable
vint le soir et ébranla la lumière monstrueuse.
Nous le sentîmes comme une main clémente.

Alors nos pensées se levèrent doucement
et allèrent avec les colonnes et les troupes de porteurs
et se baissèrent au-dessus des blessés
et virent les derniers visages de ceux qui trépassaient
et cherchèrent les amis parmi les morts de la journée.

Comme les humains, la nature, la terre sont meurtries, blessées, anéanties. Binding revient à plusieurs reprises dans son Journal de guerre à ces descriptions d'un terrible réalisme en prose et d'une tragique beauté poétique dans « Trauer » (Tristesse), d'un symbolisme si vivant ou plutôt si criant.

p. 111

Verweinte Wälder kommen mir entgegen.
Verweinte Pappel wartet mein am Weg.
Versengtes Dorf kann sich vor Schmerz nicht legen.
Im Fluss versinkend klagt zerfleischer Steg.
Die Städte jammern weit im Rund geschändet :
Brandwunden bluten wie zerrissene Scham.
Hüflös stehn Häuser reihenweis geblendet
und schwarze Gossen spiegeln schwarzen Gram.

Délavées par les pleurs des forêts viennent à ma rencontre.
Délavé par les pleurs un peuplier m'attend au bord du chemin.
Un village anéanti ne peut s'étendre, tant il souffre,
s'enfonçant dans la rivière, une passerelle déchiquetée gémit.
Les villes profanées se lamentent au loin alentour,
leurs brûlures saignent comme de la blessure d'un viol.
Sans secours, les rangées de maisons sont là, aveuglées,
et de noirs ruisseaux reflètent un noir chagrin.

Binding chevauche à travers une région déserte qui, autrefois, était habitée. Partout, le désert de guerre. Rien ne lui ressemble, ne peut lui ressembler sur la terre. C'est un désert qui accuse l'homme sans répit, parce qu'il n'était pas un désert autrefois. L'accusation vient des arbres, muets, noirs, desséchés et déchiquetés qui seuls s'érigent là où autrefois étaient des villages. Ils ressemblent à des cadavres qui seraient restés debout. Sur une pancarte, au bord de la route, Binding lit que là était autrefois Bouchavesnes. Il pense aux hommes sensibles qui vivaient à cet endroit désert et au village aimable et animé.

p. 114

« Dies war Bouchavesnes. » —
Lass mich reiten, hüflös,

wie Abgeschiedene reiten, ohne Herzen
oder wie Schatten die im Monde
gleichgültig über Gräber gehen.

« Ceci était Bouchavesnes. » —

Laisse-moi chevaucher, insensible,
comme chevauchent les trépassés, sans cœur,
ou comme les ombres qui, sous la lune,
passent indifférentes sur les tombeaux.

Non moins tragique est la description d'une nuit agitée au front avec ses inquiétudes et son horreur et l'égarement de ceux qui ont perdu le contrôle des événements.

p. 115 Unruhige Nacht (Nuit inquiète)

Unheimlich wetterleuchtet die Front.
Aus Träumen auffahrend bellen Geschütze
weit in die Nacht hinaus,
schlagen mit feurigen Tatzen sinnlos um sich
und fallen wieder in Schlaf.
Fratzen im Schein weisser Leuchtkugelsonnen
starren Steine, Menschen und Säcke voll Sand.
Maschinengewehre, seltsamen Wahnsinns voll,
hacken eintönigen Takt in das Dunkel.
Unzufrieden murmelt nervöses Feuer der Infanterie
aus der Ferne, murrst und verhüllt sich.
An zehntausend Leichen hocken schlaflose Heere
werden aufgeschauert von irren Befehlen
und sinken wieder in Wald und Sümpfe.
Schlachttag hängt in den Schollen.
Totgeglaubte schreien auf und verenden.
Mensch und Gefilde lechzen nach Nacht.
Aber die Erde, allunerschüttert,
wendet sich,
unbegreiflich Gestirn,
neuer Sonne entgegen.

Sinistre est la fulguration du front.
S'éveillant en sursaut de leurs rêves, des canons aboient
au loin dans la nuit ;
déments ils frappent autour d'eux avec des pattes de feu,
puis retombent au sommeil.
Grimaçants, à la lueur de blancs soleils de fusées,
pierres, hommes et sacs de sable regardent fixement.
Des mitrailleuses, pleines d'une étrange folie,
battent une mesure monotone dans l'obscurité.

Mécontent, le feu nerveux de l'infanterie
murmure au lointain, grogne et se voile.
Près de dix mille cadavres sont accroupies des armées sans sommeil,
sont effarées par des ordres fous
et retombent dans les forêts et les marécages.

Le jour de bataille adhère à la glèbe.
Ceux qu'on croyait morts crient et meurent.
Hommes et champs aspirent à la nuit.

Mais la terre, sans ébranlement,
se tourne,
astre incompréhensible,
vers un nouveau soleil.

Les guerriers sont tellement habitués à voir mourir leurs camarades que le nombre des victimes n'a pour eux plus d'autre signification que celle d'un nombre dans un livre.

p. 118 Begräbnis (Enterrement)

Keine Träne rührt uns an.
Wer kann Tote noch beweinen ?
Tote sind Zahlen in einem Buch
unter die Zahlen der gestern Lebenden geschrieben.
Wir ziehen die Zahlen voneinander ab.

Grabgeleite sind angerissene Dinge :
Alle sind gleich.
Wie bei einem Appell werden die Toten verlesen.
Nur dass sie nicht antworten.
Aber es fehlt keiner.

Vielleicht fehlt auch einer :
Von diesem begraben sie nur einen Arm
mit einer zarten Hand,
von jenem ein Klümpchen
unkennlich und unbenennbar.
Von einem begraben sie wohl nur den Namen.

Aucune larme ne nous vient.
Qui peut encore pleurer les morts ?
Les morts sont des nombres dans un livre,
écrits sous les nombres de ceux qui vivaient hier.
Nous déduisons les chiffres l'un de l'autre.
Les cortèges funèbres sont des choses détachées :
tous se ressemblent.
Comme pour un appel on lit la liste des morts.
Seulement aucun ne répond.
Mais aucun ne manque.

Il se peut qu'il en manque un :
De celui-ci ils n'enterrent qu'un bras
où reste une main délicate,
De celui-là un débris
méconnaissable et innommable.
D'un autre, ils n'enterrent probablement que le nom.

Voici pour les guerriers.

Mais quel est le contre-coup de ces destinées et de ces morts dans le cœur des victimes qui, souvent à leur désespoir, continuent à vivre selon la chair, mais dont l'âme est morte et l'esprit : les veuves, celles qui dans leur vie quotidienne semblent suivre l'ombre errante du disparu et qui même, si la terre reffleurissante les invitait à une vie nouvelle, resteraient seules et inconsolables.

p. 119

Witwe (Veuve)

Von einem Toten bin ich nun erfüllt.
Wie sonderbares Blei in mir ist das.
Ich bin so schwer wie er, wie er so blass —
Er dunkelte : da wurde ich verhüllt.

.....

Ich bin so tot wie er, nur unverscharrt,
von seinen Einsamkeiten ganz umspült.

Un mort me remplit maintenant.
C'est comme un étrange plomb en moi.
Je suis aussi lourde que lui, aussi pâle que lui —
Il fut envahi par l'ombre : alors on me voila.

.....

Je suis aussi morte que lui, mais je ne suis pas enterrée,
mais toute baignée dans ses solitudes.

Mais les veuves savent aussi bien que Binding que même si les combattants étaient tous revenus de la guerre, ils auraient été transformés au point qu'il leur eût fallu un certain temps pour reprendre contact avec leur entourage et le passé.

p. 120

Witwenbescheidung (Résignation de veuve)

Einen such ich.
Er war ein Krieger,
war mein im Leben
und ist nun mein im Tode —
Bescheide dich des.

Denn kehrte als Sieger
er heim vom Felde,
ich liefе wohl lange
neben seinem Pferde
ungesehn.

Er aber ritte
noch immer in der Ferne
und selbst an meinem Busen
wär nimmer er bei mir.
Glaub es mein Herz.

Niemals kehrt einer
wieder vom Jenseits,
niemals vom Wahnsinn,
niemals vom Kriege.
Darum im Tode —
will ich ihn lieben.

Je cherche quelqu'un.
C'était un guerrier,
mien il était dans la vie
et mien il est maintenant dans la mort..
Que cela te suffise.

Car, si, vainqueur,
il était revenu de cette campagne,
j'aurais probablement couru longtemps.
à côté de son cheval,
inaperçue.

Mais lui aurait continué
à chevaucher dans le lointain,
et même contre mon sein
il n'aurait jamais été près de moi.

Jamais personne ne revient
de l'au-delà,
jamais de la folie,
jamais de la guerre.
C'est pourquoi je veux
l'aimer dans la mort.

Binding exhorte les mères à ne pas pleurer leurs fils morts,
puisque les fruits tombent dans le vent ou qu'on les cueille ; la
force de l'arbre ne réside pas dans la récolte.

p. 121

Weint nicht ihr Mütter
fallender Söhne.
Was wären Siege
ohne den Tod von Helden ?
.....

Weint nicht ihr Mütter.
Immer verliert ihr.
Helden fallen
und Söhne gehen von Müttern.
Das sind alles
einfache Gesetze,
einfache Rechte,
Atem und Lidschlag
ungeheuren Geschehens.

Ne pleurez pas, vous, mères
des fils qui tombent.
Que seraient les victoires
sans la mort des héros ?
.....

Ne pleurez pas, vous, mères.
Vous perdez toujours.
Les héros tombent
et les fils quittent leurs mères.
Tout cela ce sont
de simples lois,
de simples droits,
souffle et battement de paupière
d'énormes phénomènes.

La guerre semblait s'amoindrir en devenant quotidienne. On oubliait son caractère sacré comme le sacristain qui journellement traîne dans l'église ses pantoufles éculées, sans égard pour le Dieu qui l'habite. Il semblait lui manquer quelque chose d'essentiel et elle constituait pour tous un élément étranger. On la négligeait parce qu'on n'avait pas l'habitude de l'apercevoir en tout et partout. Cependant elle était là, mais son essence était voilée et là où sa grandeur était reconnaissable, la langue ne pouvait l'exprimer. L'humanité ressemblait à un éboulis sous le poids d'un glacier gigantesque qui glissait lentement vers la vallée sans que jamais son poids semblât s'alléger. L'enthousiasme mourait peu à peu car l'homme devient indifférent à tout ce qui se répète. Un abrutissement invincible devenait le grand vainqueur de tous.

p. 123 Schicksal (Destin)

Es stiehlt sich etwas heimlich von uns fort.
Ist es ein Traum ? ein Hauch ? ein Zauberwort ?
Mir ist als schreite ich nicht mehr im Licht
und wandle seelenlos durch dunkle Helle.

Noch immer sterben wir auf finst'rer Schwelle
wie einst — : doch unsere Tat durchdringt uns nicht.

Quelque chose secrètement s'esquive de nous.
Est-ce un songe ? un souffle, un mot magique ?
Il me semble que je ne chemine plus dans la lumière
et que je marche, sans âme, à travers l'obscur clarté.
Nous continuons à mourir sur le sombre seuil
comme autrefois : mais nous ne sommes plus pénétrés de notre acte.

La guerre était dépouillée de toute sublimité. Elle ne faisait plus jaillir hors de ses profondeurs un océan fouetté par la tempête. L'esprit humain était poussé dans une seule direction : surmonter la misère et la ruine. Avec cette meule au cou, il désespérait et faisait défaut.

p. 124 Fluchung (Malédiction)

Warum ist mein Gewehr so schwer ?
Mein Blick so schwer wie Finsternis ?
Ich geh in einem grossen Heer.
Doch Kameraden sind's nicht mehr.
Seh jeder wo er bleibt.

Schon lang ist nicht mehr Tag noch Nacht,
nicht Sonne scheint nicht Mond ins Herz.
Sie scheinen nur noch obenhin,
vergessen, ohne Acht und Sinn.
Seh jeder wo er bleibt.

Es stöhnt der Kriegs aus Mensch und Tier.

.....

Pourquoi mon fusil est-il si lourd ?
Mon regard aussi lourd que l'obscurité ?
Je marche avec une grande armée.
Mais des camarades, je n'en trouve plus.
Que chacun regarde où il en est.

Déjà depuis longtemps il n'y a plus ni jour ni nuit,
ni le soleil ni la lune ne luisent dans le cœur.
Ils ne luisent plus que superficiellement,
oubliés, sans attention et sans sens.
Que chacun regarde où il en est.

La guerre gémit par les hommes et les animaux.

.....

Les guerriers, dans leurs inquiétudes et leurs tourments moraux étaient frustrés des bienfaits de la vie. Le pays où ils cam-

paient était tellement dévasté que les saisons et les phénomènes de la nature se succédaient sans apporter le moindre espoir ni le moindre soulagement.

p. 125 Verwesung (Décomposition)

Die Morgen steigen aus zerquälter Nacht.
— Einst waren Morgen jung und Nächte heilig. —
Ein Frühling schleicht durchs Land ohn Ehr und Macht
und stirbt — irrsinnig lächelnd unterweilig.
Blühen wird Wahnwitz. Fühllos gehn Gewitter.
Die Welt ist ohne Gnade. Nichts genest.
Der Regen segnet nicht. Das Licht ist bitter.
Die Stunden faulen und der Tag verwest.

Les matins montent des nuits tourmentées.
— Autrefois les matins étaient jeunes et les nuits sacrées. —
Un printemps se glisse furtivement à travers le pays, sans honneur ni
et cependant meurt — avec un sourire dément. [puissance,
La floraison devient folie. Insensibles sont les orages.
Le monde est sans pitié. Rien ne guérit.
La pluie ne bénit pas. La lumière est amère.
Les heures pourrissent et le jour se décompose.

A cette triste phase de la guerre arrivaient les dernières recrues, les fils de ceux qui étaient déjà tombés ; ils étaient eux aussi voués à la mort et ne pouvaient lui échapper ; c'était comme si leurs aînés les traînaient derrière eux.

p. 126 Letzte Rekruten (Dernières Recrues)

Sie nahen schon den andern Toten,
den stummen blässern grössern Toten.
Sie wissen schon dass tausend fielen
und hundert Hunderttausend fielen.

Sie heben ihre Augen nicht
und sind verstrickt in ihr Gewicht.
Die Toten ziehn die Toten schwer,
die Toten ziehn sie hinterher.

Sie stürzen in die andern Gräber,
die unersättlich grossen Gräber ;
sie betten sich zu andern Leichen,
zu brüderlichen Schwesterleichen.

Ils s'approchent déjà des autres morts,
des morts muets, plus pâles et plus grands.
Ils savent déjà que des milliers tombèrent
et que des centaines de mille sont tombés.

Ils ne lèvent pas les yeux
et sont entravés par leur poids.
Les morts tirent lourdement les morts,
les morts les tirent derrière eux.

Ils se précipitent dans les autres tombeaux,
lés insatiables et immenses tombeaux ;
ils se couchent près d'autres cadavres,
près de fraternels cadavres.

Devant les effets désastreux de la guerre, Binding arrivait à croire que des peuples entiers ont un destin mérité et supporté par eux, pour lequel il est, somme toute, sans importance que ce soient la haine, l'envie, l'avidité, la mégalomanie, la présomption qui l'ont fait s'accomplir ou l'ont tellement élevé dans le démesuré.

Mais comme toute chose humaine, la guerre et les batailles à la fin, cessèrent, les canons se turent et l'espoir renaquit.

p. 129

Stillstand (Arrêt)

Da stieg das Licht des Tags herauf und unter ihm
versanken die dunkeln Gewässer des Stroms, die Inseln,
versanken die Dörfer und Städte, versanken die Schlachten.
Kein Ruf erweckte die toten Geschütze.
Ein Wind strich zärtlich über spriessendes Gras.
Der Morgen aller Morgen schritt ins Land.

Alors monta la lumière du jour et au-dessous d'elle
s'enfoncèrent les sombres eaux du fleuve, les îles,
s'enfoncèrent les villages et les villes, s'enfoncèrent les batailles.
Aucun appel n'éveilla les canons morts.
Un souffle de vent caressa tendrement l'herbe qui poussait.
Un matin semblable à tous les matins d'autrefois marcha dans la cam-
[pagne.

Binding conjure la terre de revivre sous toutes ses formes et de produire pour renouer les liens de la vie.

p. 130

Beschwörung (Conjuration)

.....
Stürze Sonne nieder auf die Saaten,
reiss ihr Gold in deinen Strom zum Blau.
Walte Äther in Gewittertaten.
Segne Wolke, tränke labe Tau.
.....

Meer der Knospen überstürzt die Hänge.
Duftlawinen reissen froh sich los.
Meer des Blühens, Meer der Ueberschwänge
wirft sich in der Ebene weiten Schoss.
.....

Helft ihr Berge blühen, Wald erwache.
Stosset herrisch grün Gewölk ins Blau.
Wo ist Tod Verwesung Rost und Brache,
wenn du atmest machtgewaltiger Gau. .
.....

Soleil, précipite-toi sur les semences,
dans ton torrent, entraîne leur or vers le bleu.
Règne, éther, par les orages qui sont tes actes.
Bénis, nuage ; abreuve et rafraîchis, rosée.
.....

Une mer de boutons inonde les collines.
Des avalanches de parfum se libèrent joyeusement.
Une mer de floraison, une mer de surabondance
se jette dans le vaste sein de la plaine. ,
.....

Vous, montagnes, aidez-lui à fleurir. Forêt, réveille-toi.
Poussez d'impérieux nuages verts dans le bleu.
Où sont la mort, la décomposition, la rouille et la jachère,
quand tu respirez, terre toute-puissante !
.....

Après cet appel ardent à la vie de la nature, le poète accorde également sa confiance aux humains ; il les invite à surmonter leurs détresses et à oublier les ruines de la guerre et à perpétuer la vie pour faire échec à la mort.

p. 131 — du selbst singend Reis, das schüchtern triebe
unter einer Schwelle dumpfer Not — :
Jauchzt empor in einer Nacht der Liebe
und entrechtet ewig ist der Tod.

— Toi-même, ramille chantante, qui timidement pousse.
sur le seuil d'une sourde détresse — :
Jubilez dans une nuit d'amour
et la mort est à jamais dépouillée de ses droits.

Dans son dernier poème *Ruhspruch* (Sentence de Repos), qui semble être le corollaire de son affirmation sur le destin que l'Allemagne s'est créé elle-même, Binding estime que tout destin

est sacré et qu'à un peuple fort le plus sévère est favorable. Il comprit que seule sa génération avait été sacrifiée, mais que, préservés par leur âge, les enfants et l'extrême jeunesse avaient échappé. Ce fut pour Binding et pour ceux qui le crurent ou sentirent comme lui, une sorte de baume divin sur leurs blessures. Binding décrit cet apaisement dans un épisode féérique dans *Erlebtes Leben* (p. 284) qui est certainement un des passages où l'âme du poète rejoint toutes les âmes humaines ; il nous conte comment dans une petite clairière sur les hauteurs de la Forêt Noire une fillette cachée dans un cerisier répondit à sa demande : « Qui est là-haut ? » — « Un enfant », et comment cette réponse inattendue, alors qu'il était accablé par la guerre, représenta pour lui un message joyeux du ciel.

L'Allemagne était vaincue, certes ; mais comme Binding l'a dit dans *Ethische Grundlagen eines Volkes* (Fondements moraux d'un Peuple), ce n'est pas l'aspect de la liberté chez un peuple à un moment donné qui est décisif pour son avenir, mais l'intensité de son sentiment pour elle qui décide de son destin. Les générations, en Allemagne, se succèdent rapidement ; si celles qui vivent actuellement ne comptent pas de héros, il peut en naître un bientôt qui conduira le pays vers une nouvelle grandeur.

p. 132 Gehn Geschlechter ruhmlos durch das Licht
 hörst du schon der Ungeborenen Schritt.

Si des générations, sans gloire, passent par la lumière,
tu entends déjà le pas de ceux qui ne sont pas nés.

Le poète achève donc sur un magnifique acte de foi et de courage moral.

Binding est en quelque sorte plus explicite dans son livre *Vom Kriege*, paru en 1925. A ce moment, les événements du passé se sont clarifiés pour lui ; par le fait du recul tout a pris sa valeur, son plan, son importance réelle. Peut-on espérer que quelque chose de valable sorte de l'affreux chaos ? S'organisera-t-il ou restera-t-il stérile ? Binding espère que non. Dans *Schlacht* (Bataille), il avait évoqué la levée en masse des guerriers :

p. 103 Schlacht — Das Mass (Bataille — La Mesure)

Die Erde drängt sich zitternd an uns heran.
Das Feld steht auf wie ein Mensch vom Lager.

Saaten bewaffneter Männer spriessen
aus unsichtbarem Samen
in den Furchen zutag.

La terre, tremblante, se presse vers nous.
Le champ se lève comme un homme de sa couche.
Des semences d'hommes armés sortent
des grains invisibles,
surgissant des sillons vers le jour.

Autour de ces combattants, la poussière et les gaz empoisonnés montent comme d'affreux calices ; dans la dernière détresse et la solitude de la bataille, les corps sont projetés vers le ciel comme des croix noires sur un fond de feu ; des terrasses de fumées roulent au-dessus d'eux ; l'orage de l'artillerie s'abat sur eux pour les anéantir ; ils sont au bord d'un abîme hurlant et le ciel les tient fascinés sous son regard de basilic comme de tout petits animaux.

Binding espère que surgira chez ces combattants une nouvelle mesure, selon laquelle tout sera évalué par la suite ; c'est la nouvelle table des valeurs déjà annoncée par Nietzsche dans « Volonté de Puissance », la création d'une aristocratie nouvelle et la possibilité pour tous de préparer un nouvel avenir.

p. 104 Einsam lagen wir da in der Not der Schlacht ;
wir wussten, dass jeder einsam war.
Aber wir wussten auch dies :
Einmal vor Unerbittlichem stehn,
wo Gebete entrechtet, Gewinsel zu Gott
lächerlich ist,
wo keines Mutter sich nach uns umsieht,
wo kein Weib unsern Weg kreuzt,
wo alles o h n e Liebe ist,
wo nur die Wirklichkeit herrscht
grausig und gross,
solches macht sicher und stolz.
Unvergesslich und tiefer
rührt es ans Herz des Menschen
als alle Liebe der Welt.
Und wir fühlten : dies war das Mass.

Nous étions seuls là, dans la détresse de la bataille ;
nous savions que chacun était solitaire.
Mais nous savions aussi ceci :

Se trouver un jour devant l'inexorable,
où les prières sont vaines, les gémissements vers Dieu
ridicules,
où aucune mère ne nous suit des yeux,
où aucune femme ne croise notre route,
où tout est sans amour,
où ne règne que la réalité
horrible et gigantesque,
c'est tout ceci qui rend assuré et fier
et émeut le cœur de l'homme
d'une manière inoubliable et plus profonde
que tout l'amour du monde.
Et nous sentions : Voici la mesure.

Cette pensée, Binding l'a consignée dans une lettre de fin d'année 1914 : « La guerre ne nous apparaît-elle pas comme une immense folie dans laquelle l'humanité piétine devant elle, chancelante, l'épée tirée et prépare un bain de sang, devant lequel elle se trouvera un jour, comme Ajax devant les béliers massacrés ? Gardons-nous de cette pensée ; elle s'arrête au phénomène, au visible, sans en comprendre le sens. Qui sait si cette suite interminable d'horreurs, de destructions, de sauvageries, d'abrutissements n'engendrera pas cependant un nouvel Ithos, un nouveau Pathos, comme la chair fraîche et saine, dans la profondeur d'une plaie, sous le pus, travaille pour atteindre la lumière ? Qui sait si... — et j'essaie de traduire à peu près en allemand les deux mots que je viens d'employer — une nouvelle appréciation de la valeur propre à l'humanité, une nouvelle conception du destin d'être homme ne naîtra pas en chacun de nous (peut-être d'abord en une minorité), comme l'immense bien en échange de l'immense mal ? Ce serait suffisant ! Cela nous dédommagerait de tout ce que la guerre nous a fait ».

Binding songe aussi à ce qu'il faudrait pour éviter le retour d'une nouvelle guerre, et le résultat de ses réflexions fait l'objet de sa lettre de Pâques de 1915 : « une religion de l'esprit défensif et viril » (eine Religion der Wehrhaftigkeit), et ce pour tous les peuples. Il y aurait une croyance dans le droit d'être en état de se défendre et de pouvoir se défendre, ce qui donnerait aux adhérents de cette religion une force considérable pour des milliers d'années. L'esprit défensif et viril serait sacré, aussi bien pour le soldat que pour l'ouvrier : inviolable, unissant par la force

de l'idée, basé sur la sereine sécurité de la foi, rendant pieux l'homme qui le reconnaît ».

En 1920, dans *Ethische Grundlagen eines Volkes*, Binding avait déjà précisé pour son peuple ce qu'il entend par « esprit défensif et viril » ; il s'attachera surtout à l'ordre moral et sera constitué par la persévérance dans ce qui est proprement allemand. Il consisterait à se maintenir soi-même contre et non pas par l'attaque. Cette religion de l'esprit défensif et viril serait pratiquée corporellement et spirituellement dès la tendre enfance : il représenterait un sentiment sacré de la collectivité, tendant uniquement à la défense, ce qui ne laisserait jamais surgir aucun militarisme.

* * *

Un merveilleux lyrisme fleurissait sur un profond sous-sol réaliste et c'est pourquoi nous avons tenu à le chercher dans les œuvres en prose : là, nous retrouvons Binding dans la lignée ininterrompue des grands esprits généreux qui va de Goethe à nos contemporains. Il se rattache à ce groupe humain qui espère voir les peuples essayer de fraterniser, au moins continent par continent, fragmentairement d'abord, universellement ensuite, et il prend à nos yeux à la fois figure d'héritier du passé et de prophète en revêtant de son éloquence les idées qui forment le fond des préoccupations humaines.

Binding les expose dans *Tätiger Geist* (Esprit actif) (Rufe und Reden, page 170), à la suite d'un congrès pour la collaboration culturelle européenne, tenu à Vienne en octobre 1926 et auquel il avait participé. De chaque nation ce sont les anciens combattants qui se comprendraient le mieux, car ils ont le sentiment de leur valeur réciproque, s'estiment les uns les autres et comprennent la nécessité d'une organisation de l'Europe. La réalité des Nations, leur dignité, leur poids propre, leur force créatrice pour leur propre civilisation ne seraient pas sacrifiés à une civilisation internationale, mais ressentis comme européens, justifiés par l'européen et utilisable à ce point de vue. Si l'on se fait valoir réciproquement en tant que Nations, en tant qu'élément intégrant de l'Europe, on se fera valoir également en tant qu'hommes. C'est par là seulement que se conserveront la liberté et la non-limitation spirituelles dont tout acte créateur a besoin. Ce rapprochement des peuples serait basé sur une appréciation réci-

proque de leurs différences nationales, sans aucun sacrifice de leur propre substance, du sentiment de leur personnalité propre, ni même de leurs propres faiblesses et de leurs particularités natives. De ce fait, il n'aurait pas besoin de reposer sur des contrats.

Binding, en adhérant à ces efforts de rapprochement européens, s'avoue pacifiste. Il émet une idée qui, dans le domaine politique et économique, jouit d'une grande actualité en Allemagne : la création d'un ordre nouveau en Europe, pour éviter les guerres futures.

S'il était encore vivant, il considérerait certainement le temps que nous traversons comme un Avent terrible ; mais il réitérerait, n'en doutons pas, son espoir de voir se lever l'Etoile d'un avènement nouveau : la Fraternité européenne.

Le Sentiment patriotique et national.

Par suite de ses nombreuses pérégrinations à travers l'Allemagne, quand son père fut nommé d'une université à une autre, Binding n'a jamais eu ce sentiment de posséder dans la grande Patrie une petite patrie à laquelle on est attaché par ses souvenirs d'enfance ou de jeunesse. L'Allemagne tout entière était sa patrie. La notion de Reich l'avait enthousiasmé. Pour lui, la patrie avait atteint son apogée quand, après la guerre de 1870-1871 et la proclamation de Guillaume I^{er} empereur, elle fut une et unie : toutes les petites provinces allemandes étaient réunies en un tout qui était l'Empire ; ces vastes domaines représentaient pour lui le pays natal.

Mais si enthousiaste qu'il fût de sa patrie allemande, le lyrisme patriotique, qui chez beaucoup de poètes se confond avec le lyrisme guerrier, est presque absent de son œuvre.

Les rares poèmes exprimant un sentiment patriotique ont été écrits après la guerre, dans cette période indécise de la République de Weimar où, à côté de la politique officielle plus ou moins suivie, qui cherchait un rapprochement avec l'étranger, s'affirmait déjà, et même ouvertement, l'aspiration à l'indépendance du mouvement national-socialiste. L'Allemagne était aux prises avec les difficultés consécutives à la guerre et à la défaite ; de plus, elle souffrait des prodromes de la crise économique mondiale.

Aussi ce premier poème patriotique, écrit en 1928, est un appel aux Jeunes, à leur union pour le relèvement de la patrie.

p. 274 Junges Deutschland (Jeune Allemagne)

Heraus wir Jungen !
Deutschland ruft.
Väter wir hören
Da ihr es schuft.

Heraus wir Jungen !
All auf die Bahn.
Junger Tat alle Ehr
ist aufgetan.

Heraus wir Jungen !
Frieden und Recht
Tragen als Banner wir
Junges Geschlecht.

Heraus wir Jungen !
Unser Schritt ist gleich
E i n Herz in der Brust —
So sind wir reich.

Heraus wir Jungen !
Hört wie es ruft.
Deutschland will leben.
Deutschland ruft.

Dehors, nous, les Jeunes !
L'Allemagne appelle.
Pères, nous écoutons,
parce que vous l'avez créée.

Dehors, nous, les Jeunes !
Tous en route !
Aux jeunes actes tout l'honneur
est accessible.

Dehors, nous, les Jeunes !
Notre pas est égal.
U n cœur dans la poitrine —
et nous voici riches.

Dehors, nous, les Jeunes !
Ecoutez l'appel.
L'Allemagne veut vivre.
L'Allemagne appelle.

En 1933, l'Allemagne était à son étiage la crise économique sévissait durement, la République de Weimar était à son déclin. Au début de l'année, le Parti National-Socialiste prit le Pouvoir ; beaucoup d'Allemands mettaient en lui tout leur espoir pour sortir de leur dépendance de l'étranger et de leur misère. A ce moment, Binding montre plus d'énergie et de détermination ; dans son *Marschlied den Rhein hinab* (Chant de Marche en descendant le Rhin), les Jeunes longent le fleuve ; les rives et le son des cloches des cathédrales les saluent au passage. Le poète leur fait dire qu'ils sont tous unis dans un même esprit ; par leur tra-

vail et les armes ils sont décidés à opposer « l'esprit défensif et viril » de la patrie à ceux qui les attaqueraient.

p. 273 Dass keiner sich erdreiste :
wir sind vom selben Geiste
wie um uns Strom und Land.
Wir segnen deutsches Schaffen.
Wir wahren deutsche Waffen
und fühlen beider Kraft in unsrer Hand.

Que personne n'ose se dresser :
nous sommes animés d'un même esprit
que le fleuve et le pays autour de nous.
Nous bénissons le travail allemand.
Nous gardons les armes allemandes
et nous sentons la force des deux en notre main.

Le *Gesang olympischer Kämpfer* (Chant des Lutteurs olympiques) exalte les vertus des joueurs et constitue en même temps un acte de confiance en l'avenir de l'Allemagne (1935).

p. 275 Wir rufen den Gott
der in Völkern lebt
der die Jugend liebt
im Wettstreit der Besten.
.....
Heilig ist Leben !
Heller funkeln
die heissen Perlen
kämpfender Leiber.
.....
Deutschland ! Deutschland !
beten wir heimlich —
anderer Länder
Namen die ändern.
Ueber den Völkern
schwebt keine Wolke.
Hell nur leuchtet
der Stern ihrer Zukunft.

Nous appelons le Dieu
qui vit dans les peuples,
qui aime la jeunesse
dans la compétition des meilleurs..
.....

La vie est sacrée !
Plus claires brillent
les chaudes perles
des corps combattants.
.....

Nous prions en secret :
Allemagne ! Allemagne !
Les noms des autres pays
appartiennent aux autres.

Au-dessus des peuples
ne plane aucun nuage.
Seule luit clairement
l'étoile de leur avenir.

En 1936 l'Allemagne était au tournant décisif de son histoire, son armée avait réoccupé la Rhénanie sans protestation efficace des signataires du Traité de Versailles ; elle avait secoué le joug de l'étranger. La politique du National-Socialisme ouvrait un nouvel avenir à l'Allemagne dans son propre espace vital. Dans *Ewiger Glaube* (Foi éternelle), Binding exprime l'espoir et la certitude que l'humanité sera éveillée de son indifférence par les paroles et les chants semés à tous vents.

p. 277 Doch in Seelen heimlich eingefallne Worte —
ihrem Erdreich könnt ihr sie nicht rauben.
Im Gewissen hoher strenger Völker
blühen sie einmal auf zu ewigem Glauben.

Mais les paroles tombées secrètement dans les âmes,
vous ne pouvez les ravir à leur royaume.
Dans la conscience des peuples grands et sévères,
elles s'épanouiront un jour en une foi éternelle.

Ce n'est certainement pas dans son lyrisme que Binding a le mieux manifesté son sentiment patriotique et national, car les poèmes qui précèdent ne sont que d'assez banals appels à l'unité, au courage et au travail.

L'Allemagne cherchait encore sa voie ou était tout au début de sa renaissance. Ces poèmes ne survivront pas à l'époque indécise qui les a vus naître. Ils n'ont rien de l'ardeur et de la force de conviction de l'émouvante supplication adressée par Agnès Miegel de sa Prusse natale à la mère Patrie dont le Traité de Versailles l'avait séparée par le Couloir :

Ueber der Weichsel drüben, Vaterland höre uns an !

Au delà de la Vistule, Patrie, écoute-nous !

Il est vrai que l'après-guerre, à part les restrictions de toutes sortes, était assez supportable pour Binding qui n'avait pas particulièrement à souffrir de l'occupation, grâce à ses fonctions de maire de Buschschlag et à la parfaite courtoisie de l'officier français dont il dépendait.

Sa foi et sa confiance en la patrie, son affirmation véhémement des qualités et des particularités spécifiquement allemandes, il faut les chercher dans son article d'éducation nationale *Freiheit und Vaterland* (Liberté et Patrie) (5^e volume des œuvres complètes, page 381), adressé à son jeune fils. Comme celui-ci il sera un jour et même bientôt un adolescent allemand, son père veut qu'il sache ce que cela signifie et à quelle dignité cela l'élève.

« Pour l'Allemand « la liberté » et « la patrie » sont inséparables. Être un jeune homme allemand est certes grand et magnifique, parce que être Allemand a signifié de tout temps : être un homme et avoir une parole. Mais « un homme, une parole », en tant qu'identification la plus fière des valeurs allemandes, ne vaudra pour toi que, lorsque, en homme libre, tu pourras te sentir debout comme les meilleurs de tes pères et des ancêtres de ton peuple. C'est par rapport à eux et aux meilleurs parmi les vivants que tu devras mesurer ta propre liberté et, toi-même, dans ta patrie. Mais tu ne devras pas te vanter prématurément ni avec suffisance de la magnificence et de la grandeur passées. Ni un individu ni la communauté d'un peuple ne doit se vanter des actes ou des conquêtes de ses ancêtres, si ces ancêtres ne peuvent pas se vanter, eux aussi, de la génération suivante qui se réclame d'eux. Cela doit être la mesure de tous tes actes.

Tu n'as le droit de t'étendre dans aucune prairie fleurie, à aucune lisière de forêt, dans aucun champ de blé, au bord d'aucun frais ruisseau, ni sur un rivage de la mer, à l'ouest ou à l'est, au sud ou au nord de ce pays sans savoir : sous moi est la libre terre allemande d'où monte vers mon cœur le sentiment : je suis un homme libre.

Il faut d'abord connaître ta patrie entièrement : par l'odeur et l'haleine de sa terre, avant de voir Rome.

En tant que fils de ta patrie, tu dois pouvoir vivre et mourir pour elle et pour sa liberté. Ce n'est que si tu as élevé ta patrie

au point où elle sera ta plus heureuse certitude, ta foi et la conscience qui te régit, que tu es son vrai fils. La patrie peut exiger ton sang, ton père et ta mère ne le peuvent pas.

Mais que signifie « Faire de la patrie sa conscience ? » cela veut dire que tu dois apprendre à sentir que

ce qui honore ta patrie, t'honore toi aussi ;
ce qui sert ta patrie, te sert toi aussi ;
ce qui est utile à ta patrie, t'est utile aussi ;
ce dont ta patrie a besoin, tu en as besoin aussi ;
ce dont ta patrie est fière, te rendra fier toi aussi.

Mon fils, si tu ne peux pas mourir pour la liberté, tu ne le pourras pas pour la patrie. Sache-le pour toujours : la liberté et la patrie ne font qu'un.

Ce n'est qu'en risquant ta vie pour la magnificence de la patrie et de la liberté — et en la risquant avec joie — que tu la risques à juste titre.

Mais la liberté, jeune homme allemand, telle que tu dois la comprendre, est l'entrée volontaire dans l'ordre le plus parfait qui puisse exister entre hommes, autrement la liberté ne serait que désordre et anarchie.

Liberté et Patrie — celui qui a le droit de prononcer ces mots, doit pouvoir mourir pour eux. Défendez aux autres d'en parler. »

Dans toute son œuvre, Binding se révèle être un patriote sincère, mais modéré. Il veut une Allemagne libre et forte ; mais au delà de sa patrie il aspire à un rapprochement avec les autres peuples de l'Europe pour une collaboration culturelle européenne ; chaque pays garderait son caractère et son indépendance, de même que ses particularités. Il espère voir se développer cette collaboration dans tous les domaines ; il tend vers un Européisme nationaliste.

Conclusion.

En raison de sa tardive vocation poétique, l'œuvre de Binding est assez restreinte, mais cela ne diminue en rien son importance ; au contraire, pourrait-on dire, car c'est en plein âge viril et en quelque sorte sans tâtonnements préalables de sa pensée qu'il s'est posé, personnellement, ces questions éternelles que l'humanité se pose, pour tenter de s'expliquer sa nature et son rôle dans l'univers où elle vit. Tout lyrisme moderne comprend donc une métaphysique, plus ou moins rudimentaire, en ce qu'elle se garde de s'attaquer au problème de l'Etre en soi ; plutôt, il considère l'homme sous ses formes phénoménales et c'est à travers le réel qu'il cherche à pénétrer son essence.

Ce sont ces interprétations que le poète propose à ses semblables ; ici le mot a son plein sens ; il ne faut donc pas qu'il leur donne l'impression de les enseigner comme un maître s'adressant à des disciples ; mais qu'il leur apparaisse, bien plutôt, comme un expérimentateur fraternel, plus conscient et plus sensible que ceux auxquels il s'adresse. Le lyrique a aussi à redouter de se perdre dans des analyses si subtiles d'un « moi » trop particulier que le commun des mortels cesse de le suivre et perde la notion du lien humain et général qui unit l'écrivain à ses lecteurs.

Il est certain que Binding a évité ces deux dangers et d'abord par le rôle primordial qu'à pour lui l'intuition. En tout fait, en toute apparence, il y a une vérité secrète, le *Inbild*. C'est elle que le poète atteint, pénètre, décèle ; point de doute pour lui, ni même pour les autres que cette vérité ne soit vraie. Il considère l'univers de haut et en général : c'est à la fois du détail et de l'ensemble que résulte cette vérité particulière et nouvelle ; il en devient responsable, car il doit répondre de ces interprétations nouvelles. Cette vision peut être différente de celle que nous connaissons ou même lui être contraire ; mais le plus souvent, nous nous rendons à son évidence en sentant que ce sont là des

fragments de la vérité éternelle. Le poète les cherche successivement, en traitant les thèmes lyriques, qui sont en quelque sorte la décomposition prismatique de la lumière universelle.

Comme tout homme, Binding se demande d'abord s'il existe un Dieu et quelle est sa nature. On ne peut pas dire qu'il traite profondément ce grand sujet. Après une croyance rudimentaire au Dieu chrétien, il rejette, après la guerre, cette conception, parce que la guerre lui semble avoir tué l'idée chrétienne et qu'il ne s'explique pas l'inaction divine ; mais il n'en cherche pas les causes. En s'éloignant de Dieu, la guerre le rejette vers les hommes qui lui apparaissent, à juste titre, beaucoup plus comme les victimes que comme les fauteurs du cataclysme. Dès lors, c'est une religion de l'homme qui va prendre pour lui la place de l'autre. Mais quel homme ? Celui pour qui l'effroyable phénomène de la guerre et les inexorabilités des batailles ont changé la mesure de toutes les valeurs humaines. Comme bien d'autres, il a cru que le petit nombre de ceux qui reviendraient contribuerait à créer une humanité supérieure ; celle-ci se substituerait au Dieu absent et recréerait l'Univers selon l'esprit.

Cette conception ébranle et change du même coup la conception de la mort et de l'au-delà. Après la guerre, Binding ne croit plus à l'immortalité de l'homme qu'au sens panthéiste : l'existence individuelle s'abolit, retourne au Tout, pour ressusciter en mille atomes sous de nouvelles formes d'existence.

Ce sera là l'aboutissement, en lui, du sentiment de la nature qui suit exactement l'évolution de sa personnalité. D'abord il ne la contemple qu'en spectateur émerveillé, mais désintéressé. La haute montagne lui inspire plutôt un sentiment de religieux respect ; il ne communique pas encore avec l'ensemble des choses. Cependant la nature, qui longtemps s'était tue pour lui, commence à lui parler son langage muet et familier ; elle éveille en lui la nostalgie et elle devient l'amie proche. Ce qui les unit définitivement, c'est encore la guerre qui meurtrit non moins que les humains la terre, du moins en toutes ses parties accessibles et vulnérables. Il se rattache à ce qui en elle est, heureusement, inébranlable. Elle prend alors pour Binding un rôle résolument actif ; elle lui indiquera sa voie, présidera à sa renaissance corporelle et spirituelle ; elle le crée une seconde fois. Une harmonie s'établit entre eux ; la réalité de la nature et le rêve du poète ne sont plus qu'un : ce sont les « paysages d'âme ». Par-

fois il se confond avec le Tout, en devient un élément intégrant, est un et identique avec l'univers, mais il s'en sépare cependant par son action humaine dont le domaine propre est à la limite du monde connu et de l'illimité.

Binding est nietzschéen en ce qu'il croit à l'avènement de l'humanité supérieure. Fils naturel de la Terre, l'homme se doit au moins d'y jouer un rôle primordial et conscient. Il est animé d'un sentiment vital puissant ; quelle que soit la vie, son enthousiasme pour elle se renouvellera sans cesse. Courageux, il lutte contre les forces adverses ; il poursuit la conquête de l'inconnu. Chaque fois qu'il rencontre l'inexorable, il l'affronte. C'est par un combat personnel et journalier qu'il a forgé son propre caractère. Cependant il ne s'isole pas des autres humains ; son Temps forme son milieu, il s'en affranchit pour le juger, mais il s'y plonge pour agir. Il est en accord avec les idées générales de son époque, quand ce ne serait, les connaissant mieux, que pour pouvoir mieux les combattre.

C'est à l'homme ainsi trempé, fort et souple à la fois, que Binding assigne la tâche de réorganiser le monde et là, résolument, il se sépare de Nietzsche : l'homme est maître de son destin ; il le ramasse joyeusement et le porte, car il est plus fort que lui. Le Bien et le Mal nous sont également possibles, nous en sommes maîtres comme nous l'avons été de développer au maximum notre personnalité. C'est nous qui choisissons les voies où nous ferons s'engager cet être que nous appelons « moi ».

Mais à côté du destin individuel, il y a un destin collectif, celui de tous les hommes sur lesquels nous sommes à peu près sans puissance. Ils forment une nation qui s'est, elle aussi, créée un destin ; il peut être dur, mais plus il le sera, plus il élèvera cette collectivité d'hommes, si toutefois elle est digne de comprendre la valeur éducative puis créatrice de la douleur.

Nous sommes en quelque sorte obligés de revenir sur nos pas pour que Binding nous parle de l'Amour, parce que, comme pour tous les humains, l'amour est ce fil d'or qui apparaît, disparaît, reparaît dans le tissu neutre et général de la vie. Binding ne fut pas l'homme d'un seul amour, bien qu'il en ait connu un magnifique et malheureux. Sa première et peut-être sa seule grande passion, sa décisive expérience amoureuse, eut pour objet *Joie*, qui régna longtemps sur sa vie et sur son œuvre. Les deux amants se détournent du monde extérieur, le dédaignent, s'iso-

lent et s'enferment dans un monde à eux, enchanté qui leur suffit, Eden intérieur où ils vivent dans une solitude à deux. Ce fut Joie qui le délaissa. Comme un grand blessé, il ne perçoit d'abord que le choc ; ensuite il peut décrire sa souffrance et l'amour trahi va plus loin dans la vie d'un homme que l'amour heureux. Pour la femme l'importance du phénomène « Amour » est plus grand encore, ne durât-il qu'un moment ; il est le sens même de l'existence féminine, parce que son absorption est totale. L'homme, même trahi par la suite, est resté, pendant la période heureuse, le vrai vainqueur, distinct en tout de sa victime : leur délaissement n'est pas du même ordre.

Peu à peu, Binding se console. La nature, cette amante éternelle, a le temps d'attendre un infidèle amant. Elle le reprend peu à peu. C'est elle qui détermine les états d'âme du poète et c'est son printemps qui éveille en lui un nouvel amour auquel elle est toute mêlée.

Enfin, une troisième phase apparaît : l'amour pour un être humain se confond avec l'amour de la nature entière. Elle est la Déesse ; le poète pénètre son essence la plus secrète ; elle est à lui, il la possède et participe à sa divinité. Il est un avec l'âme totale du monde et trouve dans cette conception la source de ses plus forts et de ses plus symboliques poèmes.

Binding a décrit minutieusement et profondément à la fois les peines et les joies de la création poétique, analysé ce singulier travail poursuivi seul par l'artiste, qui n'en a pas d'autre, qui, sauf cette tâche qu'il accomplit, est un sublime désœuvré. Sur l'autre volet du dyptique « Travail », il a peint la tâche fragmentaire, sans pensée, sans âme, sans personnalité, le labeur uniforme et accablant de la masse ouvrière.

Il conçoit qu'il est parmi les heureux du monde, au moins jusqu'à la guerre. Quoique profondément pacifiste, il s'y engagea totalement, estimant qu'il le devait à sa patrie. C'est l'union rare de ce détachement et de cette passion qui fait la splendeur et l'originalité de son lyrisme guerrier.

De l'effroyable expérience, il n'attend qu'une acquisition : une nouvelle évaluation du destin d'être homme qui permettra à l'humanité de se créer un avenir meilleur.

Après la défaite, il espère voir renaître une Allemagne forte et indépendante qui se fera valoir par le travail, son esprit défensif et viril et qui assurera sa paix par son armement. Mais il con-

cède ces mêmes droits aux autres peuples. Il aspire à les comprendre au delà des frontières de sa patrie germanique ; il espère que les anciens combattants de tous les peuples, qui s'estiment et sont plus aptes à se comprendre, pourraient tenter ce rapprochement. Une collaboration culturelle européenne ouvrirait la voie à un Européisme nationaliste, mais où chaque nation conserverait sa liberté, son caractère et ses particularités natives. Puisse cette vision être prophétique ! Elle couronne, en tous cas, une œuvre admirable par sa recherche du vrai, poursuivie tantôt dans les faits réels interprétés et tantôt dans le monde des idées.

Binding a édifié son œuvre d'art « non pas à l'aide d'impressions ressenties dans les musées et les bibliothèques, mais d'émotions éprouvées au contact de la nature et de la vie ». On pourrait lui appliquer cette définition d'un poète contemporain : « Nous avons rêvé, lui, il a voulu dire ce qu'il a vécu, directement, simplement, intimement, lyriquement ». Ses idées, d'un caractère particulier, se revêtent d'une forme qui fait frissonner de plaisir ou d'émoi tout être sensible à la poésie et il aurait eu le droit de dire comme René Ghil :

« Ma pensée est le monde en émoi de soi-même »

et d'affirmer que la caractéristique de son lyrisme est d'être « une métaphysique émue ».

Vu : le 10 avril 1943,

**Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,**

J. VENDRYES.

**Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
G. GIDEL.**

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
La vie et la personnalité de Binding.....	5
La mission du poète.....	27
Le lyrisme de Rudolf G. Binding.....	33
La pensée religieuse et le sentiment religieux.....	35
La mort et l'immortalité de l'âme.....	46
Le sentiment de la nature.....	54
L'homme	70
Le destin.....	78
L'amour.....	84
Le travail.....	109
Le lyrisme guerrier.....	117
Le sentiment patriotique et national.....	138
Conclusion.....	144

882. — Imprimerie Jouve et C^{te}, 15, rue Racine, Paris (N^o 31.0939). — 6-43
